John Carter Brown
Library
Brown University

The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library

LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

XII. RECUEIL.

Coll. Regii Flesien. Societ. Jesu

A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë Saint Jacques, proche Saint Yves, à l'Image Saint Lambert.

M. DCC. XVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AUX

JESUITES DE FRANCE.

MES REVERENDS PERES,

Je continuë à vous communiquer les Lettres que nous écrivent les Missionnaires de nostre Compagnie, & je me flatte que celles-cy ne vous intereſſeront pas

moins que les précedentes.

La Carte qui eſt à la teſte de ce Recueil, eſt la premiere qui ait eſté faite du payis des Moxes. *Les Miſſionnaires qui ont penetré depuis peu d'années dans ces Terres infidelles, l'ont dreſſée avec aſſez de ſoin : ils n'ont pû gueres y marquer qne les rivieres qui arroſent les campagnes, & les diverſes Peuplades où ils ont raſſemblé tant de Barbares, qui vivoient auparavant comme des beſtes épars çà & là dans les foreſts & ſur les montagnes.*

Le payis des Moxes eſt ſitué ſous la Zone Torride entre l'Equateur & le Tropique du Capricorne, derriere cette chaiſne de

montagnes qui ferment le Perou : il s'étend du Sud au Nord depuis le 20e *jusqu'à l'*11e *degré. C'eſt par ces montagnes qu'il eſt terminé au Couchant & au Midi. A l'Orient ſont les Nations des* Chiriguanes, *des* Chiquites, *des* Baures, *& beaucoup d'autres Nations idolâtres qui s'étendent juſqu'au Braſil. Il eſt borné au Septentrion par les Nations des* Itonamas, *des* Cayubabas, *des* Toromonas, *& pluſieurs autres Nations barbares qui habitent des terres immenſes terminées par le fameux fleuve Maragnon.*

Toute cette contrée eſt coupée de pluſieurs rivieres : les deux

principales ſont le Mamoré, & le Beni, qui coulent du Sud au Nord, & qui aprés s'eſtre groſſies des eaux de toutes les autres rivieres qu'elles reçoivent dans leur lit, vont ſe décharger dans le fleuve Maragnon.

Comme la terre eſt preſque par tout fort baſſe, il arrive que dans les temps de pluye les rivieres ſe debordent, & inondent les campagnes juſqu'à les rendre navigables; c'eſt ce qui produit une ſterilité preſque génerale, & ce qui empeſche la multiplication des troupeaux.

La diverſité des ſaiſons qui partage ailleurs chaque année, eſt tout à fait inconnuë dans ce payis:

d'un jour à l'autre l'air y eſt exceſſivement chaud ou exceſſivement froid. Le climat de ſa nature eſt bruſlant, mais il vient ſouvent du coſté du Sud un vent extrémement froid qui glace. Cette alternative preſque continuelle d'une chaleur extréme & du froid le plus piquant jointe à l'humidité de la terre, rend l'air mal ſain, & cauſe de frequentes & de dangereuſes maladies.

Les naturels du payis ſe font du pain de mayz & d'une racine qu'ils appellent Yuca. *Ils vivent auſſi de leur chaſſe & de leur peſche. Les Miſſionnaires y ont conduit des troupeaux de vaches, ils y ont planté des cannes de ſu-*

cre & du ris, ils y ont ſemé pareillement des legumes, & c'eſt avec ce ſecours qu'ils font ſubſiſter tant de Peuples, & qu'ils les retiennent dans les Peuplades où ils les ont raſſemblez.

On ne trouve dans ces terres ny or, ny argent, ny rien de ce qui excite la cupidité des Europeans. La pauvreté de ces Indiens eſt extréme ; avant leur converſion ils alloient preſque nuds, ils n'avoient d'autres biens que leur arc, leurs fléches, & un hamac qu'ils ſuſpendoient entre deux arbres, & ſur lequel ils prenoient leur ſommeil. Il n'y avoit parmi eux nulles loix, nulle police, nulle forme de gouverne-

ment, nulle connoissance des arts, nulle distinction de riches & de pauvres, de nobles & de roturiers: les conditions estoient parfaitement égales, chacun vivant à son gré dans une indépendance absoluë, & se faisant justice à soymesme des insultes qu'il avoit reçuës.

Le payis des Moxes se partage en diverses Nations, on y parle plus de trente langues tout à fait differentes les unes des autres: on a donné à toutes ces Nations le nom de Moxes, parce que la Nation des Moxes est la premiere qui a esté éclairée des lumieres de la foy, & qui a donné entrée à l'Evangile

dans ces terres barbares.

Toutes ces Nations ſe faiſoient continuellement la guerre ; quelques-unes vivoient de chair humaine : on les voyoit aller à la chaſſe des hommes à peu prés comme on va à la chaſſe des beſtes. Leur attention eſtoit de faire beaucoup de priſonniers qu'ils emmenoient avec eux : enſuite ils les engraiſſoient avec ſoin comme on engraiſſe les animaux, & ils les tuoient les uns aprés les autres pour les faire ſervir à leurs repas.

Ces Indiens ſont tous idolâtres ou athées : les uns adorent le Soleil, d'autres la Lune ; quelques-uns adorent les Vents, &

quelques-autres le Demon : la pluſpart vivoient ſans aucun ſentiment de Religion, du moins les Miſſionnaires n'ont pû découvrir parmi eux le moindre veſtige d'aucun culte religieux. Ils ont l'eſprit groſſier, inconſtant, & intereſſé. Du reſte ils ſe rendent dociles aux inſtructions des Miſſionnaires, & ils paroiſſent ſuſceptibles des impreſſions de pieté qu'on leur donne.

Avant que les Eſpagnols fiſſent la conqueſte de l'Amerique, les Incas *ou Empereurs du Perou entrerent à main armée chez les Moxes, mais ils dédaignerent de ſubjuguer un ſi miſerable payis, & ils ſe contenterent de répandre*

la terreur de leur nom parmi ces Peuples.

Les premiers Eſpagnols s'efforcerent pareillement de penetrer dans ces terres, mais ils ne purent ſupporter les incommoditez du climat, & ils furent contraints de ſe retirer ſans avoir trouvé aucun Indien ſur leur route ; à leur approche les Indiens avoient pris la fuite & s'eſtoient cachez dans les foreſts.

Dans la ſuite des temps Dom Benoiſt de Ribera aſſembla un corps d'armée pour conquerir ces Nations, afin de s'ouvrir un paſſage juſqu'au grand Païtiti, où il ſe flattoit de trouver des richeſſes immenſes : ce fut avec le

même ſuccez. Ses troupes ne purent reſiſter à la rigueur du climat ny vivre dans un lieu ſi ſterile, & ſon projet s'évanoüit preſque auſſi-toſt qu'il l'eut formé.

Ce ne fut qu'en l'année 1675. que le P. Cyprien Baraze preſſé du deſir de gagner à Jeſus-Chriſt tant de Nations infideles, ſurmonta les plus grands obſtacles avec un courage heroïque. Ses travaux, le ſuccez dont Dieu benit ſa Miſſion, & ſa mort glorieuſe ſe trouvent décrits aſſez au long dans le dixiéme de nos Recueils. Par-là il ouvrit un vaſte champ au zele des Ouvriers de ſa Compagnie, qui continuënt de-

puis ce temps-là à étendre le Royaume de Jesus-Christ parmi ces Barbares. Quelques-uns de ces hommes Apostoliques ont eu le bonheur de sceller de leur sang les veritez de l'Evangile, entre autres le P. Balthazar de Espinosa, lequel aprés avoir converti un grand nombre d'Infidelles, fut percé de fleches par les peuples appellez Mobimas *le 6. de Juillet de l'année 1709. à la trente-deuxiéme année de son âge.*

Outre cette Carte du payis des Moxes, *dont j'ay cru, MES REVERENDS PERES, devoir vous donner icy une idée generale, vous en trouverez une autre de la celebre riviere des A-*

mazones. Elle fut dreſſée en l'année 1707. *par le P. Samuel Fritz, qui remplit depuis long-temps les fonctions de Miſſionnaire ſur ce grand fleuve, qu'il a parcouru depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure. J'aurois pû m'étendre davantage dans la deſcription de ce fleuve, mais il m'a paru inutile de repeter ce qui eſt traitté fort au long dans une Relation Eſpagnole du P. Dacugna, laquelle a eſté miſe en noſtre langue par feu M. de Gomberville de l'Academie Françoiſe. Cette traduction vient d'eſtre réimprimée tout recemment, & on peut aiſément la conſulter.*

La Lettre du P. Tachard arri-

va presque en mesme temps que la nouvelle de sa mort, dont je vous fis part l'année derniere. Ce qu'il dit des Chrestiens de S. Thomas, donne lieu à faire icy une observation qui n'est pas hors de propos. Vous avez lû sans doute dans l'Histoire critique du vieux Testament, ce que l'Auteur de cet Ouvrage rapporte sur la réformation qui a esté faite dans la créance & dans les ceremonies de la Chrestienté de S. Thomas. Il avance hardiment que Dom Alexis de Menesses Archevesque de Goa & les Missionnaires ont introduit quantité de nouveautez dans les ceremonies de ces Chrestiens des Indes ; qu'ils n'ont pas

fait difficulté d'altérer leurs Miſſels ; que les réformations introduites par les Miſſionnaires dans la créance & dans les ceremonies de ces peuples, ont eſté faites la pluſpart mal à propos & peu judicieuſement. Ce ſont les propres paroles de l'Auteur de cette critique. Sur quoy on pourroit luy demander ſur quelle preuve il fonde ce qu'il avance, car il n'en apporte aucune : s'il a vû les Livres des Thoméens avant & aprés leur correction, & s'il les a confrontez enſemble : ſi c'eſt introduire des nouveautez, que de rétablir l'uſage des Sacremens preſque aboli, que d'introduire la matiere & la forme legitimes de

ces meſmes Sacremens ; par exemple, pour l'Euchariſtie, du veritable pain à la place de baignets chauds dont on ſe ſervoit, du vin de vigne au lieu du vin de palmier qu'on y employoit : que d'abolir la coutume d'excommunier ſolemnellement le Pape S. Leon, & de faire commemoration de pluſieurs hereſiarques comme d'autant de Saints ; que de défendre à des gens ſans caractere d'impoſer les mains au Sacre des Eveſques & à l'Ordination des Preſtres, & ainſi du reſte. Enfin ſi c'eſt alterer leurs Miſſels, que d'en retrancher des erreurs groſſieres, & l'hereſie Neſtorienne qui y eſtoit énoncée en termes formels ?

Il n'y a gueres eu d'entrepriſe plus glorieuſe, plus difficile, ny qui ait eſté executée avec plus de conſtance & de ſageſſe que la réformation de l'Egliſe des Thoméens : les Eveſques des Indes dans les Conciles de Goa, & l'Archeveſque de Goa dans le Concile de Diamper aidez des plus habiles Theologiens (car il y en a de tous les Ordres dans les Indes, & d'auſſi habiles que ceux d'Europe) ont examiné meurement la créance des Neſtoriens ; & ce qu'ils ont jugé à propos de réformer, meritoit certainement de l'eſtre.

Depuis l'impreſſion de ces Lettres, nous avons appris que la

Miſſion du Carnate eſt maintenant aſſez tranquille de la part des Infidelles, & que le P. de la Fontaine a eſté reçû avec diſtinction d'un Prince Gentil, aprés avoir confondu les Brames en ſa preſence dans une diſpute publique. Il n'en eſt pas de meſme de la Miſſion de Maduré. Le P. Manuel Machado Portugais a eſté mis aux fers dans la ville de Tanjaor, *& on luy a déja fait ſouffrir une queſtion rigoureuſe.*

Cette Chreſtienté vient de perdre le P. Martin, l'un de ſes plus anciens Miſſionnaires, & dont vous avez vû ſi ſouvent des Lettres dans nos Recueils : j'en ay encore une à vous communiquer qui

n'a pû trouver sa place dans celuy-cy. Quelques affaires l'avoient appellé en France & de-là à Rome : il s'y trouva lorsqu'on équipoit à Civita-Vecchia les Galeres que le Pape envoyoit au secours de Corfou. Sa Sainteté ayant chargé les Jesuites de faire une Mission sur ces Galeres, le P. Martin tout incommodé qu'il estoit alors, s'offrit pour partager les travaux des Missionnaires. Il choisit pour luy l'Hospital des Galeriens, & il s'employa au service de ces malheureux avec une charité si peu ordinaire, que le Pape en fut informé, & loüa son zele. Le Missionnaire ayant obtenu la permission de venir à Ro-

me pour assister à la ceremonie de la Beatification du B. Regis, Sa Sainteté le démesla dans la foule, luy témoigna publiquement combien elle estoit contente du bien qu'il avoit fait à Civita-Vecchia, & luy ordonna d'y retourner incessamment pour achever l'ouvrage qu'il avoit commencé. Il y retourna en effet, & sans garder nulle mesure, il se livra à tous les excez de son zele dans un lieu que le pourpre & les fiévres malignes rendoient trés-contagieux. Bien qu'il fust d'une constitution robuste, il ne pût résister à tant de fatigues & à la malignité d'un air si corrompu: une fiévre pestilente le saisit tout à coup, &

l'obligea de retourner à Rome pour s'y faire traitter : il en mourut peu aprés ſon arrivée plein de conſolation & de merites, & il eut l'avantage de recevoir au lit de la mort la benediction Apoſtolique que Sa Sainteté luy avoit envoyée. Trois jours avant ſa mort on le trouva ſans fiévre, & on le crut hors de danger : luy ſeul en jugea autrement. On préſume que Dieu luy fit connoiſtre alors que ſa derniere heure approchoit : Trois jours, dit-il à une perſonne de confiance, encore trois jours pour expier le reſte de mes pechez, & je ſuis preſt de paroiſtre au tribunal de mon ſouverain Juge. J'attends tout

» *de ſa miſericorde infinie. Il avoüa à la meſme perſonne que depuis 25. ans il demandoit à Dieu deux graces : celle de mourir pour le ſalut des ames, & celle de recevoir les derniers Sacremens avant ſa mort : l'une & l'autre luy ont eſté accordées ; ſi ſon ſang n'a pas eſté répandu par les Barbares, comme il le ſouhaittoit ardemment, du moins a-t-il eſté la victime de ſa charité.*

Le P. Martin avoit toutes les qualitez propres à la vie Apoſtolique ; une complexion robuſte & pleine de feu, un exterieur modeſte & recueilli, l'eſprit excellent, beaucoup d'habileté dans la Theologie & dans les Mathematiques,

tiques, une memoire heureuſe pour apprendre toute ſorte de langues : ſans parler des langues ſçavantes, il poſſedoit encore le Turc, le Perſan, l'Arabe, le Portugais, & la langue qu'on parle au Maduré. Enfin à un zele ardent pour le ſalut des ames, il joignoit un courage qui le rendoit intrepide au milieu des plus grands perils. Un ſeul trait vous le fera connoiſtre. Le Vaiſſeau qui le porta à ſes Miſſions avec cinq autres Jeſuites, fut aſſailli de la plus affreuſe tempeſte : tout le monde eſtoit conſterné, & la frayeur d'une mort prochaine eſtoit déja peinte ſur tous les viſages : le P. Martin luy ſeul eſtoit tranquille

au milieu de l'allarme generale, & s'adreſſant à ſes chers compagnons : Courage, mes Peres, leur dit-il, Dieu eſt content de noſtre bonne volonté : s'il veut que nous achevions icy noſtre ſacrifice, ne devons-nous pas eſtre contens nous-meſmes ?

La Miſſion des Indes a fait encore une autre perte qui a eſté pleurée de tous les Chreſtiens, & des Idolâtres meſme. M. Laynes Eveſque de Meliapor & ancien Miſſionnaire de Maduré mourut l'onziéme de Juin de l'année 1715. à la huitiéme année de ſon Epiſcopat. C'eſtoit un Prelat qui réüniſſoit en ſa perſonne toutes les vertus Religieuſes & Epiſcopa-

les. Il estoit entré à l'âge de 15. ans dans nostre Compagnie, & il conserva jusqu'au dernier soupir cette innocence de mœurs qu'il y avoit apportée dans un âge si tendre : il avoit une conscience infiniment délicate, & un attrait particulier pour la priere ; outre le temps qu'il donnoit chaque jour à celle qui est prescrite aux Ecclesiastiques, il passoit encore plusieurs heures en oraison. Il se privoit des choses les plus necessaires par amour de la pauvreté, & le peu qu'on luy donnoit pour soutenir sa dignité, il le distribuoit presque tout aux pauvres. Tout Evesque qu'il estoit, & nonobstant les fatigues de ses courses

Apoſtoliques, il ne relaſcha jamais rien de l'abſtinence rigoureuſe qu'obſervent les Miſſionnaires de Maduré. Cinquante mille Infidelles qu'il a baptiſez, un plus grand nombre à qui il a conferé le Sacrement de la Confirmation, toutes les Provinces depuis le cap Comorin juſqu'aux confins de la Chine qu'il a viſitées, car ſon Dioceſe comprend toute cette étenduë, ſont des preuves de ſon zele & de ſa vigilance Paſtorale. Il venoit de finir la viſite de toutes les Egliſes du Royaume de Bengale, lorſqu'il ſe retira dans noſtre Maiſon de Chandernagor, pour y faire ſelon la couſtume les exercices ſpirituels pendant dix jours:

le troiſiéme jour de ſa retraitte il ſe trouvà ſi mal à l'Autel, qu'il fut obligé d'interrompre le S. Sacrifice, aprés lequel il ne vécut plus que huit jours. Ses obſeques ſe firent dans noſtre Egliſe où il fut inhumé; il y eut un grand concours de peuples : les ſoupirs & les ſanglots continuels des aſſiſtans firent l'éloge du deffunt. Ce ſont des particularitez que nous avons appriſes du P. Barbier qui a recueilli les derniers ſoupirs de ce grand Prelat, & qui l'a accompagné quatre ans de ſuite dans la viſite de ſon Dioceſe.

Je ne vous dis rien des autres Lettres contenuës dans ce Recueil.

Celle où il eſt parlé d'une jeune Iroquoiſe, dont Dieu a bien voulu manifeſter la ſainteté par les guériſons miraculeuſes qui ſe font à ſon tombeau, aura ſans doute dequoy vous édifier. Je croy que vous lirez auſſi avec plaiſir ce que le P. Dentrecolles écrit de la maniere dont ſe fait à la Chine cette belle porcelaine ſi eſtimée dans tous les payis du monde. Le détail dans lequel il entre pourra eſtre de quelque utilité en Europe. Je ſuis avec beaucoup de reſpect dans l'union de vos ſaints Sacrifices,

MES REVERENDS PERES,

Voſtre trés-humble & trés-obéiſſant Serviteur en N. S.
J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.

ESTAT

301
302
303
304
11
12
13
TORO MONAS
CHIRIBAS
Guzco

MISSION
DES MOXES
etablie par les
PP. de la Compe
de JESUS dans
le Perou
PARTIE DU PEROU
TOROMONAS
CHIRIBAS
MOBIMAS
CHUMANOS
RAMANOS
Mojos
TAPACURAS
IVIACARES
RACHES
CHIQUITOS
CHIRIGUANAS
GUARAIOS
LOS BAURES
Caiubabas
lac
S. Paul
S. Louis
S. Borgia
S. Xavier
la Trinité
S. Pierre
S. Joseph
S. Croix
Cochabamba
Chuquisaca
Occident
Orient
Midy

ESTAT DES MISSIONS DES PP. JESUITES DE LA PROVINCE du Paraguay parmi les Indiens de l'Amerique Meridionale appellez *Chiquites*, & de celles qu'ils ont eſtablies ſur les rivieres de Parana & Uruguay dans le meſme continent.

Tiré d'un Memoire Eſpagnol envoyé à Sa Majeſté Catholique par le P. François Burges de la Compagnie de JESUS, *Procureur General de la Province du Paraguay.*

LES *Chiquites* ainſi nommez par les Eſpagnols du Paraguay qui en ont fait la découverte, ſont entre le 16.

degré de latitude auſtrale, & le tropique du Capricorne : ils ont à l'Occident la Ville de S. Laurent & la Province de ſainte Croix de la Sierra, & s'eſtendent vers l'Orient environ cent quarante lieuës juſqu'à la riviere Paraguay. Au Nord cette Nation eſt terminée par les montagnes des *Tapacures* qui la ſeparent de celle des *Moxes* : au Sud elle confine avec l'ancienne Ville de de ſainte Croix.

Le payis a environ cent lieuës du Nord au Sud : ſon terrain eſt montagneux, il abonde en miel : on y trouve des Cerfs, des Buffles, des Tygres, des Lions, des Ours & d'autres beſtes ſemblables : les pluyes & les ruiſſeaux forment de grandes mares où ſe trouvent des Crocodiles, & certaines eſpeces de poiſſons. Dans la ſaiſon des pluyes le payis eſt

tout inondé ; alors tout commerce ceſſe entre les habitations. Comme durant l'hyver le plat payis eſt tout couvert de méchantes herbes, ces Indiens labourent les collines, & ils y ont d'ordinaire une bonne recolte de mays, de racine d'yuca, de magnoc dont ils font de la caſſave qui leur ſert de pain, de patates, de legumes, & de divers autres fruits.

Le dérangement des ſaiſons & la chaleur exceſſive du climat y cauſent beaucoup de maladies, & ſouvent meſme la peſte qui enleve quantité de monde. Ces peuples ſont d'ailleurs ſi groſſiers, qu'ils ignorent juſqu'aux moyens de ſe précautionner contre les injures de l'air. Ils ne connoiſſent que deux manieres de ſe faire traitter dans leurs maladies : la premiere eſt de faire ſu-

çer la partie où ils ſentent de la douleur par des gens, que les Eſpagnols ont appellez pour cette raiſon *Chupadores*. Cet emploi eſt exercé par les Caciques qui ſont les principaux de la Nation, & qui par-là ſe donnent une grande autorité ſur l'eſprit de ces peuples. Leur couſtume eſt de faire diverſes queſtions au malade : où ſentez-vous de la douleur, luy demandent ils ? En quel lieu eſtes-vous allé immediatement avant voſtre maladie ? N'avez-vous pas répandu la chica ? (c'eſt une liqueur enyvrante dont ils font grand cas). N'avez-vous pas jetté de la chair de cerf ou quelque morceau de tortuë ? Si le malade avouë quelqu'une de ces choſes ; juſtement, reprend le Medecin, voilà ce qui vous tuë : l'ame du cerf ou de la tortuë eſt entrée dans voſtre

corps, pour ſe vanger de l'outrage que vous luy avez fait. Le Medecin ſuçe enſuite la partie mal affectée, & au bout de quelque temps il jette par la bouche une matiere noire : voilà, dit il, le venin que j'ay tiré de voſtre corps.

Le ſecond remede auquel ils ont recours eſt plus conforme à leurs mœurs barbares : il tuënt les femmes Indiennes qu'ils s'imaginent eſtre la cauſe de leur mal, & offrant ainſi par avance cette eſpece de tribut à la mort, ils ſe perſuadent qu'ils ſont exempts de le payer pour eux-meſmes. Comme leur intelligence eſt fort bornée, & que leur eſprit ne va pas plus loin que leurs ſens, ils n'attribuënt toutes leurs maladies qu'aux cauſes exterieures, n'ayant aucune idée des principes internes

qui alterent la ſanté.

Ils ont la pluſpart la taille belle & grande, le viſage un peu long. Quand ils ont atteint l'âge de vingt ans, ils laiſſent croiſtre leurs cheveux : ils vont preſque tout nuds, ils laiſſent pendre négligemment ſur leurs épaules un paquet de queuës de ſinge & de plumes d'oyſeaux qu'ils ont tuez à la chaſſe ; afin de faire voir par-là leur habileté à tirer de l'arc. Ils ſe percent les oreilles & la levre inferieure, où ils attachent une piece d'eſtain : ils ſe ſervent encore de chapeaux de plumes aſſez agreables par la diverſité des couleurs. Les ſeuls Caciques ont des chemiſettes : les femmes portent une eſpece de tablier qui s'appelle dans leur langue *typoy*.

On ne voit parmi eux aucune forme de police ny de gouver-

nement : cependant dans leurs Aſſemblées ils ſuivent les avis des Anciens & des Caciques. Le pouvoir de ces derniers ne ſe tranſmet point à leurs enfans, ils doivent l'acquerir par leur valeur & par leur merite. Ils paſſent pour braves quand ils ont bleſſé leur ennemi, ou qu'ils l'ont fait priſonnier. Ils n'ont ſouvent d'autre raiſon de ſe faire la guerre, que l'envie d'avoir quelques ferremens, ou de ſe rendre les maiſtres des autres, à quoy ils ſont portez par leur naturel fier & hautain. Du reſte ils traittent fort bien leurs priſonniers, & ſouvent ils les marient à leurs filles.

Bien que la poligamie ne ſoit pas permiſe au peuple, les Caciques peuvent avoir deux ou trois femmes : comme le rang qu'ils tiennent les oblige à don-

ner ſouvent la *chica* *, & que ce ſont les femmes qui l'appreſtent, une ſeule ne ſuffiroit pas à cette fonction. On ne prend aucun ſoin de l'éducation des enfans, & on ne leur inſpire aucun reſpect pour leurs parens ; ainſi abandonnez à eux-meſmes ils ne ſuivent que leur caprice, & ils s'accouſtument à vivre dans une indépendance abſoluë.

Leurs cabanes ſont de paille faites en forme de four : la porte en eſt ſi petite & ſi baſſe, qu'ils ne peuvent s'y gliſſer qu'en ſe traiſnant ſur le ventre : c'eſt ce qui les a fait nommer *Chiquites* par les Eſpagnols, comme qui diroit, *peuples rappetiſſez*. Ils en uſent ainſi, à ce qu'ils diſent, afin de ſe mettre à couvert des

* Liqueur faite de mayz, de magnoc, & de quelques autres fruits, qui eſt en uſage dans leurs feſtins.

moſquites, dont on eſt fort incommodé durant le temps des pluyes.

Ils ont pourtant de grandes maiſons conſtruites de branches d'arbres, où logent les garçons qui ont quatorze à quinze ans, car à cet âge ils ne peuvent plus demeurer dans la cabane de leur pere. C'eſt dans ces meſmes maiſons qu'ils reçoivent leurs hoſtes, & qu'ils les regalent en leur donnant la *chica*. Ces ſortes de feſtins, qui durent d'ordinaire trois jours & trois nuits, ſe paſſent à boire, à manger, & à danſer. C'eſt à qui boira le plus de la *chica*, dont ils s'enyvrent juſqu'à devenir furieux. Alors ils ſe jettent ſur ceux dont ils croyent avoir reçû quelque affront, & il arrive ſouvent que ces ſortes de réjoüiſſances ſe terminent par la mort de quelques-uns de ces miſerables.

Voicy de quelle maniere ils paſſent la journée dans leurs Villages : ils déjeûnent au lever du Soleil, puis ils joüent de la fluſte en attendant que la roſée ſe paſſe ; car, ſelon eux, elle eſt fort nuiſible à la ſanté. Quand le Soleil eſt un peu haut, ils vont labourer leurs terres avec des pelles d'un bois tres-dur qui leur tiennent lieu de beches. A midi ils viennent diſner. Sur le ſoir ils ſe promenent, ils ſe rendent des viſites les uns aux autres, ils ſe donnent à manger & à boire : le peu qu'ils ont ſe partage entre tous ceux qui ſe trouvent preſens. Comme les femmes ſont ennemies du travail, elles paſſent preſque tout leur temps à ſe viſiter & à s'entretenir enſemble : elles n'ont d'autre occupation que de tirer de l'eau, d'aller querir du bois, de cuire le

mayz, l'yuca, &c. de filer dequoy faire leur *typoy*, ou bien les chemiſettes & les hamacs de leurs maris; car pour ce qui les regarde, elles couchent ſur la terre, qu'elles couvrent d'un ſimple tapis de feüilles de palmiers, ou bien elles ſe repoſent ſur une claye faite de gros baſtons aſſez inégaux. Ils ſoupent au coucher du Soleil, & auſſitoſt aprés ils vont dormir, à la réſerve des jeunes garçons & de ceux qui ne ſont pas mariez: ceux-cy s'aſſemblent ſous des arbres, & ils vont enſuite danſer devant toutes les cabanes du Village. Leur danſe eſt aſſez particuliere: ils forment un grand cercle, au milieu duquel ſe mettent deux Indiens qui joüent chacun d'une longue fluſte qui n'a qu'un trou, & qui par conſéquent ne rend que deux tons.

Ils ſe donnent de grands mouvemens au ſon de cet inſtrument, ſans pourtant changer de place. Les Indiennes forment pareillement un cercle de danſe derriere les garçons, & ils ne vont prendre du repos, qu'aprés avoir pouſſé ce divertiſſement juſqu'à deux ou trois heures dans la nuit.

Le temps de leur peſche & de leur chaſſe ſuit la recolte du mayz. Quand les pluyes ſont paſſées, leſquelles durent depuis le mois de Novembre juſqu'au mois de May, ils ſe partagent en diverſes troupes, & vont chaſſer ſur les montagnes pendant deux ou trois mois: ils ne reviennent de leur chaſſe que vers le mois d'Aouſt, qui eſt le temps auquel ils enſemencent leurs terres.

Il n'y a gueres de Nation,

quelque barbare qu'elle soit, qui ne reconnoisse quelque Divinité. Pour ce qui est des Chiquites, il n'y a parmi eux nul vestige d'aucun culte qu'ils rendent à quoy que ce soit de visible ou d'invisible, pas mesme au Démon qu'ils apprehendent extrêmement. Ainsi ils vivent comme des bestes sans nulle connoissance d'une autre vie, n'ayant d'autre Dieu que leur ventre, & bornant toute leur félicité aux satisfactions de la vie presente. C'est ce qui les a porté à détruire tout à fait les sorciers, qu'ils regardoient comme les plus grands ennemis de la vie, & mesme à present il suffiroit qu'un homme eust resvé en dormant que son voisin est sorcier, pour qu'il se portast à luy oster la vie s'il le pouvoit.

Cependant ils ne laissent pas d'estre fort superstitieux, sur-

tout par rapport au chant des oyſeaux qu'ils obſervent avec une attention ſcrupuleuſe : ils en augurent les malheurs qui doivent arriver, & de-là ils jugent ſouvent que les Eſpagnols ſont preſts de faire des irruptions ſur leurs terres. Cette apprehenſion ſeule eſt capable de les faire fuir bien avant dans les montagnes : alors les enfans ſe ſéparent de leurs peres, & les peres ne regardent plus leurs enfans que comme des eſtrangers ; les liens de la nature qui ſont connus des beſtes meſmes, n'ont pas la force de les unir enſemble : un pere vendra ſon fils pour un couteau ou pour une hache ; c'eſt ce qui faiſoit craindre aux Miſſionnaires de ne pouvoir réüſſir à les raſſembler dans des Bourgades ; ce qui eſt abſolument neceſſaire, car il en faut

faire des hommes avant que d'en faire des Chrestiens.

Aprés avoir donné une connoissance générale des mœurs de cette Nation, il faut parler de la maniere dont l'Evangile luy fut annoncé, & de ce qui donna lieu aux Jesuites d'entrer dans le payis des Chiquites. Leurs vûës ne s'estoient pas tournées d'abord de ce costé là, ils ne pensoient qu'à la conversion des *Chiriguanes*, des *Matagayes*, des *Tobas*, des *Mocobies*, & de diverses autres Nations semblables. On avoit choisi le College que Dom Jean Fernandez de Campero Mestre de Camp & Chevalier de l'Ordre de Calatrava, avoit fondé dans la ville de *Tarija* qui se trouve dans le voisinage de toutes ces Nations, pour y faire un Seminaire d'Ouvriers Evangeliques propres à

porter la Foy chez tant de peuples infideles. Le Pere Joſeph François de Arce, & le P. Jean-Baptiſte de Cea entrerent les premiers chez les *Chiriguanes*, pour connoiſtre quelle eſtoit la diſpoſition de leurs eſprits, & en quel lieu on pourroit eſtablir des Miſſionnaires : ce ne fut qu'avec bien des fatigues qu'ils arriverent à la riviere *Guapay*, où ils furent aſſez bien reçûs des Indiens & de leurs Caciques : le P. de Arce eut la conſolation d'inſtruire & de baptiſer quatre de ces Infideles qui ſe mouroient : enſuite il ſe diſpoſa à s'en retourner, aprés avoir promis aux Caciques qu'il leur envoyeroit au pluſtoſt des Miſſionnaires pour continuer de les inſtruire.

Comme il eſtoit ſur ſon départ, la ſœur d'un Cacique nommé Tambacura, vint trouver le

Pere, & elle le ſupplia de proteger ſon frere auprés du Gouverneur de ſainte Croix qui vouloit luy faire ſon procez ſur une accuſation tres-fauſſe. Le P. de Arce ſaiſit cette occaſion de ſervir le Cacique, & par-là de gagner de plus en plus la confiance des Indiens. Il ſollicita ſa grace, & il l'obtint.

Cependant Dom Arce de la Concha (c'eſt le nom de ce Gouverneur) ne pouvoit gouſter l'entrepriſe des Miſſionnaires. Il leur repreſenta que leurs travaux auprés des Chiriguanes ſeroient inutiles, que c'eſtoit une Nation tout à fait indomptable, que les Jeſuites du Perou avoient déja fait diverſes tentatives pour les convertir à la Foy, ſans avoir pû y réüſſir ; que leur zele ſeroit bien mieux employé auprés des Chiquites ; que c'eſtoit un peu-

ple doux & paisible, qui n'attendoit que des Missionnaires pour se faire instruire ; que les Jesuites du Paraguay avoient la Mission des *Itatines* dans le voisinage de cette Nation, & qu'il leur estoit facile d'entrer de là chez les Chiquites, dont le payis s'estend jusqu'à la riviere Paraguay, laquelle aprés avoir formé la riviere de la Plata, va se décharger dans l'Ocean à 35. degrez de latitude australe ; que les Jesuites du Perou n'avoient pas la mesme facilité que ceux du Paraguay ; qu'ils estoient trop occupez auprés de la nombreuse Nation des Moxes qui est fort éloignée de celle des Chiquites ; qu'enfin s'il estoit necessaire, il en écriroit au P. Provincial, & au P. General mesme qui estoit de ses amis. Le P. de Arce répondit au Gouverneur qu'il ne

pouvoit rien entreprendre ſans l'ordre de ſes Superieurs, mais qu'il ne tarderoit pas à l'executer, auſſi-toſt qu'il luy auroit eſté intimé.

Cependant ayant reçû vers le commencement de l'année 1691. un renfort de Miſſionnaires, & ayant pris connoiſſance du payis des Chiriguanes qu'il avoit parcouru, il fonda la premiere Miſſion ſur la riviere Guapay : il luy donna le nom de la Preſentation de Noſtre-Dame, & il la mit ſous la conduite du P. de Cea & du P. Centeno. Le 31. Juillet de la meſme année il eſtablit la Miſſion de S. Ignace dans la Vallée de *Tarequea* qui eſt entre la ville de *Tarija* & la riviere Guapay : il la confia au P. Joſeph Tolu, aprés quoy il retourna au College de Tarija, pour conferer avec ſon Superieur ſur les moyens de

porter la lumiere de l'Evangile aux Nations des Chiquites. Là il eut ordre d'aller reconnoître la riviere Paraguay, & d'examiner s'il trouvoit dans l'esprit des Chiquites des dispositions favorables pour recevoir la Foy.

Le P. de Arce ne differa pas à se rendre à sainte Croix de la Sierra; mais il y trouva les choses bien changées. Dom Augustin de la Concha, qui avoit si fort à cœur la conversion des Chiquites, avoit quitté le gouvernement de ce payis-là, & tout le monde dissuadoit le Pere d'une entreprise qu'on regardoit comme témeraire & inutile. C'estoit, disoit-on, s'exposer imprudemment à une mort certaine, que de se livrer entre les mains d'un peuple barbare qui le massacreroit aussi-tost qu'il seroit entré dans leur payis. Comme

ces diſcours n'effrayoient point le Miſſionnaire, qu'au contraire ils ne ſervoient qu'à animer ſon zele, quelques Eſpagnols que leur propre intereſt touchoit davantage que le ſalut de ces Infideles, s'oppoſerent formellement à ſon deſſein : ils prévoyoient que ſi les Miſſionnaires entroient une fois chez les Chiquites, ils les empeſcheroient d'y faire des excurſions, & d'y enlever des eſclaves, dont ils retiroient de groſſes ſommes par le trafic qu'ils en faiſoient au Perou ; & c'eſt ce qui leur fit redoubler leurs efforts pour rompre toutes les meſures du Pere. Il eut beau chercher un guide pour le conduire dans ces terres inconnuës, il n'en pût jamais trouver. Enfin aprés bien des ſollicitations & des prieres, il engagea ſecretement deux jeunes hommes qui ſçavoient

passablement les chemins à le guider jusques chez les *Pignocas* qui sont voisins des Chiquites.

Il partit donc au commencement de Decembre, & il eut beaucoup à souffrir pendant un mois que dura son voyage : tantost il luy falloit grimper sur des montagnes escarpées ; tantost il avoit à traverser des rivieres tres-profondes ; d'autres fois il estoit obligé de se tracer un chemin dans des lieux qui n'avoient esté pratiquez de personne. Enfin aprés des fatigues incroyables il arriva chez les *Pignocas*. La joye qu'il eut de se voir au milieu de ces peuples, fut bien temperée par la douleur qu'il ressentit du triste estat où il les trouva. La petite verolle faisoit parmi eux de grands ravages, & enlevoit tous les jours quantité de monde. Le bon accueïl qu'on luy fit

le consola : ces Indiens l'assurerent qu'ils avoient un desir sincere d'embrasser la Foy, & que s'il estoit venu plustost, plusieurs de leurs compatriotes qui estoient morts auroient reçû le Bapteſme : ils luy offrirent ensuite des legumes, du mayz, des citroüilles, des patates, & divers autres fruits qu'ils cuëillent dans les bois ; ils le prierent instamment de ne les pas abandonner, & ils luy promirent de bastir une Egliſe, & de luy fournir tout ce qui seroit neceſſaire à sa subsistance.

Des disposition si favorables au Christianisme charmerent le P. de Arce ; c'est pourquoy faisant reflexion que le temps des pluyes estoit venu, que le payis qui est une terre basse estant tout inondé, il ne pouvoit continuer la découverte de la riviere Pa-

raguay qu'au mois d'Avril que les pluyes ceſſoient, il ſe détermina à demeurer tout ce temps-là parmi les Chiquites, & il leur promit que s'il eſtoit contraint de les quitter, il feroit venir d'autres Miſſionnaires qui prendroient ſa place.

Ces paroles du Miſſionnaire comblerent de joye les Indiens: quoyqu'ils ne fuſſent pas encore bien rétablis de leur maladie, il ſe mirent en devoir d'executer ce qu'ils avoient promis. Ils choiſirent un lieu propre à placer une Egliſe, & ils commencerent par y planter une Croix: tous ſe proſternerent devant ce ſigne du ſalut. Le Pere recita les Litanies à haute voix, & les Indiens y aſſiſterent à genoux. Dés le ſoir meſme ces pauvres gens ſe mirent à couper du bois, & ils travaillerent avec tant d'ar-

deur

deur qu'en moins de quinze jours l'Égliſe fut achevée & dédiée à S. François Xavier. Ils s'y aſſembloient tous les jours pour ſe faire inſtruire de la doctrine Chreſtienne, & ſouvent le Miſſionnaire eſtoit obligé de paſſer une partie de la nuit à leur expliquer ce qu'ils n'entendoient pas, ou à leur répéter ce qu'ils avoient oublié.

Cette aſſiduité & cette application extraordinaire les mit bien-toſt en eſtat de recevoir le Bapteſme. Le Pere commença par l'adminiſtrer à quatre-vingt-dix enfans qui eſtoient bien inſtruits : l'un d'eux ne ſurvécut pas long-temps à cette grace, & il alla prendre poſſeſſion du céleſte heritage que ces eaux ſalutaires venoient de luy acquerir.

Des progrez ſi rapides conſo-

loient infiniment le Miſſionnaire, & adouciſſoient toutes ſes peines. Sa joye augmenta par l'arrivée de pluſieurs Caciques qui le prierent de luy marquer un lieu dans la nouvelle Peuplade, où ils puſſent ſe loger eux & leurs familles, & ne faire qu'un meſme peuple avec les nouveaux fideles. D'un autre coſté les *Pegnoquis* luy députerent quelques-uns de leur Nation, pour le prier de leur envoyer des Miſſionnaires qui les miſſent au rang des enfans de Dieu. De toutes parts les Indiens accouroient pour ſe faire inſtruire, & l'Egliſe ſe trouva bien-toſt trop petite pour les contenir.

Mais ces heureux commencemens furent bien-toſt troublez, ſoit par une maladie dangereuſe qui penſa ravir le Miſſionnaire à ſes Neophytes, ſoit par les ir-

ruptions des Mamelus Portugais du Bresil. Ce sont des bandits qui pour éviter le chastiment que meritent leurs crimes, s'attroupent en certains lieux, courent le payis à main armée, & vivent dans une entiere indépendance. Ils ne menaçoient de rien moins que de pousser leur excursion jusqu'à Sainte Croix de la Sierra qu'ils prétendoient détruire, & d'emmener esclaves tous les Chiquites qu'ils trouveroient sur leur route. On eut ces avis par un Indien qui avoit esté pris par les Portugais, & qui s'estoit échapé de leurs mains au passage de la riviere Paraguay.

A cette nouvelle le P. de Arce partit avec trois Indiens qui connoissoient le payis pour observer de prés leur marche : il prit sa route vers l'Orient, & il passa

chez les Nations des *Boros*, des *Tabicas*, des *Taucas*, &c. Par tout il fut bien reçû, & tous ces peuples parurent disposez à se soumettre au joug de l'Evangile. Le Missionnaire apprit bien-tost par quelques Indiens tout effrayez qui prenoient la fuite, & par le bruit mesme des mousquets, que les Mamelus Portugais estoient proches. Aussi-tost il exhorta les Indiens à joindre leurs familles ensemble, & à se retirer dans un lieu avantageux, où ils pussent plus aisément se mettre à couvert des insultes de l'ennemi. L'avis du Pere fut suivi, & les Indiens se retirerent dans un endroit appellé *Capoco*, où peu de temps aprés on fonda la Mission de S. Raphaël. Ce poste estoit assez sûr à cause d'un grand bois fort épais, que les Indiens mettoient entre-eux &

la route que tenoient les Portugais.

Cependant le Missionnaire les trouvant tous réünis, profita de l'occasion pour les instruire autant que le temps le luy permettoit ; & aprés avoir baptisé quelques enfans, il se rendit à sa Mission de S. François Xavier qui estoit à 50. lieuës plus loin, d'où il partit incontinent pour aller à Sainte Croix de la Sierra avertir le Gouverneur de ce qui se passoit, & luy demander un prompt secours. On luy donna trente Soldats avec un Commandant, qui partirent en toute diligence vers la Mission de S. François Xavier, où ils furent joints par 500. Indiens Chiquites tous armez de fleches.

Comme l'endroit où cette Mission est située n'estoit pas assez seur, on jugea plus à propos

d'aller camper ſur la riviere *Aperé*, que les Eſpagnols nomment de S. Michel. Le Commandant envoya auſſi-toſt des coureurs pour reconnoiſtre l'ennemi, & le lendemain il eut nouvelle qu'il eſtoit arrivé à la Bourgade de S. Xavier qu'on venoit d'abandonner. On reçut meſme une Lettre du Commandant Portugais qu'il écrivoit au Miſſionnaire, dont voicy la teneur :

MON REVEREND PERE,

» Je ſuis arrivé icy avec deux » Compagnies de braves Soldats » de ma Nation : nous n'avons » nul deſſein de vous faire du » mal : nous venons chercher » quelques-uns de nos gens qui » ſe ſont refugiez dans ce payis ; » ainſi vous pouvez retourner » dans voſtre maiſon, & rame- » ner avec vous vos Neophytes ;

vous y ſerez en toute ſeureté. « Je prie Dieu qu'il vous conſer- « ve. «

ANTOINE FERRAEZ.

Aprés la lecture de cette Lettre le Commandant Eſpagnol fit auſſi-toſt marcher ſes troupes vers les Portugais. Il arriva ſur les trois heures aprés midy à une lieuë du Camp ennemi. Il crut devoir differer le combat juſqu'au lendemain matin, ſoit pour délaſſer ſes troupes, ſoit pour donner le temps aux Eſpagnols & aux Indiens de ſe confeſſer. Les Miſſionnaires qui les accompagnoient, furent occupez juſqu'à minuit à entendre les confeſſions. Sur les trois heures du matin le Commandant donna ſes ordres pour le combat. Il fut reglé qu'on ſommeroit d'abord les Portugais de mettre bas

les armes : qu'à leur refus, on tireroit un coup de fusil qui serviroit de signal pour commencer le combat.

Cet ordre fut troublé par l'imprudence de six Espagnols, qui obligerent un Indien du parti Portugais à décharger son mousquet dans la teste de l'un d'eux : cette mort fut aussi-tost vangée par celle de deux Portugais, & le combat s'estant ainsi engagé, on se mesla avec furie. Antoine Ferraez & Manuel de Friaz qui commandoient les deux Compagnies furent tuez à ce premier choc : la mort des Chefs effraya leurs Soldats, qui se jetterent avec précipitation dans la riviere de S. Michel pour se sauver à la nage. Ce fut vainement : les Espagnols & les Indiens en firent un tel carnage, que de cent cinquante hommes qu'ils estoient,

il n'en reſta que ſix, dont trois furent faits priſonniers, trois autres prirent la fuite, & allerent porter la nouvelle de leur défaite à une autre troupe de leurs gens, qui eſtoient entrez par un autre chemin dans le payis des *Pegnoquis*, & avoient enlevé quinze cens de ces malheureux Indiens. Ils n'eurent pas pluſtoſt appris cette nouvelle qu'ils repaſſerent au plus viſte la riviere Paraguay, & ſe retirerent au Breſil. Les Eſpagnols s'en retournerent à Sainte Croix, n'ayant perdu que ſix de leurs Soldats & deux Indiens, ils y conduiſirent les trois priſonniers Portugais, & ils eurent la gloire d'avoir ſauvé cette Chreſtienté naiſſante, qui eſtoit perduë ſi elle n'avoit eſté ſecouruë à temps.

Dom Loüis Antoine Calvo Gouverneur de Sainte Croix re-

mit les prisonniers au pouvoir du Conseil Royal de *Charcas*, auquel il envoya une relation détaillée de cette expedition. Il eut ordre du Conseil d'en informer les Missionnaires & les Indiens du Paraguay, afin qu'ils prissent les mesures convenables pour prévenir de semblables malheurs, qui intereſſoient également & la Religion & l'Estat.

On ne pouvoit douter que ces Mamelus n'eussent le mesme dessein sur le payis des Chiquites & sur la ville de sainte Croix, qu'ils avoient eu auparavant sur les *Guaranis* du Paraguay, & sur d'autres Nations Indiennes sujettes à la Couronne d'Espagne. Leur vûë est de s'emparer de toutes ces terres, & de se frayer un passage au Perou, se mettant peu en peine de ruiner le Christianisme, pourvû qu'ils satis-

faſſent leur ambition & leur avarice.

Comme la connoiſſance de la route que tinrent les Mamelus du Breſil, peut eſtre utile afin de ſe précautionner contre leurs violences, & que d'ailleurs cet itineraire ne ſervira pas peu à réformer les Cartes Geographiques, il eſt à propos de rapporter icy ce que l'on en a appris de Gabriel Antoine Maziel l'un des trois Portugais qui furent faits priſonniers dans le combat dont nous venons de parler. Il déclara donc qu'il partit du Breſil avec ſes compagnons, & qu'ils ſe mirent en canot ſur la riviere *Anemby* qui tombe dans le fleuve Parana par le coſté du Nord; qu'ils entrerent enſuite dans ce fleuve, & qu'ayant trouvé l'embouchure de la riviere *Imuncina* qui s'y décharge du coſté du

Sud, ils la remonterent pendant huit jours, ne faiſant que des demi journées de chemin juſques vers la ville de *Xeres* qui eſt à preſent détruite; qu'ils laiſſerent en ce lieu-là les canots ſur leſquels ils eſtoient venus de S. Paul; qu'ils y laiſſerent auſſi de leurs gens pour les garder, & pour ſemer dequoy recüeillir à leur retour; qu'ils continuerent leur voyage à pied, & qu'aprés douze demi-journées qu'ils firent dans les campagnes agréables de *Xeres*, ils arriverent à la riviere *Boinhay* qui va tomber dans le fleuve Paraguay du coſté du Nord; qu'ils firent d'autres canots pour deſcendre cette riviere, & qu'ils ſemerent des grains pour le retour; qu'aprés avoir navigé pendant dix jours ils arriverent au fleuve Paraguay; qu'ils le remonterent pen-

dant huit jours, & arriverent à l'entrée de l'étang *Manioré*; & qu'aprés un jour entier ils prirent terre au Port des Indiens *Itatines*, où ils enterrerent leurs canots dans une grande sabliere, afin de s'en servir à leur retour; qu'ils poursuivirent ensuite leur voyage à pied, ne faisant qu'une ou deux lieuës au plus par jour, afin d'avoir le temps de courir sur les montagnes pour y trouver dequoy vivre, & pour se rendre au lieu où ils campoient avant midy.

Tel fut ensuite l'ordre de leur marche. Le 1er jour ils partirent du Port des *Itatines*, tirant à l'Occident un peu vers le Nord, & ils arriverent à un marais d'eau salée. Le 2e ils marcherent ce jour-là & presque tout le reste du voyage à l'Occident, & ils s'arresterent en un lieu nommé

Mbocaytibazon, où ils ne trouverent point d'eau. Le 3e détournant un peu vers le Sud, ils vinrent sur les bords d'un ruisseau, ils y firent quelques puits pour avoir plus d'eau. Le 4e ils se rendirent à une mare appellée *Guacuruti*. Le 5e ils s'arresterent dans un champ prés d'un ruisseau. Le 6e ils allerent à un autre ruisseau au pied d'une montagne. Le 7e à une mare dans un grand champ nommé *Jacuba*. Le 8e ils marcherent dans une vaste campagne tirant au Nord, & ils camperent sur les bords d'un ruisseau. Le 9e suivant la mesme route ils allerent à *Yacu*. Le 10e ils passerent une montagne en tirant sur le Nord, & ils arriverent auprés d'une mare. Le 11e ils marcherent vers l'Occident, & ils s'arresterent dans un champ. Le 12e ils passerent dans

une plaine, & suivant la même route ils arriverent à une Bourgade ruinée qui avoit appartenu aux *Itatines*. Le 13e suivant encore la même route, ils arriverent à une autre Bourgade ruinée de cette même Nation. Le 14e ils continuerent leur route dans une campagne, & ils arriverent à un ruisseau. Le 15e ils se firent un chemin sur une montagne, & tirant à l'Occident un peu vers le Sud ils allerent à un autre ruisseau. Le 16e tournant un peu au Nord, ils marcherent jusqu'à un ruisseau. Le 17e ayant marché au Nord, ils camperent entre deux petites collines. Le 18e faisant même route, ils vinrent à l'entrée de *Tareyri*. Le 19e marchant au Sud un peu vers l'Occident, ils camperent sur les bords d'un ruisseau au pied d'une montagne. Le 20e ils tirerent

au Nord vers la source de ce ruisseau, & ayant continué huit jours cette mesme route, ils arriverent au payis des *Taucas* qui est de la Nation des *Chiquites*, d'où l'on voit la montagne *Agnapurahey* qui s'estend vers le Sud. Le 28e ils passerent vers le Sud à une autre Bourgade des *Taucas* plus voisine de cette montagne. Le 29e ayant passé une montagne, & tirant vers l'Occident, ils arriverent à un étang des *Pegnoquis* dans un grand champ. Le 30e ils suivirent la mesme route pour se rendre au bout de cet étang, où commence la chaisne des montagnes des *Pignocas*. Le 31e ils eurent de mauvais chemins dans un payis montagneux & tout couvert de palmiers, ils tirerent à l'Occident un peu vers le Nord, & ils vinrent à la colline des *Quime-*

cas, & ils continuerent la meſme route pendant quatre jours. Ce fut-là que quelques années auparavant Jean Borallo de Almada Chef des Mamelus fut battu par les *Pegnoquis*. Le 35e tirant à l'Occident, ils arriverent à la riviere *Aperé*, autrement de S. Michel. Le 36e & le 37e ils marcherent ſur des montagnes, & vinrent aux habitations des *Xamarus*. Le 38e ils paſſerent la montagne des *Pignocas* pour ſe rendre aux Bourgades des *Pegnoquis*, & ils paſſerent la riviere *Aperé*. Enfin ils finirent leur marche dans le payis des *Quimes*, puis ils s'emparerent de la Bourgade de S. François Xavier chez les *Pignocas*, où ils furent entierement défaits, ainſi qu'on l'a rapporté cy-devant.

Le Portugais qui nous a donné ce détail, déclara encore que

trois ans auparavant, il avoit fait une excursion avec ses compagnons, en remontant la riviere Paraguay, dans un vaste payis où est la nation des *Pareſis* : que commençant leur marche à l'entrée de l'étang Manioré, ils estoient arrivez en quatre jours à l'Isle des *Yaracs :* c'est un peuple que les Espagnols appellent, Grandes-oreilles, parce qu'ils se les percent, & y mettent des pendans de bois : qu'aprés avoir parcouru l'Isle, ils mirent quatre jours à trouver l'embouchure de la riviere *Yapuy* qui se jette du costé gauche dans la riviere Paraguay ; que de-là en quatre autres journées ils arriverent à l'embouchure du *Isipoti*, & que continuant de naviger, ils se trouverent cinq jours aprés aux habitations des *Guarayus*, appellez *Caraberes* &

Araaibaybas ; qu'ils continuerent leur chemin à pied pendant trois jours ; & qu'ayant ſuivi une aſſez longue chaiſne de montagnes, ils entrerent dans le payis des *Pareſis* & des *Mboriyaras*, d'où par la même route ils s'en retournerent au Breſil.

L'entrepriſe toute recente des Mamelus, & la crainte qu'on eut qu'ils ne fiſſent dans la ſuite de nouvelles courſes, porta les Miſſionnaires à changer de lieu ; ils quitterent donc la Bourgade de S. François Xavier, & ils la tranſporterent à *Pari* ſur la riviere de S. Michel. Cet endroit n'eſt éloigné que de huit lieuës de S. Laurent. Les *Pignocas* & les *Xamarus* s'y aſſemblerent, y établirent une groſſe Bourgade. Mais ils n'y furent pas longtemps tranquilles. Les Eſpagnols

de S. Laurent troubloient ſouvent leur repos & enlevoient des Indiens pour en faire des eſclaves. Ils en vinrent même juſqu'à maltraitter les Miſſionnaires qui s'oppoſoient à leur violence. C'eſt ce qui obligea le P. Lucas Cavallero à changer encore une fois le lieu de ſa Miſſion, & à l'établir à 18. lieuës plus loin ſur la meſme riviere. Ces divers changemens joints à la diſette de toutes choſes, & aux maladies qui ſurvinrent, diminuerent beaucoup le nombre des Neophytes; quelques-uns ſe retirerent ſur les montagnes, d'autres perirent de faim & de miſere. Neanmoins on a lieu de croire que cette Peuplade deviendra en peu de temps trés nombreuſe. Les Nations voiſines des *Quibiquias*, des *Tubaſis*, des *Guapas*, auſſi-bien que pluſieurs

autres familles ont promis d'y venir demeurer pour ſe faire inſtruire, & eſtre admis au bapteſme.

La ſeconde Miſſion, qui s'appelle de S. Raphaël, eſt éloignée de la premiere de 34. lieuës vers l'Orient. Le P. de Cea & le P. François Herbas la formerent des Nations des *Tabicas*, des *Taus* & de quelques autres qui ſe réunirent enſemble, & compoſerent une Peuplade de plus de mille Indiens: mais la peſte la déſola deux années de ſuite & en diminua beaucoup le nombre. C'eſt pourquoy à la priere des Indiens on tranſporta cette Miſſion en l'année 1701. ſur la riviere *Guabis*, qui ſe décharge dans la riviere Paraguay, à 40. lieuës de l'endroit où elle étoit d'abord. Cette ſituation eſt d'autant plus commode, qu'elle ouvre un che-

min de communication avec les Miſſions des *Guaranis*, & avec celles du Paraguay par la riviere qui porte ce nom.

La joye fut generale parmi ces Neophytes, lorſqu'en 1702. ils virent arriver ſur cette riviere le P. Herbas & le P. de Yegros accompagnez de 40. Indiens qui s'eſtoient abandonnez à la providence & à la protection de la ſainte Vierge en qui ils avoient mis leur confiance. Pendant plus de deux mois que dura leur voyage, ils fatiguerent beaucoup : il leur fallut traverſer de rudes montagnes, ſe défendre des ennemis qu'ils trouvoient ſur la route, & ſe frayer un chemin par des payis inconnus. Ils ſubſiſterent pendant tout ce temps-là comme par miracle : dans leur chaſſe & dans leur peſche le gibier & le poiſſon venoient preſ-

que ſe jetter entre leurs mains. Ce qui les conſola infiniment au milieu de leurs fatigues, c'eſt que dans leur route ils gagnerent trois familles d'Indiens, qui les années précedentes leur avoient fermé le paſſage.

Ces Indiens dont la langue eſt entierement differente de celle des Chiquites, connoiſſent le payis, & entendent parfaitement la navigation des rivieres. Ils ont déja donné la connoiſſance des *Guates*, des *Curucuanes*, des *Barecies*, des *Sarabes*, & de pluſieurs autres Nations qu'on trouve des deux coſtez de la riviere Paraguay, principalement en remontant vers ſa ſource. Ainſi voilà une ample moiſſon qui ſe preſente au zele des Ouvriers Evangeliques.

La troiſiéme Miſſion eſt celle de S. Joſeph. Elle eſt ſituée ſur

de hautes collines au bas desquelles coule un ruisseau, à douze lieuës vers l'Orient de la Bourgade de S. François Xavier. C'est le P. Philippe Suares qui la fonda le premier en l'année 1697. Les Missionnaires ont eu beaucoup à y souffrir des maladies & de la disette des choses les plus necessaires à la vie. C'est ce qui causa la mort au P. Antoine Fideli en l'année 1702. Cette Mission est composée des familles des *Boros*, des *Penotos*, des *Caotos*, des *Xamarus*, & de quelques *Pignocas*. La Nation des *Tamacuras* qu'on vient de découvrir du costé du Sud, & qu'on espere convertir à la Foy, augmentera considerablement cette Peuplade.

La Mission de S. Jean-Baptiste est la quatriéme. Elle est située vers l'Orient tirant un peu sur le

le Nord à plus de trente lieuës de la Mission de S. Joseph. Cette Peuplade, qui est comme le centre de toutes les autres qui s'étendent d'Orient en Occident, est principalement habitée par les *Xamarus*. Elle s'augmentera encore plus dans la suite par plusieurs familles des *Tamipicas*, , *Cusicas*, & *Pequicas*, ausquelles on a commencé de prescher l'Evangile. C'est le P. Jean Fernandez qui en a soin, & c'est Dom Jean Fernandez Campero, ce Seigneur si zelé pour la conversion des Chiquites, qui a donné liberalement tout ce qui estoit necessaire pour orner l'Eglise, & y faire le Service avec décence.

On a découvert depuis peu plusieurs autres Nations, telles que sont celles des *Petas*, *Subercias*, *Piococas*, *Tocuicas*, *Purasi-*

cas, *Aruporceas*, *Borilos*, &c. & on a de grandes esperances de les soumettre au joug de l'Evangile ; ce seront de nouveaux sujets pour la Couronne d'Espagne.

On peut juger aisément ce qu'il en couste aux Missionnaires, & à quels dangers ils exposent leur vie pour rassembler des peuples non moins sauvages que les bestes, & qui n'ont pas moins d'horreur des Espagnols que des Mamelus du Bresil. Depuis qu'on les a réünis dans des Bourgades, on les a peu à peu accoustumez à la dépendance dont ils estoient si ennemis ; on a établi parmi eux une forme de gouvernement, & insensiblement on en a fait des hommes. Ils assistent tous les jours aux Instructions & aux Prieres qui se font dans l'Eglise, ils y recitent le Rosaire à deux

chœurs, ils y chantent les Litanies, ils gouſtent nos ſaintes ceremonies, ils ſe confeſſent ſouvent, mais ils ne ſont admis à la table Euchariſtique qu'aprés qu'on s'eſt aſſuré qu'il ne reſte plus dans leur eſprit aucune trace du Paganiſme. La jeuneſſe eſt bien élevée dans des Ecoles qu'on a établies à ce deſſein, & c'eſt ce qui affermira à jamais le Chriſtianiſme dans ces vaſtes contrées.

Les Miſſions de Guaranis, où l'on trouve une Chreſtienté floriſſante, ſont ſur les bords des fleuves *Parana* & *Uruguay*, qui arroſent les Provinces de Paraguay & Buenos ayres. Ces Miſſions ſeroient beaucoup plus peuplées, ſi les travaux des Ouvriers Evangeliques qui les ont établies & qui les cultivent, n'eſtoient pas traverſez par l'ambition &

l'avarice des Mamelus du Breſil. Ces bandits ont déſolé toutes ces Nations, & ont ſervi d'inſtrument au Démon pour ruiner de ſi ſaints établiſſemens dés leur naiſſance. On aſſure qu'ils ont enlevé juſqu'à preſent plus de trois cent mille Indiens pour en faire des eſclaves.

Le zele des Miſſionnaires loin de ſe rallentir par tant de contradictions & de violences, n'en devint que plus vif & plus ardent: Dieu a beni leur fermeté & leur courage. En cette année 1702. ils ont ſur les bords de ces deux fleuves 29. grandes Miſſions où l'on compte 89501. Neophytes: ſçavoir ſur le fleuve *Parana* 14. Bourgades compoſées de 10253. familles qui font 41483. perſonnes: & ſur le fleuve *Uruguay* 15. Bourgades, où il y a 12508. familles compoſées de 48018. perſonnes.

La joye que ces progrés donnent aux Miſſionnaires eſt encore troublée par la crainte qu'ils ont de voir leurs travaux rendus inutiles par les Indiens infideles qui ſont dans leur voiſinage : ceux-cy ont leurs habitations entre les Bourgades dont je viens de parler, & la Colonie du Sacrement que les Portugais entretiennent vis à vis de Buenos ayres. Ils ſe ſont alliez aux Portugais, & ils en tirent des coutelas, des épées, & d'autres armes en échange des chevaux qu'ils leur donnent. C'eſt une contravention manifeſte au traité que les Portugais firent, lorſqu'ils obtinrent des Eſpagnols la permiſſion de s'établir en ce lieu-là. En 1701. ces Indiens n'ayant nul égard à la paix qui regnoit parmi toutes les Nations, s'emparerent à main armée de la

Bourgade *Yapeyu*, autrement dite des SS. Rois : ils la pillerent, ils prophanerent l'Egliſe, les Images & les Vaſes Sacrez, & ils enleverent quantité de chevaux & de troupeaux de vaches.

Ce brigandage obligea nos Neophytes de prendre les armes pour leur défenſe. Le Gouverneur de Buenos ayres leur donna pour Commandant un Sergent Major avec quelques Soldats Eſpagnols, qui s'eſtant joints aux Indiens formerent un corps de deux mille hommes : ils allerent à la rencontre de leurs ennemis, & il ſe donna un combat où il y eut beaucoup de ſang répandu de part & d'autre. Les Infideles demanderent du ſecours aux Portugais, qui leur en donnerent. Ils livrerent un ſecond combat qui dura cinq

jours, & où ils furent entierement défaits: tout ce qui ne fut pas tué fut fait priſonnier. Par-là il eſt aiſé de voir à quel danger cette Chreſtienté naiſſante eſt expoſée, ſi les Eſpagnols ne la protegent contre la fureur des Indiens & contre les violences des Mamelus. Ceux-cy ne cherchent qu'à faire des eſclaves de nos Neophytes pour les employer ou à labourer leurs terres, ou à travailler à leurs moulins à ſucre. De pareilles violences nuiſent infiniment à la converſion de ces Peuples: l'inquiétude continuelle où ils ſont les diſperſe dans les foreſts & dans les montagnes, & il ſera impoſſible de les retenir dans les Bourgades où on les a raſſemblez avec tant de peine, ſi on ne leur procure de la tranquillité & du repos.

LETTRE
DU
PERE DE BOURZES
Missionnaire de la Compagnie de JESUS,

A Madame la Comtesse de Soudé.

De la Mission de Maduré le 21. Sept. 1713.

MADAME,

La paix de N. S.

Vous ne vous contentez pas de me donner des marques de vostre souvenir & de vos bon-

tez ordinaires, par les frequentes lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire, vous les accompagnez encore de preſens & de liberalitez: voſtre pieté va chercher juſqu'aux extremitez du monde des Nations que le malheur de leur naiſſance a plongées dans l'Idolâtrie, & par le ſecours que voſtre zele me procure, vous contribuez autant qu'il dépend de vous, à leur converſion & à leur ſalut. Vos largeſſes ne ſe bornent pas même à la vie préſente, vous les portez au delà du tombeau, par les meſures que vous avez priſes, afin que les effets de voſtre charité ſubſiſtent encore, lorſqu'il aura plû à Dieu de vous retirer de ce monde. Il y a long-temps, Madame, que je ne trouve plus de termes pour vous exprimer ma reconnoiſſance & cel-

le de nos Neophytes ; mais le Dieu dont vous procurez la gloire en augmentant le nombre de ſes adorateurs, ſçaura bien mieux recompenſer vos bienfaits, que nous ne pouvons les reconnoiſtre.

Pour vous ſatisfaire ſur les diverſes queſtions que vous me faites, je répondray par ordre à tous les articles de voſtre lettre, mais je n'y répondray qu'en peu de mots : il me faudroit faire un volume entier, ſi j'entreprenois d'expliquer en détail tout ce qui concerne la Religion & les uſages du Maduré. Peut-eſtre pourray-je un jour contenter une curioſité ſi loüable, & c'eſt à quoy je prétends conſacrer mes premiers momens de loiſir.

Vous me demandez d'abord ſi l'on voit icy, comme en Europe des diſtinctions de rang &

de preſſeance. Ouy, Madame, comme il y a par tout des montagnes & des vallées, des fleuves & des ruiſſeaux, par tout & aux Indes plus qu'ailleurs on voit des riches & des pauvres, des gens d'une haute naiſſance, & d'autres dont la naiſſance eſt vile & obſcure. Pour ce qui eſt des pauvres, ils y ſont en trés grand nombre : une infinité de malheureux ſont morts de faim depuis quatre ou cinq ans : d'autres ont été contraints de vendre leurs propres enfans & de ſe vendre eux-meſmes afin de pouvoir vivre. Il y en a qui travaillent toute la journée comme des forçats, & qui gagnent à peine ce qui ſuffit préciſement pour ſubſiſter ce jour-là meſme eux & leur famille : on voit une multitude de veuves qui n'ont pour tout fonds & pour tout revenu

qu'une eſpece de roüet à filer: on en voit pluſieurs autres tant hommes que femmes, dont l'indigence eſt telle, qu'ils n'ont pour ſe couvrir qu'un méchant morceau de toile tout en lambeaux, & qui n'ont pas meſme une nate pour ſe coucher. Les maiſons des Payiſans d'Europe ſont des palais en comparaiſon des miſerables taudis où la pluſpart de nos Indiens ſont logez. Trois ou quatre pots de terre ſont tous les meubles de leurs cabanes. Pluſieurs de nos Chreſtiens paſſent les années entieres ſans venir à l'Egliſe, faute d'avoir la petite proviſion de ris ou de millet neceſſaire pour vivre durant le voyage.

On ne laiſſe pas de trouver des perſonnes riches aux Indes: l'agriculture, le commerce, les charges ſont des moyens ordi-

naires de s'enrichir. Mais le pauvre laboureur a bien de la peine à ſe ſauver de l'oppreſſion : la fraude & l'uſure regnent dans le commerce ; & l'exercice des charges eſt un veritable brigandage. Le vol eſt un autre moyen plus court de devenir riche : il eſt icy fort en uſage, & je ne crois pas qu'il y ait de payis au monde, où les petits larcins ſoient plus déteſtez, & où les grands ſoient plus impunis. Le croiriez-vous, Madame, qu'on trouve parmi nos Indiens une Caſte entiere qui ne rougit pas de porter le nom & de faire une profeſſion publique de voleurs de grands chemins ? Les laboureurs doivent eſtre extrémement attentifs, ſur tout la nuit, pour qu'on ne leur enleve pas leurs bœufs & leurs vaches : ils ont beau y veiller, leurs pertes n'en

ſont gueres moins frequentes. On a crû arreſter ces vols nocturnes en établiſſant des Gardes dans toutes les Peuplades, leſquels ſont entretenus & payez par les laboureurs: mais le remede eſt devenu pire que le mal, ces Gardes ſont plus voleurs que les voleurs meſmes.

Les Rois & les grands Seigneurs amaſſent de grandes richeſſes par leurs concuſſions: mais quel uſage font-ils de ces treſors? Vous en ſerez ſurpriſe, Madame; ils les enterrent, & c'eſt ainſi que l'avarice des hommes rend à la terre, ce que leur cupidité leur a fait chercher juſqu'au fond de ſes entrailles. Sans cela l'or ſeroit icy trés commun. Le feu Roy de *Tanjaor* a ainſi enfoüi quantité de millions. A ce tombeau de ſon avarice brûlent, dit-on, ſans ceſſe quatre

ou cinq lampes, qu'on entretient pour conſerver la memoire d'une action ſi memorable. On ajouſte que ceux qui enterrent ainſi leurs treſors, immolent au Demon des victimes humaines, afin qu'il en prenne poſſeſſion, & qu'il ne les laiſſe point paſſer en d'autres mains. Cependant pluſieurs cherchent ces treſors, & pour les découvrir, ils font au Demon d'autres ſacrifices d'enfans & de femmes enceintes : quelques uns réuſſiſſent par-là, d'autres effrayez par les ſpectres qui leur apparoiſſent, ou par les coups qu'ils reçoivent, abandonnent leur deſſein. Il y en a eu dont l'avidité a eſté punie par une mort ſoudaine & violente.

Au regard de l'apparition des ſpectres, je ne puis douter qu'elle ne ſoit réelle. Un de nos Chreſtiens homme plein de bon ſens

& de vertu, m'a assuré que dans sa jeunesse & avant que d'avoir connu nostre sainte Loy, il avoit assisté à ces sacrileges céremonies; qu'il avoit vû des Demons sous des formes épouvantables, & que les coups de hoyau de ceux qui foüissoient, au lieu de porter sur la terre, leur tomboient sur les pieds & sur les jambes, ce qui fit échoüer l'entrepriſe. Il m'ajousta que luy-meſme il avoit eu recours à certains ſecrets de magie, & que s'eſtant frotté les mains de je ne ſçay quelle couleur, il voyoit au travers de ſa main & juſques ſous la terre les vaſes où eſtoient renfermez ces tréſors.

Generalement parlant c'eſt icy un crime aux particuliers d'eſtre riches: il n'y a point d'accuſation à laquelle on preſte plus volontiers l'oreille, ny de crime

qui soit plus severement puni. On applique incontinent l'accusé à une question rigoureuse, pour le contraindre par la violence des tourmens à découvrir où il a caché son argent. Deux de mes Neophytes ont esté réduits par-là à la mendicité, & l'un d'eux en est resté long-temps estropié. De-là vient que les riches cachent leur bien avec soin, & que souvent avec de grandes richesses, ils ne sont ny mieux logez, ny mieux vétus, ny mieux nourris que les plus indigens. De-là vient encore que bien qu'il y ait une infinité de veritables pauvres, il y en a beaucoup d'autres qui affectent de le paroistre sans l'estre veritablement. Je ne parle point de certains faineans qui courent le payis en habit de *Pandaron**, & qui par l'austerité vraye ou apparente de leur vie

* Penitent Indien.

touchent les peuples, & en tirent de groſſes aumoſnes. Je ne parle point non-plus de certains Brames, qui eſtant d'une Caſte plus noble & plus riche que toutes les autres, ſe font gloire neanmoins de demander & de recevoir l'aumoſne : quelques-uns d'eux reçurent il y a quelque temps un *fanon* qui vaut environ cinq ſols de noſtre monnoye, le Brame qui eſtoit Gouverneur du lieu & qui eſt tres-riche, voulut avoir part à l'aumoſne, & il n'eut pas honte de recevoir quelques pieces d'une baſſe monnoye de cuivre ſemblables pour la valeur à nos doubles de France.

Mais ſi d'un coſté on affecte aux Indes de paroiſtre pauvre au milieu des richeſſes, d'un autre coſté on y eſt tres-jaloux des diſtinctions & du rang que don-

ne la naiſſance : il n'y a gueres de Nation qui ait tant de délicateſſe que celle-cy ſur ces ſortes de prérogatives. Vous ſavez, Madame, que cette Nation ſe partage en pluſieurs Caſtes, c'eſt à dire en pluſieurs claſſes de perſonnes qui ſont d'un meſme rang & d'une égale naiſſance, qui ont leurs uſages, leurs couſtumes & leurs loix particulieres. Vous avez lû ſans doute dans l'Epiſtre qui eſt à la teſte du X. Recueil de nos Lettres, quelles ſont ces couſtumes & ces uſages, & il ſeroit inutile de vous repeter icy ce que vous ſçavez déja. J'ajouſteray ſeulement qu'on peut bien acquerir par de belles actions de l'honneur & des richeſſes, mais que la Nobleſſe ne s'acquiert pas de meſme : c'eſt un pur don de la naiſſance : le Roy ne peut la donner, ny les particuliers l'a-

cheter. Le Roy n'a aucun pouvoir ſur les Caſtes, il ne peut pas luy-meſme paſſer à une Caſte ſuperieure, celle du Roy d'aujourd'huy eſt des plus mediocres. On voit ſouvent des conteſtations & des diſputes pour le rang entre ces Caſtes : actuellement il y en a deux de la lie du peuple qui ſont aux mains au ſujet de la preſſeance. Il y a telle Caſte ſi baſſe & ſi mépriſable, que ceux qui en ſont, n'oſeroient regarder en face un homme d'une Caſte ſuperieure ; & s'ils le faiſoient, il auroit droit de les tuer ſur le champ. Vous m'avoüerez, Madame, que de pareilles loix ſont fort riſibles ; mais je leur paſſerois aiſément ce qu'elles ont d'abſurde & de ridicule, ſi elles n'eſtoient pas infiniment génantes pour nos miniſteres.

Vous me demanderez peut-eſtre quel rang tiennent icy les Europeans : c'eſt un article qui eſt ſouvent traité dans nos Lettres ; il ſuffit de dire que rien n'eſt plus faux que ce que M. Robbe avance dans ſa Geographie de la prétenduë eſtime que les Indiens font des Europeans. Cette eſtime eſt telle qu'un Chreſtien de la lie du peuple s'accuſoit un jour comme d'un grand peché d'avoir appellé un autre fils de *Prangui*, c'eſt à dire, fils de Portugais ou d'European. Toute noſtre attention eſt de cacher à ces peuples que nous ſommes ce qu'ils appellent *Pranguis* : le moindre ſoupçon qu'ils en auroient, mettroit un obſtacle inſurmontable à la propagation de la Foy. Il y auroit une infinité d'obſervations à faire ſur les Caſtes, ſur leurs uſages,

ſur leurs ſymboles, ſur leurs offices ; mais cela me meneroit trop loin. Je paſſe à voſtre ſeconde queſtion qui regarde l'employ des hommes & des femmes.

Icy, comme en Europe, les hommes ont divers emplois : les uns ſervent le Prince, les autres cultivent la terre, ceux-cy s'appliquent au commerce, ceux-là travaillent aux arts méchaniques, & ainſi du reſte. On ne voit aux Indes ny Financiers ny gens de Robbe : les Intendans ou Gouverneurs ſont chargez tout à la fois & de l'adminiſtration de la juſtice, & de la levée des deniers, & du gouvernement militaire.

La juſtice ſe rend ſans fracas & ſans tumulte. La pluſpart des affaires, ſur tout celles qui ſont de moindre importance, ſe terminent dans le village : chacun

plaide ſa cauſe, & les principaux font l'office de Juge : on n'appelle gueres de leur Sentence, principalement ſi ces Juges ſont, comme il arrive preſque toûjours, des premiers de la Caſte. Quand on a recours au Gouverneur, le procez ſe termine à peu prés de la meſme ſorte, ſi ce n'eſt que pour l'ordinaire il met les deux parties à l'amande. Il ſçait le moyen de trouver coupables l'une & l'autre partie. Les preſens font ſouvent pancher la balance d'un côté ; mais elle devient égale, quand le Juge reçoit des deux coſtez.

Je ne ſuis pas autrement inſtruit de ce qui regarde le gouvernement militaire ; ce que je ſçay, c'eſt que tout eſt icy aſſez paiſible. Les Gouverneurs levent de temps en temps des ſoldats ſelon les beſoins où ils ſe

trouvent. Le Roy envoye quelquefois des corps d'armée dans les Provinces, mais ce n'eſt gueres que pour ſoûmettre quelque Seigneur rebelle qui refuſe de payer le tribut, ou pour chaſtier ceux qui font des injuſtices trop criantes. On aſſiege leurs forteresſes, alors le canon jouë, mais bien froidement, & il ſe répand peu de ſang de part & d'autre : pourvû que le coupable ait de l'argent, & qu'il veüille bien en venir à une compoſition honneſte, on luy fait bon quartier : du reſte à luy permis de ſe dédommager par de nouvelles vexations dont il accable le pauvre peuple. Ces Seigneurs dont je parle, ſont comme de petits Souverains qui gouvernent abſolument leurs terres, & dont toute la dépendance conſiſte dans le tribut qu'ils payent

payent au Roy : ils sont héréditaires, au lieu que les Gouverneurs & les Intendans se revoquent & se destituent au gré du Prince. Tel Gouverneur ne dure pas quatre jours, & dans ce peu de temps il ne laisse pas de s'enrichir s'il est habile. On met souvent ces Gouverneurs à la question pour leur faire rendre gorge, aprés quoy quelques vexations qu'ils aïent commises, on ne laisse pas de les rétablir dans leurs charges.

La Justice criminelle ne s'exerce pas avec beaucoup de severité : j'ay dit plus haut qu'on estoit toûjours coupable quand on estoit riche : je puis dire pareillement sans tomber dans aucune contradiction, que dés qu'on est riche on est toûjours innocent. La levée des deniers publics est de la fonction des

Intendans : comme la taille eſt réelle, ils eſtiment le champ, & ils le taxent ſelon qu'il leur plaiſt: mais ils trouvent d'ordinaire tant de ſortes d'expédiens pour chicaner le laboureur, & le piller tantoſt ſous un prétexte & tantoſt ſous un autre, que quelquefois il ne retire aucun fruit de toutes ſes peines, & que la recolte, ſur laquelle il fondoit ſes eſperances, paſſe toute en des mains étrangeres. Outre la taille & pluſieurs autres droits qu'on tire ſur le peuple, il y a quantité de peages, & cette ſorte d'impoſt s'éxige avec beaucoup d'injuſtice & de rigueur.

Pour ce qui eſt des femmes, elles ſont moins les compagnes que les eſclaves de leurs maris. Le ſtile ordinaire eſt que le mari tutoye ſa femme, & que la femme ne parle jamais à ſon mari ny de ſon mari qu'en termes

les plus reſpectueux. Je ne ſçay ſi c'eſt par reſpect ou par quelque autre raiſon que la femme ne peut jamais prononcer le nom de mari. Il faut qu'elle ſe ſerve en ces occaſions de periphraſes & de circonlocutions tout à fait riſibles. On n'eſt point ſurpris que le mari batte ſa femme & l'accable d'injures: ſi elle fait des fautes, ne faut-il pas la corriger, diſent-ils? La femme n'eſt jamais admiſe à la table du mari; nous n'oſons preſque dire qu'en Europe les uſages ſont tout differens. La femme ſert le mari comme ſi elle eſtoit ſon eſclave, & les enfans comme ſi elle eſtoit leur ſervante: de-là vient que les enfans s'accouſtument peu à peu à la regarder comme telle, à la tutoyer, à la traitter avec mépris, & quelquefois à porter la main ſur elle. D'ailleurs la belle-mere

eſt une rude maiſtreſſe : elle ſe décharge toujours ſur ſa belle-fille de tout le travail domeſtique, & quand elle donne ſes ordres, c'eſt toujours d'une maniere dure & imperieuſe. Cependant les femmes ne laiſſent pas de réduire aſſez ſouvent leurs maris, en s'enfuyant de la maiſon, & en ſe retirant chez leurs parens : ceux-cy ne manquent pas de prendre ſa défenſe, & alors les injures, les imprécations, les paroles ſales, les invectives les plus groſſieres ne ſont point épargnées, car cette langue eſt féconde en de ſemblables termes. La femme ne retourne point à la maiſon, que le mari luy-meſme ou ſes parens ne la viennent chercher, & elle leur fait faire quelquefois bien des voyages inutiles. Lorſqu'elle s'eſt renduë à ſes prieres, on don-

ne un festin au mari, on le reconcilie avec sa femme, & elle le suit dans sa maison.

Les femmes s'occupent dans le domestique à aller chercher de l'eau, à ramasser du bois, à piler le ris, à faire la cuisine, à tenir la maison & la cour propres, à faire de l'huile, & d'autres choses de cette nature. L'huile se fait du fruit d'un arbrisseau nommé par quelques-uns de nos Arboristes *Palma Christi.* On fait cuire ce fruit legerement, on l'expose deux ou trois jours au Soleil, on le pile jusqu'à le réduire en paste, on délaye cette paste dans l'eau versant deux mesures d'eau sur deux mesures du fruit qu'on a pilé, & on fait bien boüillir le tout. Quand l'huile surnage, on la tire ou avec une cuillier, ou par inclination. On lave ensuite

le ſediment dans l'eau, & l'on en tire encore un peu d'huile.

La maniere dont on pile le ris a quelque choſe de ſingulier. Le ris naiſt, comme vous ſçavez, reveſtu d'une peau rude & dure comme celle de l'orge : le ris en cet eſtat ſe nomme icy *Nellou* ; on le fait cuire legerement dans l'eau, on le fait ſecher au Soleil, on le pile à pluſieurs repriſes : quand on l'a pilé pour la premiere fois, il ſe dégage de la groſſe peau : la ſeconde fois qu'on le pile, il quitte la pellicule rouge qui eſt au-deſſous, & ſort plus ou moins blanc ſelon l'eſpece de *Nellou :* car il y en a de plus de trente ſortes. Lorſqu'il eſt ainſi pilé, il ſe nomme *Ariſi.* Deux litrons de bon *Nellou* rendent un litron d'*Ariſi.* Il ne ſort pas farineux & concaſſé comme noſtre ris d'Europe, mais il eſt beau &

entier : je ne croy pas neanmoins qu'il se conserve long-temps. Au reste le ris des Indes n'a pas la proprieté de gonfler comme celuy d'Europe, nos Indiens le souhaitteroient fort ; & ils sont étonnez, lorsque nous leur racontons le peu de ris qui suffit en Europe pour emplir une marmite.

Le temps que les femmes ont de reste aprés le travail du ménage, elles l'employent à filer, & c'est leur occupation ordinaire : elles ne font aucun travail à l'aiguille, elles ne sçavent pas mesme la manier. Il y a de certaines Castes où il n'est pas permis aux femmes de filer : d'autres où elles ne s'occupent qu'à faire des paniers & des nattes, & celles-cy ne peuvent pas mesme piler le ris : d'autres où elles ne peuvent pas aller querir de l'eau, c'est la fonction d'une es-

clave ou bien du mari: mais je n'aurois jamais fait s'il falloit rapporter toutes ces exceptions, & il suffit de parler de ce qui se fait le plus communement. En general le bel usage ne permet pas aux femmes d'apprendre à lire & à écrire: on laisse ce soin aux esclaves des Pagodes, afin qu'elles puissent chanter les loüanges du Demon, & les cantiques impurs dont ses Temples retentissent.

Vous me demandez en troisiéme lieu, Madame, quels sont les alimens ordinaires de ces Peuples. Je n'auray pas besoin de m'étendre beaucoup pour vous satisfaire sur cet article. L'eau est leur boisson ordinaire: ce n'est pas qu'on ne fasse des liqueurs enyvrantes, mais il n'y a que ceux de la lie du peuple qui en usent, les honnestes gens en

ont horreur. La principale de ces liqueurs est celle qui découle des branches de palmier dans un vase qu'on y attache pour en recevoir le suc: on fait aussi avec une certaine écorce & de la cassonade de palmier, une eau-de-vie qui prend feu comme celle d'Europe. D'autres en faisant fermenter des graines que je ne connois pas, en font un vin qui enyvre. Pour nous, Dieu nous préserve de toucher à ces infames liqueurs: nous sommes trop heureux quand nous pouvons trouver de l'eau qui soit tant soit peu bonne: elle ne se trouve pas par tout, principalement dans le Marava, où les eaux de puits & de source sont presque toutes mal saines. Le vin, dont nous nous servons pour le saint Sacrifice de la Messe, nous vient d'Europe: nous le cachons avec soin,

de crainte que s'il tomboit entre les mains des Gentils, ils ne s'imaginaſſent, comme il eſt arrivé quelquefois, que cette liqueur eſt ſemblable à leurs vins artificiels. Il y a environ trois ans qu'une de mes Egliſes ayant eſté pillée en mon abſence, un Soldat y trouva une bouteille demi-pleine de vin : il s'applaudit auſſi-toſt de ſa découverte, ſe perſuadant qu'elle contenoit une drogue propre à faire de l'or : car ces Idolâtres qui voyent que ſans avoir de revenus, nous ne laiſſons pas de faire de la dépenſe, ſoit pour l'entretien de nos Catechiſtes, ſoit pour la décoration de nos Egliſes, ſe figurent aiſément que nous avons le ſecret non de la pierre, mais de l'huile philoſophale. Il prend donc la bouteille, il paſſe à ſon bras le cordon qui y eſtoit atta-

ché, monte à cheval, & l'emporte. Par malheur en passant prés de-là sur une roche, le cordon se rompit, la bouteille se cassa, & toutes ses belles esperances s'évanoüirent.

Le ris est la nourriture la plus commune: mais vous voulez sçavoir apparemment comment il s'appreste, & le voicy: ceux qui sont à leur aise luy font un court boüillon, ou bien une sausse de viande, de poisson, ou de légumes: quelquefois ils le mangent avec des herbes cuites en forme d'épinars, ou bien avec une espece de petites feves qui se cuit comme nos feves de haricot. Mais tout cela s'appreste à l'Indienne, c'est à dire, fort mal. On le mange encore avec du lait, quelquefois on se contente d'y jetter un peu de beurre fondu. Pour ce qui est des pauvres

& des gens du commun, ils ne le mangent qu'avec quelques herbes cuites, ou avec du petit lait, ou ſimplement avec un peu de ſel: la faim ſupplée au reſte.

Ne croyez pas pourtant que tout le monde ait icy du ris: dans l'endroit où je ſuis actuellement on ne ſe nourrit que de millet: on y en voit de cinq ou ſix ſortes, toutes inconnuës en Europe. On l'aſſaiſonne comme le ris, ou bien on le prend en forme de boüillie. Il vient d'aſſez beau froment ſur certaines montagnes, mais il n'y a gueres que les Turcs & les Europeans qui en uſent. Les Turcs n'en font pas de pain que je ſçache, mais ils en font une eſpece de galete en forme de gauffres, autant que j'en ay pû juger par ce qu'on m'en a rapporté. Les Européans qui ſont ſur la coſte, en font du

pain ou du biscuit tel à peu prés que le biscuit de mer. Pour ce qui est de nous autres Missionnaires, nous ne sommes ni assez riches, ni assez peu occupez, pour penser mesme à faire du pain : d'ailleurs le levain n'estant point icy en usage, on y supplée par la liqueur du palmier, dont nous ne pouvons user sans scandale, & sans nous décréditer dans l'esprit de ces Peuples. C'est pour cette mesme raison que nous n'avons pas mesme de vinaigre pour manger de la sallade, quoyqu'on en fasse de fort bon de cette mesme liqueur, en l'exposant pendant quarante jours au soleil dans un vase bien fermé. Nous nous abstenons de tout ce qui a rapport à ces sortes de boissons à l'exemple de S. Paul, qui disoit qu'il aimeroit mieux ne manger jamais de viande que

de scandaliser son frere.

Pour répondre à vostre quatriéme question, il me faut, Madame, entrer dans un petit détail des fruits & des animaux qui se trouvent en ce payis-cy. Il n'est pas autrement garni d'arbres fruitiers ; je n'y en ay vû presque aucun d'Europe à la réserve de quelques citrons aigres. Je m'estois imaginé, quand je suis venu dans cette Mission, que les oranges y estoient fort communes : depuis que j'y suis, je n'ay vû ny gousté aucune orange mûre. On ne laisse gueres meurir le peu de fruits qu'il y a : on les cueille tout verds, & on les fait confire dans quelque saumure aigre, pour les manger avec le ris, & en corriger la fadeur.

Le fruit le plus ordinaire est la banane ou figue d'Inde, mais

elle est bien differente de nos figues pour la couleur & la figure. Il y a encore des *Mangles* sur tout du costé des montagnes. Nous avons aussi, mais seulement dans nos jardins, quelques ates & quelques goyaves. Dans quelques-uns on voit des treilles qui se chargent assez de raisins, mais les oyseaux & les Ecureüils ne les laissent gueres parvenir à leur maturité.

Quant aux legumes, la terre y porte des citrouilles de plusieurs especes, des concombres, & diverses herbes qui sont propres du payis. On n'y connoist point l'oseille, mais elle est remplacée par le tamarin : il y a des ciboules, mais les choux, les raves, la laituë sont des plantes étrangeres, qui ne laissent pas de croistre assez bien quand on les seme. Comme nous sommes

preſque toûjours en voyage, & que d'ailleurs des choſes trop importantes occupent tout noſtre temps, nous n'avons ny la volonté ny le loiſir de nous amuſer au jardinage : outre que le terroir eſtant fort ſec, il faudroit entretenir un jardinier qui n'euſt d'autre ſoin que de cultiver & d'arroſer ſans ceſſe ces terres brûlantes : l'entretien des Catechiſtes nous eſt bien plus neceſſaire. On ne voit icy ny cheſnes, ny pins, ny ormes, ny noyers: il y a autant & plus de difference entre les arbres des Indes & ceux d'Europe qu'il y en a entre les habitans des deux Payis. Je dis à peu prés la même choſe des fleurs : à la reſerve des tubereuſes, des tourneſols, des jaſmins, des lauriers-roſes, toutes les autres fleurs que j'ay vûës, ſont inconnuës en Euro-

pe : on les cultive icy avec beaucoup de soin pour en orner les Idoles.

Venons aux animaux. On trouve dans les montagnes des élephans, des tygres, des loups, des singes, des cerfs, des sangliers, des liévres ou lapins, car je ne les ay pas vûs d'assez prés pour en faire le discernement : on laisse le gibier fort en repos, quoyque la chasse soit permise à tout le monde. Les Seigneurs chassent de temps en temps par divertissement, mais il s'en faut bien que ce soit avec cette passion qu'on a en Europe pour cet exercice. La chasse se fait aussi à l'oyseau, mais rarement.

Quelques Princes ont des élephans privez & des chevaux. Les chevaux qui naissent dans le payis, sont petits & foibles, mais

on les a à bon marché. Pour ceux dont on ſe ſert dans les armées, on les fait venir des payis étrangers, & ils couſtent fort cher: on les achete d'ordinaire cinq ou ſix cens écus. Je doute que ce climat ſoit favorable à ces ſortes d'animaux, il faut des ſoins infinis pour les conſerver: il n'y a point de jour qu'il ne faille leur donner quelque drogue: avant que de les panſer, & à la moindre pauſe qu'on leur fait faire en voyage, il faut les manier, leur paſſer la main ſur tout le corps, leur preſſer la chair & les nerfs, leur ſoulever les pieds l'un aprés l'autre: ſi l'on y manque, leurs nerfs ſe retreciſſent, & ils ſont ruïnez en peu de temps. Comme il n'y a point icy de prairies, & qu'on n'y recueille ny foin ny avoine, on ne donne aux chevaux que

de l'herbe verte, laquelle en certains endroits & en certains mois de l'année est trés-difficile à trouver. Au lieu d'avoine on leur donne une espece de lentille qu'on fait cuire.

Les bœufs sont icy de grand usage, on ne mesure les richesses d'un chacun que par le nombre de bœufs qu'il a. Ils servent au labourage & aux voitures, on les attele aussi aux charettes. La pluspart ont une grosse bosse sur le chignon du col. Quand on veut les mettre à la charette, on leur passe une corde au col, on lie à cette corde une perche qui se met en travers, & qui porte sur le col des deux bœufs attelez: à cette perche est attaché le timon de la charrette.

Les charruës n'ont point de rouës, & le fer qui tient lieu de

coutre eſt ſi étroit, qu'il ne fait qu'égratigner la terre où l'on a couſtume de ſemer le millet. Le ris demande beaucoup plus de travail & de culture : les champs où l'on le ſeme ſont toûjours au bord des étangs qu'on creuſe exprés, afin de pouvoir y conſerver l'eau de pluye, & arroſer les campagnes dans les temps de ſéchereſſe. On voit preſque autant d'étangs que de Peuplades. Les charrettes ne ſont pas mieux entenduës que les charruës ; il y en a ſi peu, que je ne croy pas en avoir vû ſix depuis que je ſuis dans ce payis. Mais on voit beaucoup de chars qui ſont aſſez bien travaillez : les roues ſont petites, elles ſe font de groſſes planches qu'on emboëte les unes dans les autres : elles ne ſont point ferrées, & elles n'ont d'autre moyeu qu'un trou qui eſt au milieu de

ce tissu de planches. Le corps du char est fort élevé, & tout chargé d'ornemens de menuiserie & de sculpture, & de figures fort indécentes. Ces chars ne servent qu'au triomphe du Demon, on y place l'Idole, & on la traisne en pompe par les ruës. On ne sçait icy ce que c'est que caroſſe, les grands Seigneurs se font porter en palanquin, mais ils doivent en avoir la permission du Prince.

On trouve encore au Maduré quantité de buffles qu'on employe au labourage & qu'on attelle de mesme que les bœufs: c'est un crime digne de mort que de tuer un bœuf, une vache, ou un buffle. Il n'y a pas encore deux ans qu'on fit mourir deux ou trois personnes de la mesme famille qui estoient coupables d'un semblable meur-

tre : je ne ſçay ſi un homicide leur auroit attiré le meſme ſupplice. Dans une de nos Iſles Françoiſes de l'Amerique, on défendit autrefois à peine de la vie de tuer les bœufs pour ne pas empêcher la multiplication de l'eſpece. Il eſt probable qu'une meſme raiſon de politique a porté les Indiens à faire de pareilles défenſes. Les bœufs ne ſont nulle part plus neceſſaires qu'en ce payis-cy, ils n'y multiplient que mediocrement, ils ſont ſujets à de frequentes maladies, & la mortalité ſe met ſouvent parmi eux. Le remede le plus ordinaire dont on ſe ſerve pour les guerir de leurs maladies eſt de les cauteriſer. Au reſte les Indiens ont autant d'horreur de la chair de ces animaux, que les Europeans en ont de la chair de cheval : il n'y a

que ceux des Castes les plus mépriſables qui oſent en manger quand ils meurent de leur mort naturelle.

Ils ne jugent pas de meſme des chauveſouris, des rats, des lezards, & meſme de certaines fourmis blanches. Lorſque les aiſles viennent à ces fourmis, & que prenant l'eſſor elles vont ſe noyer dans les marais, les Indiens accourent pour les prendre: ſi on les en croit, c'eſt un mets délicieux. La chevre, le mouton, la poule ſont les viandes d'uſage. On voit icy une eſpece de poules dont la peau eſt toute noire auſſi bien que les os; elles ne ſont pas moins bonnes que les autres. Je n'ay point vû de poules d'Inde, ce ſont apparemment les Indes Occidentales qui leur ont donné ce nom. Le poiſſon eſt auſſi du gouſt des

Indiens : ils le font ſecher au ſoleil, mais ils ne le mangent gueres qu'il ne ſoit tout à fait gaſté & corrompu : ils le trouvent alors excellent, parce qu'il eſt plus propre à corriger ce que le ris a d'inſipide.

On trouve icy des aſnes comme en Europe, & ils ſervent aux meſmes uſages : il y a une remarque plaiſante à faire ſur cet animal & que je ne dois pas omettre. Vous ne vous imagineriez pas, Madame, que nous avons icy une Caſte entiere qui prétend deſcendre en droite ligne d'un aſne, & qui s'en fait honneur. Vous me direz qu'il faut que cette Caſte ſoit des plus baſſes : point du tout, c'eſt une des bonnes, c'eſt celle même du Roy. Ceux de cette Caſte traittent les aſnes comme leurs propres freres, ils prennent leur

défenſe,

défense, ils ne souffrent point qu'on les charge trop, ou qu'on les batte excessivement. S'ils appercevoient quelqu'un qui fust assez inhumain pour se porter à de telles extrémitez, on le traisneroit aussi-tost en Justice, & il y seroit condamné à l'amande. Il est bien permis de mettre un sac sur le dos de l'animal, mais on ne peut mettre aucune autre chose sur ce sac; & si cela arrivoit, les *Cavarravadouguer* (c'est le nom de ceux de cette Caste) feroient une grosse affaire à celuy qui se seroit donné cette liberté. Ce qu'il y a de moins pardonnable dans cette extravagance, c'est qu'ils ont souvent moins de charité pour les hommes qu'ils n'en ont pour ces sortes de bestes: dans un temps de pluye, par exemple, ils donneront le couvert à un asne, & le

refuſeront à ſon conducteur, s'il n'eſt pas d'une bonne Caſte.

Enfin, Madame, (car il faut entrer dans le détail de tous les animaux de ce payis, puiſque vous le ſouhaittez) nous avons icy des chiens, mais qui ſont extrémement laids, nous avons des chats domeſtiques & ſauvages, & des rats de pluſieurs eſpeces. Il ne faut pas oublier de vous dire, que nos Indiens vont à la chaſſe de ces rats, de meſme qu'on va en Europe à la chaſſe des lapins. La campagne ſeroit pleine de ces illuſtres chaſſeurs, ſi l'on en trouvoit une auſſi grande quantité, qu'il y en a eu dans cette Province dont vous me parlez, & où vous dites qu'ils ont fait tant de ravages. On en voit icy une eſpece qui reſſemble aſſez à la taupe par la fineſſe de ſon poil quoyqu'il ne

soit pas tout à fait si noir. Les Portugais le nomment Rat de senteur ; il fait, dit-on, la guerre au serpent. Il y en a encore une autre espece qui creuse sous terre comme la taupe, mais ce n'est gueres que dans les maisons que cette sorte de rat travaille.

On m'a parlé d'une espece de chat qui produit le musc, mais je n'en ay point vû, & je ne puis dire si c'est effectivement un chat, ny comment il produit cette substance odoriferante : on m'a rapporté qu'en se frottant contre un pieu, il y laisse le musc, & que c'est de ce pieu qu'on le retire. Parmi les chiens sauvages, il y en a un qu'on prendroit plustost pour un renard : les Indiens l'appellent *Nari*, & les Portugais *Adiba* : on m'a dit qu'il avoit ses heures

reglées pour heurler pendant la nuit, & que c'eſt de ſix en ſix heures : pour moy j'ay voyagé ſouvent la nuit, & je l'entendois heurler à toutes les heures.

Pour ce qui eſt des ſerpens, on en voit icy une infinité : quelques-uns ſont ſi venimeux, qu'une perſonne qui en a été morduë tombe morte au huitiéme pas qu'elle fait ; & c'eſt pourquoy on le nomme Serpent de huit pas. Il y en a un autre que les Portugais appellent *Cobra de Capelo*, ce qui ne ſignifie pas Serpent à chapeau, comme l'ont crû quelques Européans ; mais Serpent à chaperon. On l'a nommé ainſi, parce que quand il ſe met en colere, qu'il s'éleve à mi-corps, & qu'il ne rampe que ſur la queuë, alors ſon col s'élargit en forme de *domino*, ſur

lequel paroiſſent trois taches noires, qui au ſentiment des Indiens, donnent de la grace à ce ſerpent: de-là vient qu'ils l'ont appellé le beau ou le bon Serpent, car le terme Tamulique peut avoir ces deux ſignifications. Lorſque je vous entretiendray dans quelque autre Lettre de la Religion des Indes, je parleray du reſpect ſuperſtitieux que les Gentils ont pour ce ſerpent: s'ils l'avoient tué, ils croiroient avoir commis un ſacrilege.

Entre autres inſectes on voit icy des mouches vertes qui luiſent pendant la nuit: elles cherchent les endroits humides: lorſqu'il y en a beaucoup, & que la nuit eſt obſcure, c'eſt un aſſez agreable ſpectacle de voir cette infinité de petites étoiles voltigeantes. On voit encore des fourmis de pluſieurs eſpeces: la plus

pernicieuſe, eſt celle que les Européans ont nommée Fourmi blanche, que les Indiens appellent *Carreian*, & que nous appellons plus communement *Caria*. Cet inſecte eſt la proye ordinaire des écureuils, des lezards, & de certains oyſeaux dont je ne puis vous dire le nom. Pour ſe mettre à couvert de tant d'ennemis, il a l'adreſſe de ſe former une butte de terre de la hauteur à peu prés d'un homme: pour cela du fond de la terre il charrie du mortier qu'il humecte, & peu à peu il éleve ſon logis, & il le maçonne ſi bien, qu'il faut une pluye forte & preſque continuelle pour y donner une atteinte ſenſible. Les campagnes ſont remplies de ces buttes: les laboureurs ne les abbattent point, ſoit parce qu'elles ſont extremement dures, ſoit

parce qu'en peu de jours elles seroient rétablies. Ces buttes sont pleines de compartimens en forme de canaux irréguliers : le Caria sort à certaines heures pour aller au fourage, il coupe l'herbe fort viste, & il l'emporte dans sa fourmilliere.

Il y a une autre espece de Caria qui est plus petit, & qui se tapit d'ordinaire dans les maisons. On trouve dans le centre de sa fourmilliere une espece de rayon presque semblable au rayon des mouches à miel : delà cet Insecte grimpe sur les toicts, mais il n'avance qu'en se couvrant à mesure, & en formant avec la terre qu'il charrie une espece de tuyau qui luy sert de chemin : il ronge les feüilles de palmier, la paille, & le chaume dont nos maisons & nos Eglises sont couvertes, ce qui fait

que l'édifice tombe au premier vent : il s'attache à toute eſpece de bois ſec, & il le ronge peu à peu. Un ſi petit animal m'a obligé d'abandonner une aſſez belle Egliſe, dont la ſituation eſtoit fort commode à mes Neophytes. Le lieu eſtoit ſi peuplé de ces Inſectes, qu'un toict ne demeuroit pas ſix mois en ſon entier. Les Chreſtiens qui venoient à l'Egliſe, & qui n'avoient point d'autre lict que la terre, trouvoient le matin leur nate & leur linge tout rongez. Nous avons auſſi des abeilles, mais on ne ſe donne pas la peine de leur baſtir des ruches ; on ne manque pourtant ny de cire ny de miel : l'un & l'autre ſe tirent des ruches que les abeilles ſauvages ſe font à elles-meſmes ſur les montagnes.

J'entre, comme vous voyez, Madame, dans le détail des plus

petites choſes, afin de ſatisfaire à toutes vos demandes. Celle où il me paroiſt que vous inſiſtez davantage, & ſur laquelle vous deſirez d'eſtre parfaitement inſtruite, regarde la maniere dont les Miſſionnaires ſont veſtus au Maduré, & la mode que ſuivent les Indiens dans leurs habillemens. Voſtre curioſité ne ſeroit que mediocrement ſatisfaite, ſi je me contentois de vous en faire la deſcription : les figures ſuivantes vous feront voir d'un coup d'œil, ce qu'il ne me ſeroit gueres poſſible de vous faire comprendre par le détail le plus exact.

Vous voyez d'abord quelle eſt la forme de l'habit que portent les Miſſionnaires : c'eſt une ſimple toile de coton, qui n'eſt ny rouge ny jaune, mais dont la couleur tient de l'un & de l'au-

tre. Le vaſe qu'ils portent à la main eſt de cuivre : comme on ne trouve pas de l'eau par tout, & que celle qu'on trouve n'eſt pas toujours potable, ils ſont obligez d'en avoir toujours avec eux, pour ſe rafraiſchir ſous un ciel auſſi bruſlant que celuy-cy. La chauſſure vous paroiſtra extraordinaire : c'eſt une eſpece de ſocque aſſez ſemblable à celles dont ſe ſervent en France quelques Religieux de S. François : à la verité celles-cy s'attachent avec des courroyes, au lieu que les ſocques des Indes ne tiennent que par une cheville de bois qui ſe met entre l'orteil & le ſecond doigt du pied. Cette maniere de ſe chauſſer ne nous eſt pas particuliere : le Roy & les grands Seigneurs uſent de ſocques comme nous : il y a cette difference que leurs ſocques

Missionnaire de la Compagnie de Jesus aux Indes

sont d'argent, & que les nostres sont de bois. Ils prétendent que cette chaussure est la plus propre & la plus commode qu'on puisse imaginer pour ce payis-cy. C'est la plus propre, disent-ils, parce qu'on peut en tout temps la laver & se laver les pieds, ce qui est necessaire icy à cause de la chaleur; la plus commode parce que rien n'est plus facile à quitter & à reprendre. Il est vray qu'il en couste dans les commencemens, & qu'on ne peut s'y accoustumer sans beaucoup souffrir: mais avec le temps & de la patience il se forme des calus à cet endroit du pied, & on acquiert enfin l'habitude de marcher sans aucune incommodité.

Dans les voyages que nous faisons d'ordinaire à pied nous ne nous servons point de soc-

ques : mais je ne ſçay ce qui eſt alors le plus pénible, ou d'aller pieds nuds ſur ces terres bruſlantes & ſemées de petits cailloux, ou d'uſer de ſandales de cuir ainſi que font les naturels du payis. Ces ſandales ne ſont qu'une ſimple ſemelle ſans empeigne, qui tient aux pieds par quelques courroyes : le ſable & les pierres s'y gliſſent aiſément, & cauſent beaucoup de douleur. Il n'eſt pas du bel uſage de ſe ſervir de ſandales, & c'eſt pourquoy on les quitte toujours lorſqu'on doit paroiſtre devant une perſonne qui merite du reſpect. Nos Images d'Europe où les Saints ſont repreſentez vétus à la Romaine avec des ſandales aux pieds, révoltent la politeſſe Indienne : cependant pluſieurs Brames ne font pas difficulté d'en porter.

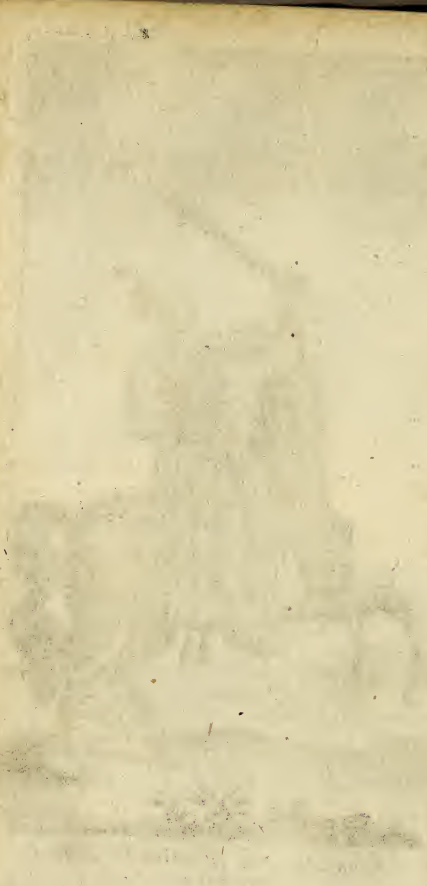
Au regard des modes Indiennes, elles sont toujours les mesmes : ces peuples ne changent gueres leurs usages, sur-tout pour la maniere de se vestir. J'ay déja eu l'honneur de vous dire, Madame, que les gens du commun n'y font pas beaucoup de façon : ils s'entourent le corps d'une simple toile de coton, & il arrive souvent que les pauvres ont bien de la peine à avoir un morceau de cette toile pour se couvrir. Les grands Seigneurs, tels que ceux qui sont dépeints dans les deux figures qui suivent, s'habillent assez proprement selon leur gouſt & eu égard à la chaleur du climat. Ils se couvrent d'une robbe de toile de coton fort blanche & en mesme temps tres-fine & transparente, qui leur descend jusqu'aux talons : ils ont un haut de chausses

& des bas de couleur rouge tout d'une piece, & qui ne vont que juſqu'au cou du pied. Ils ſont chauſſez d'une eſpece d'eſcarpins de cuir rouge brodé, les quartiers de derriere ſe plient ſous les talons : ils portent des pendans d'oreille d'or ou de perle : la ceinture eſt d'une étoffe de ſoye brodée d'or, les braſſelets ſont d'argent : ils portent au col des chaiſnes d'or, ou des eſpeces de chappelets dont les grains ſont d'or. Les Dames ont à peu prés le meſme habillement, & on ne les diſtingue des hommes que par la maniere differente dont elles ornent leur teſte.

Je finis cette Lettre, Madame, qui n'eſt peut-eſtre que trop longue, en répondant à voſtre derniere queſtion. Vous ſouhaittez ſçavoir où nous nous reti-

Brame Premier Ministre de Madure aux Indes

RangaMoutton Fils d'un Roy de Madure



rons pendant le jour & la nuit, & si les gens de ce payis-cy consentent volontiers qu'on baptise leurs enfans. C'est sur quoy je vais vous satisfaire en peu de mots. Certainement il est necessaire que nous ayions une demeure fixe : sans cela, où les Chrestiens & les Gentils iroient-ils nous chercher, lorsqu'ils ont besoin de nostre ministere ? Comment tiendrions-nous nos assemblées ? Comment celebrerions-nous nos Festes ? D'un autre costé il n'est pas à propos que nous demeurions toujours dans le mesme endroit ; ce ne seroit pas le moyen d'étendre la Foy, les Chrestiens seroient obligez de faire de fort longs voyages, plusieurs vieillards passeroient le reste de leur vie sans participer aux Sacremens : d'ailleurs un trop long séjour dans la mesme

contrée donneroit le temps aux ennemis du nom Chreſtien de tramer des complots contre la Religion, & de luy ſuſciter des perſecuteurs. C'eſt pourquoy comme chaque Miſſion comprend une grande étenduë de payis, où les Neophytes ſont diſperſez, nous y avons pluſieurs Egliſes dans leſquelles nous entretenons des Catechiſtes, qui inſtruiſent les Chreſtiens & les Catechumenes, & qui gagnent tous les jours quelques Idolâtres à J. C. Les converſions ſont plus ou moins nombreuſes chaque année, à proportion du nombre de Catechiſtes que nous avons le moyen d'entretenir. Soixante ou quatre-vingt francs ſuffiſent pour l'entretien d'un Catechiſte. Nous parcourons ces Egliſes, & nous faiſons dans chacune quelque ſéjour pour adminiſtrer les

Sacremens aux Fideles, & pour baptiser les Catechumenes. Nous avons auprés de chaque Eglise une cabane, & quelquefois un petit jardin : c'est là que nous nous retirons. Pendant nos voyages qui sont fort frequens, nous allons chez les Chrestiens, quand il y en a dans le lieu, ou chez les Gentils qui veulent bien nous recevoir, ou dans les *Madams* publics. On appelle ainsi un bastiment dressé sur les chemins pour la commodité des passans, lequel supplée aux Hostelleries dont on ignore icy l'usage. Dans certains *Madams* on donne à manger aux Brames, dans d'autres on leur donne de la *canje*, on appelle ainsi l'eau où l'on a fait boüillir le ris : il y en a d'autres où l'on donne du petit lait. Communément on n'y trouve que de l'eau & du feu, & il y faut

porter le reſte. Ainſi comme vous voyez, Madame, on ne voyage pas trop commodément en ce payis-cy : néanmoins ce n'eſt pas-là ce qu'il y a de plus rude ; la chaleur exceſſive du climat nous incommode plus que tout le reſte : nous ne faiſons gueres de voyage que l'épiderme du viſage ne ſoit tout à fait enlevée : on s'en conſole aiſément, & il en renaiſt bientoſt une autre à la place.

Pour ce qui regarde le Bapteſme des enfans, vous ſçavez, Madame, que l'uſage obſervé de tout temps dans l'Egliſe, eſt de ne point baptiſer les enfans des Infideles à moins qu'ils n'y conſentent, & qu'ils ne promettent de leur procurer une éducation chreſtienne. C'eſt ce qu'on ne peut gueres eſperer de ceux qui ſont obſtinez dans leur

aveuglement, & qui refusent d'ouvrir les yeux à la lumiere de l'Evangile. Il y a pourtant un cas à excepter, c'est lorsque ces enfans sont en danger de mort, la pratique est de les baptiser sans en demander la permission à leurs parens qui ne manqueroient pas de la refuser. Les Catechistes & les Chrestiens sont parfaitement instruits de la formule du Baptême, & ils le conferent aux enfans moribonds sous prétexte de leur donner des remedes. Il n'y a point d'année qu'ils ne mettent dans le Ciel un grand nombre de ces petits innocens qui ont eu le malheur de naistre dans le sein de l'infidelité. Quand il n'y auroit que ce bien-là à faire dans cette Mission, les Missionnaires, & ceux qui comme vous, Madame, contribuënt par leurs libe-

ralitez à l'entretien des Catechiſtes, ne ſeroient-ils pas aſſez récompenſez de leurs travaux & de leur zele? Je ne vous parle point des Fideles, on ne peut pas douter qu'ils ne conſentent que leurs enfans ſoient baptiſez: hé quelle ſorte de Chreſtiens ſeroit-ce, s'ils ne venoient eux-meſmes offrir leurs enfans au Bapteſme auſſi toſt qu'ils ſont nez? C'eſt auſſi à quoy ils ne manquent pas.

Je croy, Madame, avoir ſatisfait à tout ce que vous ſouhaittiez de moy: je vous ſçay bon gré de ne m'avoir pas fait un plus grand nombre de queſtions, car je n'aurois pû me réſoudre à les laiſſer ſans réponſe, & cependant mes occupations preſentes ne m'euſſent gueres permis d'entrer dans un long détail de mille autres choſes,

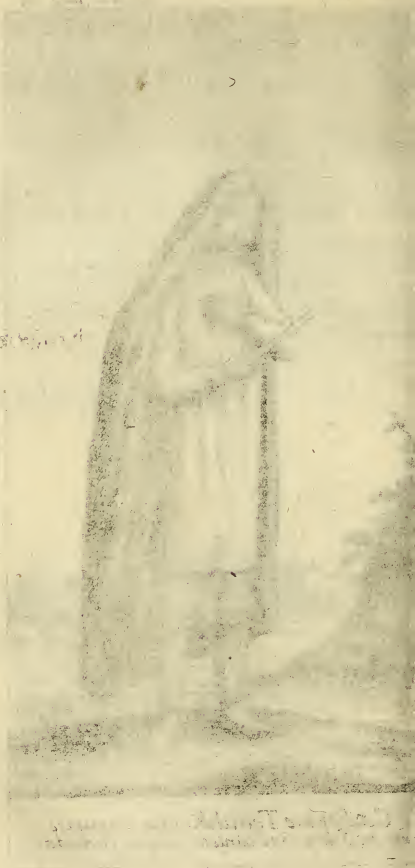
dont j'auray l'honneur de vous entretenir quand j'auray plus de loisir. Je vous prie neanmoins de remarquer que dans cette Lettre je ne parle que du payis où je me trouve, qui est vers la pointe du Cap de Comorin, & non pas de toutes les Indes en general. Comme en France chaque Province a quelque chose de particulier, de mesme chaque Royaume des Indes, & quelquefois divers endroits du mesme Royaume ont des coustumes toutes differentes. Le Malabar, par exemple, qui n'est séparé du Maduré que par une chaisne de montagnes, a des usages, des fruits, & d'autres choses qui ne se trouvent point icy: il a l'hyver quand nous avons l'esté, & l'esté quand nous avons l'hyver: car aux Indes ce n'est pas le cours du Soleil, ce

ſont les pluyes qui reglent les ſaiſons. Cette remarque eſt neceſſaire afin de concilier les contradictions apparentes qui ſe peuvent rencontrer dans les Lettres qu'on écrit du meſme payis. J'ay l'honneur d'eſtre avec un profond reſpect & une parfaite reconnoiſſance,

MADAME,

Voſtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur en N. S.
DE BOURZES, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

Catherine Tegahkoüita Iroquoise morte en Odeur de Sainteté dans le Canada



LETTRE
DU
PERE CHOLENEC,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS:

Au Pere Augustin le Blanc de la même Compagnie, Procureur des Missions du Canada.

Au Sault de S. Loüis le 27. Aouſt 1715.

MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Les merveilles que Dieu opere tous les jours par l'interceſſion

d'une jeune Vierge Iroquoiſe, qui a vêcu & qui eſt morte parmi nous en odeur de ſainteté, m'auroient porté à vous informer des particularitez de ſa vie, quand meſme vous ne m'auriez pas preſſé par vos lettres de vous en faire le détail. Vous avez eſté témoin vous-meſme de ces merveilles, lorſque vous rempliſſiez icy avec tant de zele les fonctions de Miſſionnaire ; & vous ſçavez que le grand Prelat qui gouverne cette Egliſe, touché des prodiges dont Dieu daigne honorer la memoire de cette ſainte fille, l'a appellée avec raiſon la Geneviéve de la nouvelle France. Tous les François qui habitent ces Colonies, de meſme que les Sauvages, ont une ſinguliere veneration pour elle : ils viennent de fort loin prier ſur ſon tombeau, & pluſieurs

par

par ſon entremiſe ont été guéris ſur le champ de leurs maladies, & ont reçû du Ciel d'autres faveurs extraordinaires. Je ne vous diray rien, mon R. P. que je n'aye vû moy-meſme, lorſque j'ay eu ſoin de ſa conduite, ou que je n'aye appris du Miſſionnaire qui luy a conferé le ſaint Bapteſme.

Tegahkoüita (c'eſt le nom de la ſainte Fille dont j'ay à vous entretenir) naquit l'an 1656. à Gandaouagué, l'une des Bourgades des Iroquois inferieurs appellez *Agniez*. Son pere eſtoit Iroquois & infidele : ſa mere, qui eſtoit Chreſtienne, eſtoit Algonquine ; elle avoit eſté baptiſée dans la ville des trois Rivieres, où elle fut élevée parmi les François.

Dans le temps qu'on faiſoit la guerre aux Iroquois, elle fut

priſe par ces Barbares, & menée captive dans leur payis. On a ſçû depuis que dans le ſein de l'infidelité meſme elle conſerva ſa foy juſqu'à la mort. Elle eut de ſon mariage deux enfans, un garçon, & une fille qui eſt celle dont je parle : mais elle eut la douleur de mourir ſans leur procurer la grace du Bapteſme. Une petite verole qui ravageoit le payis des Iroquois, l'enleva elle & ſon fils en peu de jours. Tegahkoüita en fut attaquée comme les autres, mais elle ne ſuccomba point à la violence du mal. Elle ſe trouva donc orpheline à l'âge de quatre ans ſous la conduite de ſes Tantes & au pouvoir d'un Oncle qui eſtoit le plus diſtingué du village.

La petite verolle luy avoit affoibli les yeux, & cette incommodité l'empeſcha pendant quel-

que temps de paroiſtre au grand jour. Elle demeuroit les jours entiers retirée dans ſa cabane : peu à peu elle s'affectionna à la retraitte, & dans la ſuitte elle fit par gouſt, ce qu'elle avoit fait auparavant par neceſſité. Cette inclination pour une vie retirée ſi contraire au génie de la jeuneſſe Iroquoiſe, fut principalement ce qui conſerva l'innocence de ſes mœurs dans le ſéjour meſme de la corruption.

Quand elle fut un peu plus avancée en âge, elle s'occupa dans le domeſtique à rendre à ſes Tantes tous les ſervices dont elle eſtoit capable, & qui convenoient à ſon ſexe : elle piloit le blé, elle alloit querir de l'eau, elle portoit le bois ; car c'eſt parmi nos Sauvages l'emploi ordinaire des femmes. Le reſte du temps elle le paſſoit à faire de

petits ouvrages, pour lesquels elle avoit une adresse extraordinaire. Par-là elle évitoit deux écueils également funestes à l'innocence; l'oysiveté si ordinaire icy aux personnes du sexe, & qui est pour elles la source d'une infinité de vices; & la passion extrême qu'elles ont de couler le temps dans des visites inutiles, de se montrer aux assemblées publiques, & d'y étaler leurs parures. Car il ne faut pas croire que cette sorte de vanité soit le partage des seules Nations civilisées; les femmes de nos Sauvages, & sur tout les jeunes filles affectent de paroistre ornées de ce qu'elles ont de plus precieux. Leurs ajustemens consistent en certaines étoffes qu'elles achetent des Européans, en des manteaux de fourure, & en divers coquillages dont elles se

couvrent depuis la tête juſqu'aux pieds : elles s'en font des braſſelets, des colliers, des pendans d'oreille, des ceintures : elles en garniſſent meſme leurs ſouliers, car ce ſont-là toutes leurs richeſſes, & c'eſt parmi elles à qui ſe diſtinguera le plus par ces ſortes d'ajuſtemens.

La jeune Tegahkoüita qui avoit naturellement de l'averſion pour toutes les parures propres de ſon ſexe, ne put réſiſter aux perſonnes qui luy tenoient lieu de pere & de mere ; & pour leur complaire, elle eut quelquefois recours à ces vains ornemens. Mais lorſqu'elle fut Chreſtienne, elle s'en fit un grand crime, & elle expia cette complaiſance qu'elle avoit euë, par des larmes preſque continuelles, & par une ſevere pénitence.

M. de Thracy ayant esté envoyé de la Cour pour mettre à la raison les Nations Iroquoises qui desoloient nos Colonies, porta la guerre dans leur payis, & y brusla trois villages des *Agniez*. Cette expédition répandit la terreur parmi ces Barbares, & ils en vinrent à des propositions de paix qu'on écouta. Leurs Députez furent bien receus des François, & la paix se conclut à l'avantage des deux Nations.

On saisit cette occasion qui paroissoit favorable pour envoyer des Missionnaires aux Iroquois. Ils avoient déja quelque teinture de l'Evangile qui leur avoit esté presché par le P. Jogues, sur tout ceux d'*Onnontagué*, parmi lesquels ce Pere avoit fixé sa demeure. On sçait que le Missionnaire reçut alors la re-

compenſe qu'il devoit attendre de ſon zele : ces Barbares le tinrent dans une dure captivité, & luy mutilerent les doigts : ce ne fut que par une eſpece de miracle qu'il ſe déroba pour un temps à leur fureur. Il ſemble pourtant que ſon ſang devoit eſtre la ſemence du Chriſtianiſme dans cette terre infidéle ; le P. Jogues ayant eu le courage d'aller l'année ſuivante continuer ſa Miſſion auprés de ces Peuples qui l'avoient traitté ſi inhumainement, finit ſa vie Apoſtolique dans les ſupplices qu'ils luy firent endurer. Les travaux de ſes deux Compagnons furent couronnez par une mort ſemblable ; & c'eſt ſans doute au ſang de ces premiers Apôtres de la Nation Iroquoiſe, qu'on doit attribuer les benedictions que Dieu répandit ſur le zele de

ceux qui leur ſuccéderent dans le miniſtere Evangélique.

Le P. Fremin, le P. Bruyas, & le P. Pierron qui ſçavoient la langue du Payis, furent choiſis pour accompagner les Deputez Iroquois dans leur retour, & pour confirmer de la part des François la paix qui venoit de leur eſtre accordée. On confia aux Miſſionnaires les preſens que faiſoit le Gouverneur, afin de leur faciliter l'entrée dans ces terres barbares. Ils y arriverent dans le temps que ces Peuples ont accoûtumé de ſe plonger dans toute ſorte de débauches, & perſonne ne ſe trouva en eſtat de les recevoir.

Ce contretemps procura à la jeune Tegahkoüita l'avantage de connoiſtre de bonne heure ceux dont Dieu vouloit ſe ſervir pour la conduire à une haute

perfection : elle fut chargée de loger les Miſſionnaires & de ſubvenir à leurs beſoins : ſa modeſtie, & la douceur avec laquelle elle s'acquitta de cette fonction, toucherent les nouveaux hoſtes ; elle de ſon coſté fut frappée de leurs manieres affables, de leur aſſiduité à la priere, & des autres exercices dont ils partageoient la journée. Dieu la diſpoſoit ainſi à la grace du Bapteſme, qu'elle auroit demandée, ſi les Miſſionnaires euſſent fait un plus long ſéjour dans ſon village.

Le troiſiéme jour de leur arvée ils furent appellez à *Tionnontoguen*, où ſe fit leur reception : elle fut des plus ſolemnelles. Deux des Miſſionnaires s'établirent dans ce village : le troiſiéme commença une Miſſion dans le village d'*Onneiout*, qui

eſt à trente lieuës au delà dans les terres. L'année ſuivante on forma une troiſiéme Miſſion à *Annontagué*. La quatriéme fut eſtablie à *Tſonnontouan*, & la cinquiéme au village de *Goiogoën*. Les Nations des *Agniez* & des *Tſonnontouans* eſtant nombreuſes & ſéparées en pluſieurs Bourgades, on fut obligé d'augmenter le nombre des Miſſionnaires.

Cependant Tegahkoüita entroit dans l'âge nubile, & ſes parens eſtoient intereſſez à luy trouver un époux, parce que, ſelon la couſtume du Payis, le gibier que le mari tuë à la chaſſe, eſt au profit de la femme, & de tous ceux de ſa famille. La jeune Iroquoiſe avoit des inclinations bien oppoſées aux deſſeins de ſes parens: elle avoit un grand amour pour la pureté,

avant meſme qu'elle puſt connoiſtre l'excellence de cette vertu, & tout ce qui eſtoit capable de la ſoüiller tant ſoit peu, luy faiſoit horreur. Ainſi quand on luy propoſa de s'eſtablir, elle s'en excuſa ſous divers prétextes, elle allegua ſur tout ſa grande jeuneſſe, & le peu d'inclination qu'elle avoit alors pour le mariage.

Ses parens parurent gouſter ſes raiſons, mais peu aprés ils réſolurent de l'engager lorſqu'elle y penſeroit le moins, ſans meſme luy laiſſer le choix de la perſonne avec qui ils vouloient l'unir. Ils jetterent les yeux ſur un jeune homme dont l'alliance leur paroiſſoit avantageuſe, & ils luy en firent faire la propoſition auſſi-bien qu'à ceux de ſa famille. L'affaire eſtant concluë de part & d'autre, le jeune hom-

me entra le ſoir dans la cabane de celle qui luy eſtoit deſtinée, & il vint s'aſſeoir auprés d'elle. C'eſt ainſi que ſe font les mariages parmi nos Sauvages : bien que ces Infideles pouſſent le libertinage & la diſſolution juſqu'à l'excez, néanmoins il n'y a point de Nation qui garde ſi ſcrupuleuſement en public les bienſéances de la plus exacte pudeur. Un jeune homme ſeroit à jamais deshonoré, s'il s'arreſtoit à converſer publiquement avec une fille : quand il s'agit de mariage, c'eſt aux Parens à traitter l'affaire, & il n'eſt pas permis aux parties intereſſées de s'en meſler : il ſuffit meſme qu'on parle de marier un jeune Sauvage avec une jeune Indienne, pour qu'ils évitent avec ſoin de ſe voir & de ſe parler. Quand les Parens agréent de part & d'au-

tre le mariage, le jeune homme vient le soir dans la cabane de sa future épouse, & il s'assied auprés d'elle : c'est à dire, qu'il la prend pour femme, & qu'elle le prend pour mari.

Tegahkouita parut toute déconcertée quand elle vit ce jeune homme assis auprés d'elle : elle rougit d'abord, & se levant brusquement, elle sortit avec indignation de la cabane, & ne voulut point y rentrer que le jeune homme ne fust dehors. Cette fermeté outragea ses Parens qui crurent recevoir par-là un affront, & ils résolurent de n'en pas avoir le dementi. Ils tenterent encore d'autres stratagêmes qui ne servirent qu'à faire éclater davantage la fermeté de leur Niece.

L'artifice n'ayant pas réussi, on eut recours à la violence. On

la traitta comme une eſclave, elle fut chargée de tout ce qu'il y avoit à faire de plus pénible & de plus rebutant, ſes actions les plus innocentes eſtoient interpretées malignement, on luy reprochoit ſans ceſſe ſon peu d'attachement pour ſes Parens, ſes manieres farouches, & ſa ſtupidité, car c'eſt ainſi qu'on appelloit l'éloignement qu'elle avoit du mariage; on l'attribuoit à une haine ſecrette qu'elle portoit à la Nation Iroquoiſe, parce qu'elle eſtoit de race Algonquine. Enfin on mit tout en œuvre pour ébranler ſa conſtance.

La jeune fille ſouffrit tous ces mauvais traittemens avec une patience invincible, & ſans rien perdre de ſon égalité d'ame & de ſa douceur naturelle, elle rendit tous les ſervices qu'on exigeoit d'elle, avec une attention

& une docilité qui estoient au dessus de son âge & de ses forces. Peu à peu ses parens s'adoucirent, ils luy rendirent leurs bonnes graces, & ils ne l'inquieterent plus sur le parti qu'elle avoit pris.

En ce temps-là le P. Jacques de Lamberville fut conduit par la Providence au village de nostre jeune Iroquoise, & il reçut ordre de ses Superieurs de s'y arrester, bien qu'il semblât plus naturel que ce Pere allast se joindre à son frere qui avoit soin de la Mission des Iroquois d'*Onnontagué*. Tegahkoüita ne manqua pas d'assister aux Instructions & aux Prieres qui se faisoient tous les jours dans la Chapelle, mais elle n'osoit s'ouvrir sur le dessein qu'elle avoit depuis long-temps d'estre Chrestienne: soit qu'elle fust arrestée

par l'apprehenſion d'un Oncle de qui elle dépendoit abſolument, & à qui des raiſons d'intereſt donnoient de l'averſion pour les Chreſtiens ; ſoit que ſa pudeur meſme la rendiſt trop timide, & l'empeſchaſt de découvrir ſes ſentimens au Miſſionnaire.

Enfin l'occaſion de déclarer le deſir qu'elle avoit d'eſtre baptiſée, ſe préſenta à elle lorſqu'elle y penſoit le moins. Une bleſſure qu'elle s'eſtoit faite au pied l'avoit retenuë au village, tandis que la pluſpart des femmes faiſoient dans les champs la recolte du bled d'Inde. Le Miſſionnaire prit ce temps-là pour faire ſa tournée, & pour inſtruire à loiſir ceux qui eſtoient reſtez dans leurs cabanes. Il entra dans celle de Tegahkoüita. Cette bonne fille ne put retenir

ſa joye à la vûë du Miſſionnaire: elle commença d'abord par luy ouvrir ſon cœur en préſence de ſes compagnes meſme, ſur l'empreſſement qu'elle avoit d'eſtre admiſe au rang des Chreſtiens: elle s'expliqua auſſi ſur les obſtacles qu'elle auroit à ſurmonter de la part de ſa famille, & dans ce premier entretien elle fit paroiſtre un courage au deſſus de ſon ſexe. La bonté de ſon naturel, la vivacité de ſon eſprit, ſa naïveté & ſa candeur firent juger au Miſſionnaire qu'elle feroit un jour de grands progrez dans la vertu; il s'appliqua particulierement à l'inſtruire des veritez Chreſtiennes, mais il ne crut pas devoir ſe rendre ſi-toſt à ſes inſtances, la grace du Bapteſme ne devant s'accorder aux adultes, ſur tout dans ce payis-cy, qu'avec précaution & aprés

de longues épreuves. Tout l'hyver fut employé à ſon inſtruction, & à une recherche exacte de ſes mœurs.

Il eſt ſurprenant que malgré le penchant que les Sauvages ont à médire, ſur tout les perſonnes du ſexe, il ne s'en trouvaſt aucune qui ne fiſt l'éloge de la jeune Catéchumene: ceux meſmes qui l'avoient perſécutée le plus vivement, ne purent s'empeſcher de rendre témoignage à ſa vertu. Le Miſſionnaire ne balança plus à luy adminiſtrer le ſaint Bapteſme qu'elle demandoit avec une ſainte impatience. Elle le reçut le jour de Paſques de l'année 1676. & elle fut nommée Catherine; c'eſt ainſi que je l'appelleray dans la ſuite de cette Lettre.

La jeune Néophyte ne ſongea plus qu'à remplir les enga-

gemens qu'elle venoit de contracter. Elle ne voulut pas ſe borner à l'obſervation des pratiques communes, elle ſe ſentoit appellée à une vie plus parfaite. Outre les Inſtructions publiques auxquelles elle aſſiſtoit regulierement, elle en demanda de particulieres pour ſa conduite interieure. Ses prieres, ſes devotions, ſes penitences furent reglées, & elle fut ſi docile à ſe former ſelon le plan de perfection qui luy avoit eſté tracé, qu'en peu de temps elle devint un modele de vertu.

Elle paſſa de la ſorte quelques mois aſſez paiſiblement. Ses parens meſmes ne parurent pas deſaprouver le nouveau genre de vie qu'elle menoit. Mais le Saint Eſprit nous avertit par la bouche du Sage, que l'ame fidele qui commence de s'unir à

Dieu, doit se préparer à la tentation; & c'est ce qui se verifia en la personne de Catherine. Sa vertu extraordinaire luy attira des persecutions de ceux mesmes qui l'admiroient: ils regardoient une vie si pure comme un reproche tacite de leurs déreglemens; & dans le dessein de la décréditer, ils s'efforcerent par divers artifices de donner atteinte à sa pureté. La confiance que la Néophyte avoit en Dieu, la défiance qu'elle avoit d'elle-mesme, son assiduité à la priere, sa délicatesse de conscience qui luy faisoit apprehender jusqu'à l'ombre mesme du peché, luy donnerent une victoire entiere sur les ennemis de sa pudeur.

L'exactitude avec laquelle elle se trouvoit les jours de Feste à la Chapelle, fut la source d'un

autre orage qui vint fondre ſur elle du coſté de ſes proches. Le Chapellet recité à deux chœurs eſt un des exercices de ces ſaints jours : cette eſpece de pſalmodie reveille l'attention des Néophytes, & anime leur dévotion. On y meſle des hymnes & des cantiques ſpirituels que nos Sauvages chantent avec beaucoup de juſteſſe & d'agrement : ils ont l'oreille fine, la voix belle, & un gouſt rare pour la muſique. Catherine ne ſe diſpenſoit jamais de cet exercice. On trouva mauvais dans la cabane, qu'elle s'abſtinſt ces jours-là d'aller travailler comme les autres à la campagne, on en vint à des paroles aigres, on luy reprocha que le Chriſtianiſme l'avoit amollie, & l'accouſtumoit à une vie faineante ; on ne luy laiſſa meſme rien à manger, pour la

contraindre du moins par la faim à ſuivre ſes parens, & à les aider dans leur travail. La Néophyte ſupporta conſtamment leurs reproches & leurs mépris, & elle aima mieux ſe paſſer ces jours-là de nourriture, que de violer la loy qui ordonne la ſanctification des Feſtes, & de manquer à ſes pratiques ordinaires de piété.

Cette fermeté que rien n'ébranloit, irrita de plus en plus ſes parens infideles. Quand elle alloit à la Chapelle, ils la faiſoient pourſuivre à coups de pierre par des gens yvres, ou qui faiſoient ſemblant de l'eſtre; enſorte que pour ſe mettre à couvert de leurs inſultes, elle eſtoit ſouvent obligée de prendre des chemins détournez. Il n'y avoit pas juſqu'aux enfans qui la montroient au doigt, qui crioient

aprés elle, & qui l'appelloient par dériſion la Chreſtienne. Un jour qu'elle eſtoit retirée dans ſa cabane, un jeune homme y entra bruſquement les yeux étincelans de colere, & la hache à la main qu'il leva comme pour la frapper: peut-eſtre n'avoit-il d'autre deſſein que de l'effrayer. Quoyqu'il en ſoit des intentions de ce Barbare, Catherine ſe contenta de baiſſer modeſtement la teſte, ſans faire paroiſtre la moindre émotion. Une intrepidité ſi peu attenduë étonna ſi fort le Sauvage, qu'il prit auſſi-toſt la fuite, comme s'il avoit eſté épouvanté luy-meſme par quelque Puiſſance inviſible.

Ce fut dans ces exercices de patience & de pieté que Catherine paſſa l'eſté & l'automne qui ſuivirent ſon bapteſme. L'hyver luy procura un peu plus de tran-

quillité : elle ne laiſſa pas néanmoins d'avoir à ſouffrir quelques traverſes, ſur tout de la part d'une de ſes tantes ; c'eſtoit un eſprit double & dangereux qui ne pouvoit ſouffrir la vie reguliere de ſa niece, & qui cenſuroit juſqu'à ſes actions & à ſes paroles meſmes les plus indifferentes. C'eſt un uſage parmi les Sauvages, que les oncles donnent le nom de filles à leurs niéces, & que reciproquement les niéces appellent leurs oncles du nom de pere : de-là vient que les couſins germains s'appellent communément freres. Il échappa une ou deux fois à Catherine d'appeller de ſon nom propre, & non pas de celuy de pere, le mari de ſa tante : c'eſtoit tout au plus une mépriſe ou un manque de réflexion. Il n'en fallut pas davantage à cet eſprit mal

mal fait pour fonder une calomnie des plus atroces : elle jugea que cette maniere de s'exprimer qui luy paroiſſoit trop familiere, eſtoit l'indice d'une liaiſon criminelle, & à l'inſtant elle alla trouver le Miſſionnaire pour la décrier dans ſon eſprit, & luy faire perdre les ſentimens d'eſtime qu'il avoit pour la Néophyte. Hé bien, luy dit-elle en l'abordant, Catherine dont vous « eſtimez tant la vertu, eſt pourtant une hypocrite qui vous « trompe, elle vient en ma preſence de ſolliciter mon mari au « peché. Le Miſſionnaire qui connoiſſoit cette femme pour un mauvais eſprit, voulut ſçavoir ſur quoy fondé elle formoit une accuſation de cette nature ; & ayant appris ce qui avoit donné lieu à un ſoupçon ſi odieux, il luy fit une ſevere réprimande, &

la renvoya bien confuſe. Quand il en parla enſuite à la Néophyte, elle luy répondit avec une candeur & une aſſurance qui ne s'emprunte gueres du menſonge. Ce fut en cette occaſion qu'elle déclara, ce qu'on auroit peut-eſtre ignoré, ſi elle n'avoit pas eſté miſe à cette épreuve, que par la miſericorde du Seigneur elle ne ſe ſouvenoit pas d'avoir jamais terni la pureté de ſon corps, & qu'elle n'apprehendoit point de recevoir aucun reproche ſur cet article au jour du Jugement.

Il eſtoit triſte pour Catherine d'avoir tant de combats à ſoûtenir, & de voir ſon innocence expoſée ſans ceſſe aux outrages & aux railleries de ſes compatriotes, d'ailleurs elle avoit tout à craindre dans un payis où ſi peu de gens gouſtoient encore les

maximes de l'Evangile : elle ſouhaittoit paſſionnément de ſe tranſplanter dans une autre Miſſion, où elle puſt ſervir Dieu en paix & en liberté : c'eſtoit le ſujet de ſes prieres les plus ferventes, c'eſtoit auſſi l'avis du Miſſionnaire : mais la choſe n'eſtoit pas facile à executer. Elle eſtoit ſous la puiſſance d'un oncle attentif à toutes ſes démarches, & incapable de gouſter ſa réſolution par l'averſion qu'il portoit aux Chreſtiens. Dieu qui exauce juſqu'aux ſimples deſirs de ceux qui mettent en luy toute leur confiance, diſpoſa toutes choſes pour le repos & la conſolation de la Néophyte.

Il s'eſtoit formé depuis peu parmi les François une nouvelle Colonie d'Iroquois. La paix qui eſtoit entre les deux Nations, donnoit la liberté à ces Sauva-

ges de venir chaſſer ſur nos terres : pluſieurs d'entre eux s'eſtoient arreſtez vers la prairie de la Madeleine : des Miſſionnaires de noſtre Compagnie qui y demeuroient les rencontrerent, & les entretinrent à diverſes fois de la neceſſité du ſalut : Dieu agit en meſme temps ſur leurs cœurs par l'impreſſion de ſa grace ; ces Barbares ſe trouverent tout à coup changez, & ils ſe rendirent ſans peine à la propoſition qu'on leur fit de renoncer à leur patrie, & de demeurer parmi nous. Ils reçûrent le Bapteſme aprés les inſtructions & les épreuves accouſtumées.

L'exemple & la pieté de ces nouveaux Fideles attirerent avec eux pluſieurs de leurs compatriotes, & en peu d'années la Miſſion de ſaint François Xavier du Sault (c'eſt ainſi qu'elle s'ap-

pelle) devint celebre par le grand nombre & par la ferveur extraordinaire des Néophytes. Pour peu qu'un Iroquois y eust fait de séjour, quoyqu'il n'eust d'autre dessein que de visiter ses parens & ses amis, il perdoit aussi-tost le desir de retourner dans sa patrie. La charité des Néophytes alloit jusqu'à partager avec les nouveaux venus les champs qu'ils n'avoient défrichez qu'avec beaucoup de peine: mais où elle éclatoit davantage, c'estoit dans l'empressement qu'ils faisoient paroistre pour les instruire des veritez de la Foi: ils y employoient les jours entiers, & souvent une partie de la nuit. Leurs discours pleins d'onction & de pieté faisoient de vives impressions sur les cœurs de leurs hostes, & les transformoient, pour ainsi dire, en d'au-

tres hommes. Tel qui peu auparavant ne reſpiroit que le ſang & la guerre devenoit doux, humble, docile, & capable des plus grandes maximes de la Religion.

Ce zele ne ſe bornoit pas à ceux qui venoient les trouver : il les portoit encore à faire des excurſions dans les differentes Bourgades de leur Nation, & ils revenoient toûjours accompagnez d'un grand nombre de leurs compatriotes. Le jour que Catherine reçut le Bapteſme, le plus conſiderable des Agniez, aprés une excurſion ſemblable, retourna à la Miſſion du Sault en compagnie de trente Iroquois de ſa Nation, qu'il avoit gagnez à Jeſus-Chriſt. La Néophyte euſt bien voulu le ſuivre ; mais elle dépendoit, comme je l'ay dit, d'un oncle qui ne voyoit qu'à

regret le dépeuplement de sa Bourgade, & qui se déclaroit ouvertement l'ennemi de ceux qui pensoient à aller demeurer parmi les François.

Ce ne fut que l'année suivante qu'elle trouva les facilitez qu'elle souhaittoit pour l'execution de son dessein. Elle avoit une sœur adoptive qui s'étoit retirée avec son mari à la Mission du Sault. Le zele qu'avoient les nouveaux Fideles pour attirer leurs parens & leurs amis dans la nouvelle Colonie, luy inspira la mesme pensée à l'égard de Catherine : elle s'en ouvrit à son mari qui y donna les mains. Celuy-cy se joignit aussi-tost à un Sauvage de Lorette, & à plusieurs autres Néophytes, qui sous pretexte d'aller faire la traitte des Castors avec les Anglois, parcouroient les Bourgades Iro-

quoiſes à deſſein d'engager ceux de leur connoiſſance à les ſuivre, & à participer au bonheur de leur converſion.

A peine fut-il arrivé dans la Bourgade de Catherine, qu'il l'avertit ſecrettement du ſujet de ſon voyage, & du deſir que ſa femme avoit de l'avoir auprés d'elle dans la Miſſion du Sault, dont il lui fit l'éloge en peu de paroles. Comme la Néophyte parut tranſportée de joye à ce diſcours, il l'avertit de ſe tenir preſte à partir auſſi-toſt qu'il ſeroit de retour d'un voyage qu'il ne faiſoit chez les Anglois, que pour ne point donner d'ombrage à ſon oncle. Cet oncle de Catherine eſtoit alors abſent, & n'avoit garde d'entrer dans aucun ſoupçon du deſſein de ſa niece. Catherine alla ſur le champ prendre congé du Miſſionnaire,

& le prier de la recommander aux Peres qui gouvernoient la Mission du Sault. Le Missionnaire de son costé qui ne pouvoit manquer d'approuver la résolution de la Néophyte, l'exhorta à mettre sa confiance en Dieu, & luy donna les conseils qu'il jugea luy estre necessaires dans la conjoncture presente.

Comme le voyage du beaufrere n'estoit qu'un pretexte pour mieux cacher son dessein, il fut bientost de retour à la Bourgade, & dez le lendemain de son arrivée il partit avec Catherine & avec le Sauvage de Lorette qui lui avoit tenu compagnie. On ne fut pas long-temps à s'appercevoir dans le Village que la Néophyte avoit disparu, & l'on se douta qu'elle avoit suivi les deux Sauvages. On dépescha aussi tost un exprés vers son on-

cle pour luy en donner avis. Ce vieux Capitaine jaloux de l'accroiſſement de ſa Nation fremit de colere à cette nouvelle : à l'inſtant il chargea ſon fuſil de trois bales, & courut aprés ceux qui emmenoient ſa niece. Il fit tant de diligence, qu'il les joignit en peu de temps. Les deux Sauvages qui avoient prévû qu'on ne manqueroit pas de les pourſuivre, avoient caché la Néophyte dans un bois épais, & s'eſtoient arreſtez, comme s'ils euſſent voulu prendre un peu de repos. Le vieillard fut bien étonné de ne pas trouver ſa niece avec ces Sauvages : aprés un moment d'entretien qu'il eut avec eux, il ſe perſuada qu'il avoit crû trop legerement un premier bruit qui s'eſtoit repandu, & il retourna ſur ſes pas vers le Village. Catherine regarda cette retraite ſu-

bite de son oncle comme un effet de la protection de Dieu sur elle, & continuant sa route elle arriva à la Mission du Sault sur la fin de l'automne de l'année 1677.

Ce fut chez son beau-frere qu'elle alla loger. La cabane appartenoit à une Chrestienne des plus ferventes de ce lieu, nommée Anastasie dont le soin estoit d'instruire les personnes de son sexe qui aspiroient à la grace du Bapteſme : le zele avec lequel elle rempliſſoit les devoirs de cet employ, ses entretiens, & ses exemples charmerent Catherine ; mais ce qui l'édifia infiniment, ce fut la pieté de tous les Fideles qui composoient cette nombreuse Mission. Elle estoit sur tout frappée de voir des hommes devenus si differens de ce qu'ils avoient esté lorsqu'ils de-

meuroient dans ſon payis ; elle comparoit leur vie exemplaire avec la vie licentieuſe qu'elle leur avoit vû mener, & reconnoiſſant le doigt de Dieu dans un changement ſi extraordinaire, elle le beniſſoit ſans ceſſe de l'avoir conduite dans cette terre de benediction.

Pour repondre à cette faveur du Ciel, elle crut qu'elle devoit ſe donner toute entiere à Dieu, ſans uſer d'aucune reſerve, & ſans ſe permettre le moindre retour ſur elle-meſme. Le lieu ſaint fit dez lors toutes ſes délices : elle s'y rendoit dez les quatre heures du matin, elle entendoit la Meſſe du point du jour, & aſſiſtoit enſuite à celle des Sauvages qui ſe dit au lever du ſoleil. Pendant le cours de la journée elle interrompoit de temps en temps ſon travail, pour aller

s'entretenir avec J. C. aux pieds des Autels. Le ſoir elle revenoit encore à l'Egliſe & n'en ſortoit que bien avant dans la nuit. Quand elle eſtoit en prieres, elle paroiſſoit toute renfermée au dedans d'elle-meſme; le Saint Eſprit l'éleva en peu de temps à un don ſi ſublime d'oraiſon, qu'elle paſſoit ſouvent pluſieurs heures de ſuite dans des communications intimes avec Dieu.

A cet attrait pour la priere, elle joignit une application preſque continuelle au travail; & elle ſe ſoûtenoit dans le travail par de pieux diſcours qu'elle tenoit avec Anaſtaſie, cette fervente Chreſtienne dont j'ay parlé, & avec qui elle avoit lié une amitié trés étroitte. Leurs entretiens rouloient d'ordinaire ſur la douceur qu'on gouſte au ſervice de Dieu, ſur les moyens de

luy plaire & d'avancer dans la vertu, ſur quelque trait de la vie des Saints, ſur l'horreur qu'on doit avoir du peché, & ſur le ſoin d'expier par la pénitence ceux qu'on a eu le malheur de commettre. Elle finiſſoit la ſemaine par une recherche exacte de ſes fautes & de ſes imperfections, pour les effacer dans le Sacrement de Penitence dont elle approchoit tous les ſamedis au ſoir : elle s'y diſpoſoit par diverſes macerations dont elle affligeoit ſon corps ; & quand elle s'accuſoit des fautes meſme les plus legeres, c'eſtoit avec des ſentimens ſi vifs de componction, qu'elle fondoit en larmes, & que ſes paroles eſtoient entrecoupées de ſoupirs & de ſanglots. La haute idée qu'elle avoit de la Majeſté de Dieu, luy faiſoit regarder la moindre of-

fenſe avec horreur, & quand il luy en eſtoit échappé quelqu'une, elle ne pouvoit ſe la pardonner.

Des vertus ſi marquées ne me permirent pas de luy refuſer plus long-temps la permiſſion qu'elle me demandoit inſtamment de faire ſa premiere Communion à la Feſte de Noël qui approchoit. C'eſt une grace qui ne s'accorde à ceux qui viennent de chez les Iroquois, qu'aprés bien des années & aprés beaucoup d'épreuves: mais la pieté de Catherine la mettoit au deſſus des regles ordinaires. Elle participa pour la premiere fois de ſa vie à la ſainte Euchariſtie avec une ferveur qui égaloit l'eſtime qu'elle faiſoit de cette grace, & les empreſſemens qu'elle avoit eus de l'obtenir. Toutes les autres fois qu'elle approcha de la ſainte Ta-

ble, ce fut toûjours avec les mêmes diſpoſitions. Son ſimple exterieur inſpiroit alors de la pieté aux plus tiedes; & lorſqu'il ſe faiſoit une Communion générale, les Néophytes les plus vertueuſes s'empreſſoient à l'envi de ſe mettre auprés d'elle, parce que, diſoient-elles, la ſeule vûë de Catherine leur ſervoit d'une excellente préparation pour communier dignement.

Aprés les Feſtes de Noël, la ſaiſon eſtant propre pour la chaſſe, elle ne put ſe diſpenſer de ſuivre dans les bois ſa ſœur & ſon beau-frere. Elle fit voir alors qu'on peut ſervir le Seigneur dans tous les lieux où ſa Providence nous conduit, elle ne relaſcha rien de ſes exercices ordinaires, ſa pieté luy ſuggera meſme de ſaintes pratiques, pour ſuppléer à celles qui eſtoient in-

compatibles avec le ſejour des foreſts. Son temps eſtoit reglé pour toutes ſes actions. Dez le matin elle ſe mettoit en prieres, & elle ne les finiſſoit qu'avec celles que les Sauvages font en commun ſelon leur couſtume Le ſoir elle les continuoit bien avant dans la nuit. Quand les Sauvages prenoient leur repas pour ſe diſpoſer à chaſſer tout le long du jour, elle ſe retiroit à l'écart pour faire oraiſon: c'eſtoit à peu prés le temps qu'on a couſtume d'entendre la Meſſe dans la Miſſion. Elle avoit placé une croix dans le tronc d'un arbre qui ſe trouvoit au bord d'un ruiſſeau: cet endroit ſolitaire luy tenoit lieu d'oratoire. Là elle ſe mettoit en eſprit au pied des autels, elle uniſſoit ſon intention à celle du Preſtre, elle prioit ſon Ange Gardien d'aſſiſter pour elle au

ſaint Sacrifice, & de luy en appliquer tout le fruit. Le reſte de la journée elle s'occupoit du travail avec les autres perſonnes de ſon ſexe; mais pour bannir les diſcours frivoles, & afin de s'entretenir dans l'union avec Dieu, elle entamoit toûjours quelque diſcours de pieté, ou bien elle les invitoit à chanter des hymnes & des cantiques à la loüange du Seigneur. Ses repas eſtoient trés ſobres, & ſouvent elle ne mangeoit qu'à la fin du jour: encore meſloit-elle ſecrettement de la cendre aux viandes qu'on luy ſervoit, pour oſter à ſon gouſt toute la pointe qui en fait le plaiſir. C'eſt une mortification qu'elle pratiqua toutes les fois qu'elle pouvoit n'eſtre pas apperçûë.

Le ſejour des bois ne plaiſoit gueres à Catherine, bien qu'il

ſoit ſi agreable aux femmes des Sauvages, parce que debaraſſées des ſoins domeſtiques elles paſſent le temps dans les divertiſſemens & les feſtins. Elle ſoupiroit ſans ceſſe aprés la ſaiſon où l'on a couſtume de retourner au village. L'Egliſe, la préſence de J. C. dans l'auguſte Sacrement de nos Autels, le ſaint Sacrifice de la Meſſe, les exhortations frequentes, & les autres exercices de la Miſſion dont on eſt privé tandis qu'on eſt occupé de la chaſſe, eſtoient les ſeuls objets qui la touchaſſent : Elle avoit du dégouſt pour tout le reſte. Ainſi quand elle ſe vit une fois de retour à la Miſſion, elle ſe fit une loy de n'en plus ſortir. Elle y arriva vers le temps de la Semaine ſainte, & c'eſt pour la premiere fois qu'elle aſſiſta aux céremonies de ces ſaints jours.

Je ne m'arreſteray pas, mon R. P. à vous décrire icy combien elle fut attendrie d'un ſpectacle auſſi touchant que celuy des douleurs & de la mort d'un Dieu pour le ſalut des hommes ; elle répandit des larmes preſque continuelles, & elle forma la reſolution de porter le reſte de ſes jours dans ſon corps la mortification de J. C. Depuis ce temps-là elle chercha toutes les occaſions de ſe mortifier, ſoit pour expier des fautes legeres qu'elle regardoit comme autant d'attentats contre la Majeſté Divine ; ſoit pour retracer dans elle l'image d'un Dieu crucifié pour noſtre amour. Les entretiens d'Anaſtaſie qui luy parloit ſouvent des peines de l'enfer, & des rigueurs que les Saints ont exercées ſur eux-meſmes, fortifierent l'attrait qu'elle avoit pour les

auſtéritez de la penitence. Elle s'y ſentit encore animée par un accident qui la mit en grand danger de perdre la vie. Elle coupoit un arbre dans le bois, qui tomba pluſtoſt qu'elle ne l'avoit prévû : elle eut aſſez de temps pour éviter en ſe retirant le gros de l'arbre, qui l'auroit écraſée par ſa chute ; mais elle ne put échapper à une des branches qui luy frappa rudement la teſte, & qui la jetta évanoüie par terre. Elle revint peu aprés de ſon évanoüiſſement, & on luy entendit prononcer doucement ces paroles : *Je vous remercie, ô mon Jeſus, de m'avoir ſecouruë dans ce danger.* Elle ne douta point que Dieu ne l'euſt conſervée, pour luy donner le loiſir d'expier ſes pechez par la penitence : c'eſt ce qu'elle déclara à une Compagne, qui ſe ſentoit

appellée comme elle à une vie auſtere, & avec qui elle fut dans une liaiſon ſi intime, qu'elles ſe communiquoient l'une à l'autre ce qui ſe paſſoit de plus ſecret dans leur interieur. Cette nouvelle Compagne a eu tant de part à la vie de Catherine, que je ne puis me diſpenſer de vous en parler.

Thereſe (c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit) avoit eſté baptiſée par le P. Bruyas dans le payis des Iroquois: mais la licence qui regnoit parmi ceux de ſa Nation, & les mauvais exemples qu'elle avoit ſans ceſſe devant les yeux, luy firent bientoſt oublier les engagemens de ſon bapteſme. Le ſejour meſme qu'elle faiſoit depuis quelque temps à la Miſſion du Sault, où elle eſtoit venu demeurer avec ſa famille, n'avoit produit qu'un mediocre

changement dans ſes mœurs. Une avanture des plus étranges qui luy arriva, opéra enfin ſa converſion.

Elle eſtoit allée à la chaſſe avec ſon mari & un jeune neveu vers la riviere des *Outaoüacs:* quelques autres Iroquois les joignirent en chemin, & ils formerent une troupe compoſée d'onze perſonnes, ſçavoir de quatre hommes, de quatre femmes, & de trois jeunes gens. Thereſe ſeule eſtoit Chreſtienne. La neige qui ne tomba que fort tard cette année-là, les mit hors d'eſtat de chaſſer: leurs proviſions furent bientoſt conſommées, & ils ſe virent réduits à manger quelques peaux qu'ils avoient apportées pour ſe faire des ſouliers: ils mangerent enſuite leurs ſouliers meſmes, & enfin preſſez par la faim, ils ne ſe nourrirent plus

que des herbes & de l'écorce des arbres. Cependant le mari de Thereſe tomba dangereuſement malade, & obligea les Chaſſeurs à s'arreſter. Deux d'entre eux, ſçavoir un *Agnié* & un *Tſonnontoüan* prirent le parti d'aller un peu au loin pour y chercher quelque beſte, avec promeſſe d'eſtre de retour au plus tard dans dix jours. L'*Agnié* revint effectivement au temps marqué, mais il revint ſeul, & aſſura que le *Tſonnontoüan* avoit peri de faim & de miſere. On le ſoupçonna de l'avoir tué & d'avoir vécu de ſa chair: car il avoüoit qu'il n'avoit trouvé aucune beſte, & cependant il eſtoit plein de force & de ſanté. Peu de jours aprés le mari de Thereſe mourut avec un grand regret de n'avoir pas reçû le bapteſme, & le reſte de la troupe ſe mit en chemin

chemin pour gagner le bas de la riviere, & ſe rendre aux Habitations Françoiſes. Aprés deux ou trois jours de marche, ils s'affoiblirent de telle ſorte faute de nourriture qu'ils ne purent plus avancer. Le déſeſpoir leur inſpira une étrange reſolution : ce fut de tuer quelques-uns de la bande afin de faire vivre les autres. On jetta les yeux ſur la femme du Tſonnontoüan & ſur ſes deux enfans, qui furent égorgez l'un aprés l'autre. Ce ſpectacle effraya Thereſe : elle avoit lieu de craindre le meſme traittement : alors elle réflechit ſur le déplorable état de ſa conſcience : elle ſe repentit de s'eſtre engagée dans les foreſts, ſans s'eſtre purifiée auparavant par une bonne confeſſion ; elle demanda pardon à Dieu des déſordres de ſa vie : elle promit de s'en confeſ-

ſer au pluſtoſt & d'en faire penitence. Sa priere fut écoutée, aprés des fatigues incroyables elle arriva enfin au Village avec quatre autres qui reſtoient de cette troupe. A la verité elle garda une partie de ſa promeſſe, car elle ſe confeſſa auſſi toſt aprés ſon retour, mais elle fut plus lente à réformer ſes mœurs, & à embraſſer les rigueurs de la penitence.

Un jour qu'elle conſideroit la nouvelle Egliſe qu'on baſtiſſoit au Sault, lorſqu'on y tranſporta la Miſſion qui eſtoit auparavant à la Prairie de la Madeleine, elle y rencontra Catherine qui regardoit auſſi cet édifice : elles ſe ſaluerent l'une l'autre pour la premiere fois ; & pour entrer en converſation, Catherine luy demanda quel lieu de l'Egliſe eſtoit deſtiné pour les femmes. The-

reſe luy montra l'endroit où elle jugeoit qu'on les devoit placer. Helas ! reprit Catherine « en ſoupirant, ce n'eſt pas dans « ce Temple materiel que Dieu « ſe plaiſt davantage à demeu- « rer ; c'eſt au dedans de nous- « meſmes qu'il veut habiter : nô- « tre cœur eſt le Temple qui luy « eſt le plus agreable. Mais mal- « heureuſe que je ſuis, combien « de fois l'ay-je forcé d'abandon- « ner ce cœur où il vouloit regner « luy ſeul, & ne meriterois-je « pas que, pour me punir de « mon ingratitude, on me fer- « maſt à jamais l'entrée de ce « Temple qu'on éleve à ſa gloire? «

Ce ſentiment d'humilité toucha vivement le cœur de Thereſe : elle ſe ſentit preſſée en meſme temps par les remords de ſa conſcience d'executer enfin ce qu'elle avoit promis au Seigneur,

& elle ne douta point que Dieu ne luy euſt adreſſé cette ſainte fille pour la ſouſtenir de ſes conſeils & de ſes exemples dans le nouveau genre de vie qu'elle vouloit embraſſer. Elle s'ouvrit donc à Catherine ſur les ſaints deſirs que Dieu luy inſpiroit, & inſenſiblement l'entretien les porta à ſe faire part de leurs penſées les plus ſecrettes. Pour s'entretenir plus commodément, elles allerent s'aſſeoir au pied d'une Croix qui eſt placée au bord du fleuve Saint Laurent. Cette premiere entrevûë, où ſe découvrit la conformité de leurs ſentimens & de leurs inclinations, commença à ſerrer les liens d'une amitié ſainte qui dura juſqu'à la mort de Catherine. Depuis ce temps-là elles furent inſéparables, elles alloient enſemble à l'Egliſe, dans les bois, & au travail : elles s'a-

nimoient l'une l'autre au service de Dieu par des discours de pieté, elles se communiquoient leurs peines & leurs répugnances, elles s'avertissoient de leurs défauts, elles s'encourageoient à la pratique des vertus austeres, & par-là elles se servirent infiniment l'une à l'autre à avancer de plus en plus dans les voyes de la perfection.

Dieu preparoit ainsi Catherine à un nouveau combat que son amour pour la virginité eut à soustenir. Des vûës interessées inspirerent à sa sœur le dessein de la marier : elle crut qu'il n'y avoit point de jeune homme dans la Mission du Sault, qui n'ambitionnast le bonheur d'estre uni à une fille si vertueuse, & qu'ayant à choisir dans tout le Village, elle auroit pour beau-frere quelque habile Chasseur qui porte-

roit l'abondance dans la cabane. Elle s'attendoit bien à trouver des difficultez de la part de Catherine, car elle n'ignoroit pas les perſécutions que cette genereuſe fille avoit déja ſouffertes, & la conſtance avec laquelle elle les avoit ſouſtenuës : mais elle ſe perſuada que la force de ſes raiſons l'emporteroit ſur ſa reſiſtance. Elle la prit donc un jour en particulier, & aprés luy avoir temoigné beaucoup plus d'affection qu'à l'ordinaire, elle luy parla avec cette éloquence qui eſt ſi naturelle aux Sauvages, quand il s'agit de leur propre intereſt.

» Il faut l'avoüer, ma chere » ſœur, luy dit-elle avec un air » plein de douceur & d'affabili- » té, vous avez de grandes obli- » gations au Seigneur de vous » avoir tiré auſſi bien que nous

de nostre malheureuse patrie, «
& de vous avoir conduite à la «
Mission du Sault, où tout vous «
porte à la pieté. Si vous avez «
de la joye d'y estre, je n'en ay «
pas moins de vous avoir auprés «
de moy : vous l'augmentez tous «
les jours cette joye par la sa- «
gesse de vostre conduite, qui «
vous attire l'estime & l'appro- «
bation generale. Il ne vous res- «
te plus qu'une chose à faire qui «
mettra le comble à nostre bon- «
heur, c'est de songer serieuse- «
ment à vous establir par un «
bon & solide mariage. Toutes «
les filles prennent parmi nous «
ce parti, vous estes en âge de «
le prendre comme elles, & vous «
y estes obligée plus particulie- «
rement que d'autres, soit pour «
éviter les occasions du peché, «
soit pour subvenir aux necessi- «
tez de la vie. Il est vray que «

» nous nous faisons un plaisir
» vostre beau-frere & moy de
» vous les fournir, mais vous sça-
» vez qu'il est sur le penchant de
» l'âge, & que nous sommes char-
» gez d'une nombreuse famille.
» Si nous venions à vous man-
» quer, à qui auriez-vous recours?
» Croyez-moy, Catherine, met-
» tez-vous à couvert des mal-
» heurs qui accompagnent l'in-
» digence, pensez au plustost à
» les prevenir pendant que vous
» pouvez le faire si aisément &
» d'une maniere si avantageuse
» pour vous & pour nostre fa-
» mille.

Catherine ne s'attendoit à rien moins qu'à une proposition de cette nature : mais sa complaisance & le respect qu'elle avoit pour sa sœur luy firent dissimuler sa peine, & elle se contenta de luy répondre en la remer-

ciant de ses avis, que la chose estoit de consequence, & qu'elle y penseroit serieusement. C'est ainsi qu'elle éluda cette premiere attaque. Aussi-tost elle vint me trouver pour se plaindre amérement des importunes sollicitations de sa sœur. Comme je ne paroissois pas me rendre tout à fait à ses raisons, & que pour l'éprouver j'appuyois sur celles qui pouvoient la faire pancher vers le mariage: Ah! mon Pere, me « dit-elle, je ne suis plus à moy, « je me suis donnée toute entie- « re à Jesus-Christ, il ne m'est « pas possible de changer de mais- « tre. La pauvreté dont on me « menace ne me fait pas peur: il « faut si peu de chose pour four- « nir aux besoins de cette mise- « rable vie, que mon travail peut « y suffire, & je trouveray toû- « jours quelque mechant haillon «

» pour me couvrir. Je la renvoyay en lui disant qu'elle se consultât bien elle-mesme, & que la chose meritoit qu'elle y fist des attentions serieuses.

A peine fut-elle de retour à la cabane que sa sœur impatiente de l'amener à son sentiment, la pressa de nouveau de fixer ses irresolutions par un establissement utile. Mais ayant jugé par la reponse de Catherine qu'il n'y avoit rien à gagner sur son esprit, elle sçut mettre dans ses interests Anastasie que l'une & l'autre regardoient comme leur mere. Celle-cy crut aisément que Catherine prenoit trop legerement sa resolution, & elle employa tout l'ascendant que son âge & sa vertu luy donnoient sur l'esprit de cette jeune fille, pour luy persuader que le mariage estoit le seul parti qu'elle eust à prendre.

Cete démarche n'eut pas plus de succez que l'autre, & Anastasie qui avoit trouvé jusques-là tant de docilité dans Catherine, fut extrêmement surprise du peu de déference qu'elle avoit pour ses conseils. Elle luy en fit des reproches amers, & la menaça de m'en porter ses plaintes. Catherine la prevint, & aprés m'avoir raconté les peines qu'on luy faisoit pour la déterminer à prendre un parti qui estoit si peu de son gouſt, elle me pria de l'aider à consommer le sacrifice qu'elle vouloit faire d'elle-mesme à Jesus-Christ, & de la mettre à couvert des contradictions qu'elle avoit à souffrir de la part d'Anastasie & de sa sœur. Je loüay son dessein, mais en mesme temps je luy conseillay de prendre encore trois jours pour deliberer sur une affaire de cette impor-

tance, & de faire pendant ce temps-là des prieres extraordinaires, afin de mieux connoiſtre la volonté de Dieu : aprés quoy ſi elle perſiſtoit dans ſa réſolution, je luy promis de mettre fin aux importunitez de ſes parentes. Elle acquieſca d'abord à ce que je luy propoſois, mais un demi-quart d'heure aprés elle re-
» vint me trouver. C'en eſt fait,
» me dit-elle en m'abordant, il
» n'eſt plus queſtion de délibe-
» rer, mon parti eſt pris depuis
» long-temps ; non, mon Pere,
» je n'auray jamais d'autre époux
» que Jeſus-Chriſt. Je ne crus pas devoir m'oppoſer davantage à une reſolution qui me paroiſſoit ne luy eſtre inſpirée que par le Saint-Eſprit : je l'exhortay donc à la perſeverance, & je l'aſſuray que je prendrois ſa défenſe contre tous ceux qui voudroient dé-

formais l'inquiéter sur cet article. Cette réponse luy rendit sa premiere tranquillité, & rétablit dans son ame cette paix interieure qu'elle conserva jusqu'à la fin de sa vie.

A peine se fut-elle retirée, qu'Anastasie vint se plaindre à son tour de ce que Catherine n'écoutoit aucun conseil, & ne suivoit que sa propre fantaisie. Elle alloit continuer, lorsque je l'interrompis en luy disant que j'estois instruit de son mécontentement, mais que je m'étonnois qu'une ancienne Chrestienne comme elle désapprouvast une action qui meritoit les plus grands éloges; & que si elle avoit de la foy, elle devoit connoistre quel est le prix d'un estat aussi sublime que celuy de la virginité, qui rend des hommes fragiles semblables aux Anges mesmes.

A ces paroles Anaſtaſie revint comme d'un profond aſſoupiſſement ; & comme elle avoit un grand fonds de pieté, elle ſe blaſma auſſi-toſt elle-meſme, elle admira le courage de cette vertueuſe fille, & dans la ſuite elle fut la premiere à la fortifier dans la ſainte reſolution qu'elle avoit priſe. C'eſt ainſi que Dieu tourna ces differentes contradictions au bien de ſa ſervante. Ce fut auſſi pour Catherine un nouveau motif de ſervir Dieu avec plus de ferveur : elle ajouſta de nouvelles pratiques à ſes exercices ordinaires de pieté ; toute infirme qu'elle eſtoit, elle redoubla ſon application au travail, ſes veilles, ſes jeuſnes, & ſes autres auſteritez.

C'eſtoit alors la fin de l'automne, où les Sauvages ont accouſtumé de ſe mettre en mar-

che pour aller chasser pendant l'hyver dans les forests. Le séjour que Catherine y avoit déja fait, & la peine qu'elle avoit euë de se voir privée des secours spirituels qu'elle trouvoit au Village, luy avoit fait prendre la résolution, comme je l'ay dit, de n'y jamais retourner de sa vie. Je crus cependant que le changement d'air & la nourriture qui est meilleure dans les forests, pourroit restablir sa santé laquelle estoit fort alterée : c'est pourquoy je luy conseillay de suivre sa famille & les autres qui alloient à la chasse. Elle me répondit avec cet air plein de pieté qui luy estoit si naturel : Il est « vray, mon Pere, que le corps « est traitté délicatement dans « les bois, mais l'ame y languit, « & ne peut y rassasier sa faim : « au contraire dans le Village le «

» corps ſouffre, j'en conviens,
» mais l'ame trouve ſes délices
» auprés de Jeſus-Chriſt. Hé bien
» j'abandonne volontiers ce mi-
» ſerable corps à la faim & à la
» ſouffrance, pourvû que mon
» ame ait ſa nourriture ordinaire.

Elle reſta donc pendant tout l'hyver au Village, où elle ne vécut que de bled d'Inde, & où elle eut effectivement beaucoup à ſouffrir. Mais non contente de n'accorder à ſon corps que des alimens inſipides qui pouvoient à peine le ſouſtenir, elle le livra encore à des auſteritez & à des penitences exceſſives, ſans prendre conſeil de perſonne, ſe perſuadant que lorſqu'il s'agiſſoit de ſe mortifier, elle pouvoit s'abandonner à tout ce que luy inſpiroit ſa ferveur. Elle eſtoit portée à ces ſaints excez par les grands exemples de mortifica-

tion qu'elle avoit sans cesse devant les yeux. L'esprit de penitence regnoit parmi les Chrestiens du Sault: les jeusnes, les disciplines sanglantes, les ceintures garnies de pointes de fer estoient des austeritez communes: quelques-uns d'eux se disposerent par ces macerations volontaires à souffrir constamment les plus affreux supplices.

La guerre s'estoit allumée entre les François & les Iroquois: ceux-cy inviterent leurs compatriotes qui estoient à la Mission du Sault à revenir dans leur payis, où ils leur promettoient une entiere liberté pour l'exercice de leur Religion. Le refus qui suivit de semblables offres, les transporta de fureur, & les Chrestiens Iroquois qui demeuroient au Sault furent déclarez aussi-tost ennemis de la patrie. Un parti

d'Iroquois qui en surprit quelques-uns à la chasse, les emmena dans leur payis : ils y furent bruslez à petit feu. Ces genereux Fideles au milieu des plus cuisantes douleurs preschoient Jesus-Christ à ceux qui les tourmentoient si cruellement, & les conjuroient d'embrasser au plustost le Christianisme pour se délivrer des feux éternels. Un entre autres nommé Estienne signala sa constance & sa foy. Il estoit environné de flammes & de fers ardens : sans cesse il encourageoit sa femme qui souffroit le mesme supplice à invoquer avec luy le saint Nom de JESUS. Estant prest d'expirer, il ranima tout ce qu'il avoit de force, & à l'exemple de son saint Patron, il pria le Seigneur à haute voix pour la conversion de ceux qui le traittoient avec tant d'inhu-

manité. Plusieurs de ces Barbares touchez d'un spectacle qui leur estoit si nouveau, abandonnerent leur payis, & vinrent à la Mission du Sault pour demander le Baptesme, & y vivre selon les loix de l'Evangile.

Les femmes ne cedoient en rien à leurs maris touchant l'ardeur qu'elles faisoient paroistre pour une vie penitente : elles alloient mesme à des excez que nous avions soin de moderer quand ils venoient à nostre connoissance. Outre les instrumens ordinaires de mortification qu'elles employoient, elles trouvoient mille inventions de se faire souffrir. Quelques-unes se mettoient dans la neige lorsque le froid estoit le plus piquant, d'autres se dépoüilloient jusqu'à la ceinture dans des lieux écartez, & demeuroient long-temps ex-

poſées aux rigueurs de la ſaiſon ſur les bords d'une riviere glacée, où le vent ſouffloit avec fureur. Il y en a eu qui aprés avoir rompu la glace des étangs, s'y plongeoient juſqu'au col autant de temps qu'il en falloit pour reciter pluſieurs dixaines de leur roſaire. Une entre autres s'y plongea trois nuits de ſuite, ce qui luy cauſa une fievre ſi violente qu'elle en penſa mourir. Une autre me ſurprit extrémement par ſa ſimplicité : j'appris que non contente d'avoir uſé de cette mortification, elle avoit auſſi plongé ſa fille qui n'avoit que trois ans dans une riviere glacée, & l'en avoit retirée à demi-morte. Comme je luy reprochois vivement ſon indiſcretion, elle me répondit avec une naïveté ſurprenante, qu'elle n'avoit pas crû mal faire, & que

dans la pensée où elle estoit que sa fille pourroit bien un jour offenser le Seigneur, elle avoit voulu luy imposer par avance la peine que meriteroit son peché.

Quoyque ceux qui faisoient ces mortifications fussent attentifs à en dérober la connoissance au public, Catherine qui avoit l'esprit vif & penetrant, ne laissa pas sur diverses apparences de conjecturer ce qu'ils tenoient si secret; & comme elle étudioit tous les moyens de témoigner de plus en plus son amour à Jesus-Christ, elle s'attachoit à examiner tout ce qui se faisoit d'agreable au Seigneur, pour le mettre aussi-tost en pratique. C'est pour cela qu'ayant passé quelques jours à Montreal, où elle vit pour la premiere fois des Religieuses, elle fut si charmée de leur pieté & de leur modestie,

qu'elle s'informa curieuſement de la maniere dont vivoient ces ſaintes filles, & des vertus qu'elles pratiquoient. Ayant appris que c'eſtoit des Vierges chreſtiennes qui s'eſtoient conſacrées à Dieu par un vœu de continence perpetuelle, elle ne me donna aucun repos que je ne luy euſſe accordé la permiſſion de faire le meſme ſacrifice d'elle meſme, non plus par une ſimple reſolution de garder la virginité, comme elle l'avoit déja fait, mais par un engagement irrévocable, qui l'obligeaſt d'eſtre à Dieu ſans retour. Je ne luy donnay mon conſentement qu'aprés l'avoir bien éprouvée, & m'eſtre aſſuré de nouveau que c'eſtoit l'eſprit de Dieu qui agiſſoit dans cette bonne fille, & qui luy inſpiroit un deſſein dont il n'y avoit jamais eu d'exemple parmi les Sauvages.

Elle choisit pour cette grande action le jour qu'on celebre la feste de l'Annonciation de la trés-sainte Vierge. Un moment aprés que Nostre-Seigneur se fust donné à elle dans la sainte Communion, elle prononça avec une ferveur admirable le vœu qu'elle faisoit de virginité perpetuelle: elle s'adressa ensuite à la sainte Vierge à qui elle avoit une dévotion trés-tendre, pour la prier de presenter à son Fils l'oblation qu'elle venoit de luy faire d'elle-mesme: aprés quoy elle passa plusieurs heures aux pieds des Autels dans un grand recueillement d'esprit & dans une parfaite union avec Dieu.

Depuis ce temps là Catherine ne tint plus à la terre, & elle aspira sans cesse au Ciel où elle avoit fixé tous ses desirs. Il sembloit mesme qu'elle goustoit par

avance les douceurs de ce bienheureux séjour : mais son corps n'estoit pas assez robuste pour soustenir le poids de ses austeritez, & l'application continuelle de son esprit à se maintenir dans la presence de Dieu. Il luy prit une maladie violente dont elle ne s'est jamais bien restablie : il luy en resta toûjours un mal d'estomac accompagné de frequens vomissemens & d'une fievre lente qui la mina peu à peu, & la jetta dans une langueur qui la consuma insensiblement. Cependant on eust dit que son ame prenoit de nouvelles forces à mesure que son corps déperissoit : plus elle approchoit de son terme, plus on voyoit éclatter dans elle les vertus éminentes qu'elle avoit pratiquées avec tant d'édification. Je ne m'arresteray icy à vous rapporter que celles qui ont

ont fait le plus d'impression, & qui estoient comme la source & le principe de toutes les autres.

Elle avoit un tendre amour pour Dieu : son unique plaisir estoit de se tenir recueillie en sa presence, de mediter ses grandeurs & ses misericordes, de chanter ses loüanges, & de chercher continuellement les moyens de luy plaire. C'estoit principalement pour n'estre pas distraite par d'autres pensées qu'elle se plaisoit si fort à la solitude. Anastasie & Therese estoient les deux seules Chrestiennes avec qui elle se trouvast volontiers, parce qu'elles parloient bien de Dieu, & que leurs entretiens ne respiroient que le divin amour.

De-là venoit cette dévotion particuliere qu'elle avoit pour la sainte Eucharistie & pour la Passion du Sauveur. Ces deux myst.

teres de l'amour d'un Dieu caché ſous les voiles euchariſtiques & mourant ſur une croix, occupoient ſans ceſſe ſon eſprit, & embraſoient ſon cœur des plus pures flammes de la charité. On la voyoit tous les jours paſſer des heures entieres au pied des Autels immobile & comme tranſporté hors d'elle-meſme : ſes yeux expliquoient ſouvent les ſentimens de ſon cœur par l'abondance des larmes qu'ils répandoient, & elle trouvoit dans ces larmes de ſi grandes délices qu'elle eſtoit comme inſenſible à la froideur des plus rudes hyvers. Quelquefois la voyant tranſie de froid, je la renvoyois dans ſa cabane pour s'y chauffer : elle obéïſſoit à l'inſtant, mais un moment aprés elle revenoit à l'Egliſe, & y continuoit de longs entretiens avec Jeſus-Chriſt.

Pour entretenir ſa dévotion au myſtere de la Paſſion du Sauveur, & l'avoir toûjours preſente à ſa memoire, elle portoit au col un petit crucifix que je luy avois donné : elle le baiſoit ſans ceſſe avec des ſentimens de la plus tendre compaſſion pour JESUS ſouffrant, & de la plus vive reconnoiſſance pour le bienfait de noſtre rédemption. Un jour voulant particulierement honorer Jeſus-Chriſt dans ce double myſtere de ſon amour, aprés avoir reçû la ſainte Communion, elle fit une oblation perpetuelle de ſon ame à JESUS dans l'Euchariſtie, & de ſon corps à JESUS attaché à la Croix : & dez lors elle fut ingenieuſe à imaginer tous les jours de nouvelles manieres d'affliger & de crucifier ſa chair.

Quand elle alloit dans les bois pendant l'hyver, elle ſuivoit de

loin ſes compagnes, elle oſtoit ſes ſouliers, & marchoit nuds pieds ſur la glace & ſur la neige. Ayant oüi dire à Anaſtaſie que de tous les tourmens celuy du feu eſtoit le plus affreux, & que la conſtance des Martyrs qui avoient ſouffert ce ſupplice pour défendre leur foy, devoit eſtre d'un grand merite auprés du Seigneur, la nuit ſuivante elle ſe bruſla les pieds & les jambes avec un tiſon ardent à peu prés de la meſme maniere que les Iroquois bruſlent leurs eſclaves, ſe perſuadant que par cette action elle ſe déclaroit l'eſclave de ſon Sauveur. Une autre fois elle parſema la natte où elle ſe couchoit, de groſſes épines dont les pointes eſtoient fort aigues, & à l'exemple de ſaint Benoiſt & du bienheureux Loüis de Gonzague elle ſe roula trois nuits de

suite sur ces épines qui luy causerent des douleurs trés-vives. Elle en eut le visage tout pasle & tout défait, ce qu'on attribuoit à ses indispositions. Mais Therese, cette compagne en qui elle avoit pris tant de confiance, ayant découvert la source de cette pasleur extraordinaire, luy en fit scrupule en luy déclarant que c'estoit offenser Dieu que de se livrer à ces sortes d'austeritez sans la permission de son Confesseur. Catherine qui trembloit aux seules apparences du peché, vint aussi-tost me trouver pour m'avoüer sa faute & en demander pardon à Dieu. Je la blasmay de son indiscretion, & luy ordonnay d'aller jetter ces épines au feu : elle le fit aussi-tost, car elle avoit une soumission aveugle aux volontez de ceux qui gouvernoient sa conscience, &

quelque éclairée qu'elle fuſt des lumieres dont Dieu la favoriſoit, elle ne fit jamais paroiſtre le moindre attachement à ſon propre ſens.

Sa patience eſtoit à l'épreuve de tout. Au milieu de ſes infirmitez continuelles, elle conſerva toûjours une paix & une égalité d'ame qui nous charmoient. Il ne luy échapa jamais ou de ſe plaindre ou de donner le moindre ſigne d'impatience. Les deux derniers mois de ſa vie ſes ſouffrances furent extraordinaires : elle eſtoit obligée de ſe tenir jour & nuit dans la meſme poſture, & le moindre mouvement luy cauſoit des douleurs trés-aigues. Quand ces douleurs ſe faiſoient ſentir avec le plus de vivacité, c'eſtoit alors qu'elle paroiſſoit plus contente ; s'eſtimant heureuſe, comme elle le diſoit elle-

meſme, de vivre & de mourir ſur la croix, & uniſſant ſans ceſſe ſes ſouffrances à celles de ſon Sauveur.

Comme elle eſtoit remplie de foy, elle avoit une haute idée de tout ce qui a rapport à la Religion : c'eſt auſſi ce qui luy inſpiroit un reſpect particulier pour ceux que Dieu appelle au miniſtere évangelique. Son eſperance eſtoit ferme, ſon amour déſintereſſé, ſervant Dieu pour Dieu meſme & par le ſeul deſir de luy plaire. Sa dévotion eſtoit tendre juſqu'aux larmes, ſon union avec Dieu intime & continuelle, ne le perdant jamais de vûë dans toutes ſes actions, ce qui l'éleva en peu de temps à un eſtat d'oraiſon trés-ſublime.

Enfin rien ne fut plus remarquable dans Catherine que cette pureté angelique dont elle fut ſi

jalouſe, & qu'elle conſerva juſqu'au dernier ſoupir. Ce fut un miracle de la grace qu'une jeune Iroquoiſe ait eu tant d'attrait pour une vertu ſi peu connuë dans ſon payis, & qu'elle ait vécu dans une ſi grande innocence de mœurs pendant vingt années qu'elle a demeuré dans le centre meſme du libertinage & de la diſſolution. C'eſt cet amour pour la pureté qui produiſoit dans ſon cœur cette tendre affection pour la Reine des Vierges. Catherine ne parloit jamais de Noſtre-Dame qu'avec tranſport : elle avoit appris par cœur ſes Litanies, & elle les recitoit tous les ſoirs en particulier aprés les prieres communes de la cabane. Elle portoit toûjours ſur elle un chapellet qu'elle recitoit pluſieurs fois le jour Les Samedis & les autres jours qui ſont particu-

lierement conſacrez à l'honorer, elle faiſoit des auſteritez extraordinaires, & elle s'attachoit à l'imiter dans la pratique de quelques-unes de ſes vertus. Elle redoubloit ſa ferveur lorſqu'on celebroit quelqu'une de ſes Fêtes, & elle choiſiſſoit ces ſaints jours pour faire à Dieu quelque nouveau ſacrifice, ou pour renouveller ceux qu'elle avoit déja faits.

Une vie ſi ſainte devoit eſtre ſuivie de la plus precieuſe mort. Ce fut auſſi dans les derniers momens de ſa vie qu'elle nous édifia le plus par la pratique de ces vertus, & ſur tout par ſa patience & par ſon union avec Dieu. Elle ſe trouva fort mal vers le tems où les hommes ſont à la chaſſe dans les foreſts, & où les femmes ſont occupées depuis le matin juſqu'au ſoir dans la cam-

pagne. Alors ceux qui ſont malades reſtent ſeuls le long du jour dans leur cabane avec un plat de bled d'Inde, & un peu d'eau qu'on met le matin auprés de leur natte. Ce fut dans cet abandon que Catherine paſſa tout le temps de ſa derniere maladie. Mais ce qui auroit accablé un autre de triſteſſe, contribuoit à augmenter ſa joye en luy fourniſſant de quoy augmenter ſon merite. Accouſtumée à s'entretenir ſeule avec Dieu, elle mettoit à profit ſa ſolitude, & elle s'en ſervoit pour s'attacher davantage à ſon Créateur par des prieres & par des meditations ferventes.

Cependant le temps de ſon dernier ſacrifice approchoit, & ſes forces diminuoient chaque jour. Elle baiſſa conſiderablement le mardi de la Semaine

ſainte, & je jugeay à propos de luy donner le ſaint Viatique, qu'elle reçut avec ſes ſentimens ordinaires de pieté. Je voulois luy adminiſtrer en meſme temps l'Extrême-onction, mais elle me dit que rien ne preſſoit encore, & ſur ſa parole je crus pouvoir differer juſqu'au lendemain matin. Elle paſſa le reſte du jour & la nuit ſuivante dans de fervens entretiens avec Noſtre-Seigneur, & avec la ſainte Vierge. Le mercredi matin elle reçut la derniere onction avec les meſmes ſentimens de pieté, & ſur les trois heures aprés midi, aprés avoir prononcé les ſaints noms de JESUS & de MARIE, elle entra dans une douce agonie, aprés quoy elle perdit tout à fait l'uſage de la parole. Comme elle conſerva une parfaite connoiſſance juſqu'au dernier ſoupir, je m'ap-

perçus qu'elle s'efforçoit de former interieurement tous les actes que je luy ſuggerois. Aprés une petite demie-heure d'agonie, elle expira paiſiblement comme ſi elle fut entrée dans un doux ſommeil.

Ainſi mourut Catherine Tegahkoüita dans la 24e. année de ſon âge, ayant rempli cette Miſſion de l'odeur de ſes vertus, & de l'opinion qu'elle y laiſſa de ſa ſainteté. Son viſage qui avoit eſté extrémement extenué par ſes maladies & par ſes auſteritez continuelles, parut ſi changé & ſi agreable quelques momens aprés ſa mort, que les Sauvages qui eſtoient preſens ne pouvoient en marquer aſſez leur étonnement, & qu'on euſt dit qu'un rayon de la gloire, dont il y avoit lieu d'eſperer qu'elle venoit de prendre poſſeſſion, rejailliſſoit

jusques sur son corps. Deux François qui venoient de la Prairie de la Madeleine pour assister le Jeudy matin au service, la voyant étenduë sur sa natte avec ce visage si frais & si doux, se dirent l'un à l'autre: voilà une jeune femme qui dort bien paisiblement. Mais ils furent bien surpris quand ils apprirent un moment aprés que c'estoit le corps de Catherine qui estoit décedée : ils retournerent aussi-tost sur leurs pas, ils se mirent à genoux à ses pieds, & se recommanderent à ses prieres. Ils voulurent mesme donner une marque publique de la veneration qu'ils avoient pour la défunte, en faisant faire à l'instant un cercueil pour enfermer ces saintes reliques.

Je me sers de ce terme, Mon R. P. avec d'autant plus de confiance, que Dieu ne tarda pas à

honorer la memoire de cette vertueuſe fille par une infinité de guériſons miraculeuſes qui ſe ſont faites aprés ſa mort, & qui ſe font encore tous les jours par ſon interceſſion. C'eſt ce qui eſt connu non-ſeulement des Sauvages, mais encore des François qui ſont à Quebec & à Montreal, & qui viennent ſouvent à ſon tombeau pour y accomplir leurs vœux, ou pour la remercier des graces qu'elle leur a obtenuës du Ciel. Je pourrois vous rapporter icy un grand nombre de ces guériſons miraculeuſes qui ont eſté atteſtées par des gens dont les lumieres & la probité ne peuvent eſtre ſuſpectes : mais je me contente de vous faire part du témoignage de deux perſonnes remplies de vertu & de merite, qui ont éprouvé eux-meſmes le pouvoir que cette ſainte fille a au-

prés de Dieu, & qui ont crû devoir en laisser un monument public à la posterité, pour satisfaire tout à la fois & leur pieté & leur reconnoissance.

Le premier témoignage est de Monsieur de la Colombiere Chanoine de la Cathedrale de Quebec, Grand-Vicaire du Diocese. Il s'explique en ces termes :

« Ayant esté malade à Quebec l'année passée depuis le mois de Janvier jusqu'au mois de Juin d'une fievre lente, contre laquelle tous les remedes avoient esté inutiles, & d'un flux que l'Epikakoüena mesme n'avoit pû guérir ; on jugea à propos que je voüasse, au cas qu'il plust à Dieu de faire cesser ces deux maladies, de monter à la Mission de Saint François Xavier pour prier sur le tombeau de Catherine Tegah-

» koüita. Dez le jour meſme la
» fievre ceſſa, & le flux eſtant
» beaucoup diminué, je m'em-
» barquay quelques jours aprés
» pour m'acquitter de mon vœu.
» A peine eus je fait le tiers du
» chemin, que je me trouvay par-
» fairement guéri. Comme ma
» ſanté eſt quelque choſe de ſi
» inutile, que je n'aurois oſé la
» demander, ſi la déference que
» je dois avoir pour les ſerviteurs
» de Dieu, ne m'y avoit obligé, on
» ne peut raiſonnablement s'em-
» peſcher de croire, que Dieu en
» m'accordant cette grace, n'a
» point eu d'autre vûë, que cel-
» le de faire connoiſtre le cre-
» dit que cette bonne fille a au-
» prés de luy. Pour moy je crain-
» drois de retenir la verité dans
» l'injuſtice, & de refuſer aux
» Miſſions de Canada la gloire
» qui leur eſt dûë, ſi je ne témoi-

gnois, comme je fais, que je ſuis « redevable de ma guériſon à « cette Vierge Iroquoiſe. C'eſt « pourquoy je donne la preſen- « te atteſtation avec tous les ſen- « timens de reconnoiſſance dont « je ſuis capable, pour augmen- « ter, ſi je puis, la confiance que « l'on a en ma Bienfactrice, mais « encore plus pour exciter le de- « ſir d'imiter ſes vertus. Fait à « Villemarie le 14. Septembre « 1696. «

J. DE LA COLOMBIERE, « P. J. Chanoine de la Cathe- « drale de Quebec. «

Le ſecond témoignage eſt de Monſieur du Luth Capitaine d'un Détachement de la Marine, & Commandant au Fort Frontenac. C'eſt ainſi qu'il parle :

Je ſouſſigné certifie à qui il « appartiendra, qu'eſtant tour- « menté de la goutte depuis 23. «

» ans, avec de si grandes dou-
» leurs qu'elle ne me donnoit pas
» du repos l'espace de trois mois,
» je m'adressay à Catherine Te-
» gahkoüita Vierge Iroquoise,
» décedée au Sault Saint Loüis
» en opinion de saintetè, & je
» luy promis de visiter son tom-
» beau, si Dieu me rendoit la
» santé par son intercession. J'ay
» esté si parfaitement guéri à la
» fin d'une neuvaine que je fis
» faire en son honneur, que de-
» puis quinze mois je n'ay senti
» aucune atteinte de mes goutes.
» Fait au Fort Frontenac ce 15.
» Aoust 1696.
» J. DU LUTH, Capitaine
» d'un Détachement de la Ma-
» rine, Commandant au Fort
» Frontenac.

J'ay crû que le recit des vertus de cette sainte fille née au milieu de la Gentilité & parmi les

Sauvages, pourroit ſervir à édifier les perſonnes qui eſtant nées dans le ſein du Chriſtianiſme, ont encore de plus grands ſecours pour s'élever à une haute ſainteté. J'ay l'honneur d'eſtre &c.

MON REVEREND PERE,

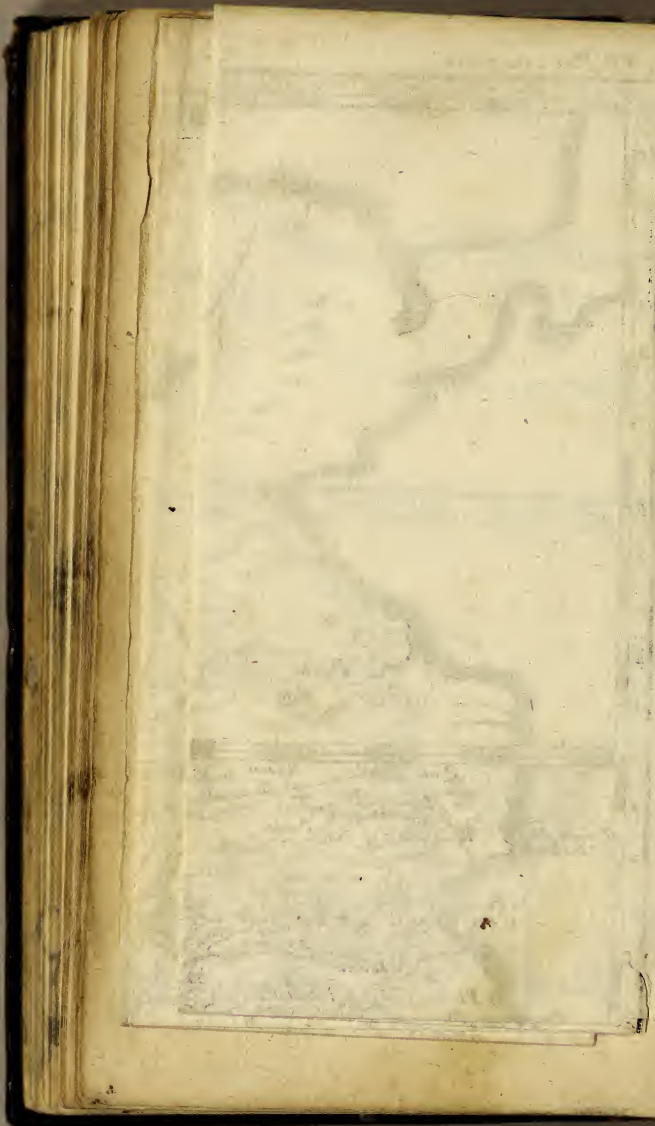
Voſtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur en N. S.
CHOLENEC, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

DESCRIPTION ABREGE'E DU FLEUVE MARAGNON, & des Missions establies aux environs de ce Fleuve.

Tirée d'un Memoire Espagnol du P. Samuel Fritz Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

CETTE fameuse Riviere, dont la Carte vient de nous estre donnée en l'année 1707 par le P. Samuel Fritz Missionnaire Jesuite, qui l'a navigée depuis sa source jusqu'à son embouchure, est la plus grande que l'on ait encore découverte. Les uns l'ont appel-

COURS
DU FLEUVE
MARAGNON
autrement du
DES AMAZONES
Par le P. Samuel Fritz
Missionnaire de la
Compagnie de Jesus
MER DE NORT
la Trinité
Cayenne
R. Oyx
R. de Vincent Pincon
Cap de Nort
Ste Foy de Bogota
Paramo de Guanaras
R. Orinoco
Popayan
Pasto
IHS
Ligne Equinoctiale
Yumavari
Lac Parime
Guanacuas
Caripunas
Manases
Yuruparis
Yupiras
Quito
Baeza
Archidona
Napo
Latacunga
Ambato
Quijos
Riobamba
Patate
Canelos
Encabellados
Sucumbios
Yacrivaras
Icates
Parianas
Maruquevenis
Morvas
Chuapoanas
Mayepien
Cariey
Caripunas
Tivitivas
Caripunas
Yaruacura
Vigia
Maracana
Para
Pinare
Guayaquil
Loxa
Zamora
Piura
Payta
Pointe de Aguja
Truxillo
Chiclayo
Lambayeque
Guanuco
Cumbas
Pitros
Callao
LIMA
Pachacama
Cuzco
Huamanga
Huancabelica
Curinas
Huahuatates
Mayorunas
Naumas
Yoaboni
Huairmas
Guanurus
Yhanomas
Yomamas
Yaveis
Cachivaras
Curiates
Irurises
Papate ruanas
Maraguares
Mabues
Sapupes
Tapayos
Arapiyu
Curinares
Mamayanases
Yurmas
Aruaquis
Caparipuris
Tapuyas
Bocas
Pinare
R. Yuruvi
R. Tefe
R. Cachivara
R. Yuruba
R. Yavari
R. Amenguaca
R. Ucayale
R. Napo
R. Iça ou Putumayo
R. Yapura
R. Negro
R. Topayos
R. Curiza
R. Arapiyu
R. Pinare
R. Yurmas
R. Mamayanases
R. Curinares
R. de Vicos
Lac Lauricocha
Chincha Cocha
Guanuco
Cumbas
Paucartambo
Tarma
Guamanga
Huancabelica
Cuzco
Andoas
Roamaynas
Payanas
Abijiras
Semisayes
Tucumas
Ticunas
Petras
Yaguas
Mayorunas
Paranas
Cahuapanas
Chayavitas
Amenguacas
Mananabobos
Cunivos
Pitros
Cumbas
Paucartambo
Vicos
Cuzco
Huamanga
Huancabelica
Callao
LIMA
Pachacama
Chincha Cocha
Guanuco
Tarma
Lac Lauricocha
Chiclayo
Lambayeque
Truxillo
Payta
Piura
Pointe de Aguja
Guayaquil
Loxa
Zamora
Quito
Baeza
Archidona
Napo
Latacunga
Ambato
Quijos
Riobamba
Patate
Canelos
Pointe de Ste Helene



lée la riviere d'Orellana : d'autres luy ont donné le nom de Maragnon ; & quelques-autres l'ont nommée la riviere des Amazones : c'eſt ſans doute à cauſe des Amazones qui ont leurs habitations le long de ſon rivage, aſſez prés de la nouvelle Grenade, & par conſequent de la riviere d'Orinocque.

L'Orinocque en certains endroits ne paroiſt pas ſi grand que la riviere des Amazones, mais il l'eſt beaucoup plus vers l'Iſle de la Sainte Trinité, où il ſe décharge dans la Mer par ſoixante-ſix embouchures. Au milieu de toutes ces embouchures il y a une infinité d'Iſles habitées par des Indiens infideles.

On rapporte des Amazones qu'elles font un divorce preſque perpetuel avec leurs maris ; quelles ne les vont voir qu'une fois

pendant l'année, & que les maris viennent les revoir à leur tour l'année suivante ; que dans le temps de ces visites mutuelles ils font de grands festins, ils celebrent leurs mariages, ils coupent les mammelles aux jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé elles puissent tirer plus habilement de l'arc, & combattre plus aisément leur ennemis. On ajouste que quand elles vont visiter leurs maris, ceux-cy sont obligez de les nourrir, de leur preparer à manger, & de les servir, tandis qu'elles se tiennent tranquilles dans leurs hamacs.

Le fleuve Maragnon a sa source dans le lac *Lauricocha*, assez prés de la ville de *Guanuco*, dans le Royaume du Perou. Il va en serpentant : son cours est de 1800 lieuës : il se décharge dans la Mer du Nord par 84. embouchures.

Là il a 84 lieuës de largeur, & il porte la douceur de ſes eaux à plus de 30 lieuës en pleine mer. Un grand nombre de rivieres viennent s'y décharger du coſté du Nord & du Midy. La pluſpart de ces rivieres ont leur ſource à plus de 100. lieuës de leur embouchure. On y trouve toute ſorte de poiſſons, & beaucoup de gibier dans les campagnes voiſines.

Ce grand fleuve eſt couvert d'une infinité d'Iſles de differente grandeur : les moindres ſont de quatre, cinq, dix, & vingt lieuës, elles ſont aſſez proches les unes des autres : les inondations qui y arrivent tous les ans ſervent beaucoup à les fertiliſer. Les peuples qui les habitent ſe font du pain des racines d'*Yuca :* quand ce pain eſt ſec, ils le détrempent dans l'eau laquelle

aprés avoir boüilli à petit feu, ſe fermente, & forme un breuvage qui enyvre de meſme que le vin. Cette liqueur eſt fort en uſage dans leurs feſtins.

Prés de la ville de Borgia il ſe trouve un détroit qui ſe nomme *Pongo:* il a trois lieuës de longueur, & il ſe partage en vingt-cinq bras dans ſa largeur. La riviere dans cet endroit eſt ſi rapide que les bateaux paſſent le détroit en un quart-d'heure. A 360. lieuës de la mer ſe trouve un autre détroit vers l'embouchure de la riviere *Tupinamba*, où le fleuve des Amazones eſt tellement rétreſſi par les terres, qu'il n'a gueres qu'un quart de lieuë de largeur. En certains endroits il eſt large d'une lieuë.

L'un & l'autre rivage, depuis la ville de *Jaen*, où la riviere commence à porter bateau juſ-

qu'à

qu'à la mer, ſont couverts d'arbres fruitiers de toute eſpece : les cacaotiers y abondent auſſi-bien que les cedres, & d'autres arbres propres du payis. On y voit des vignes ſauvages, & une écorce aromatique qui ſert à la teinture : il s'y trouve quantité de bocages qui produiſent toute ſorte de ſimples.

Parmi une infinité de poiſſons qui ſe trouvent dans cette riviere, il n'y en a point de plus remarquable ny de plus délicat que la vache marine. Les Eſpagnols l'appellent *Pece Buey*, à cauſe de la reſſemblance qu'elle a avec le bœuf. Cet animal va paiſtre ſur le rivage, & ſe nourrit des herbes qu'il y trouve : la femelle allaite ſes petits. On y trouve auſſi beaucoup de tortuës, de ſerpens, de crocodiles, & une eſpece de couleu-

vre qui devore les hommes.

Dans les montagnes il y a des tygres, des ſangliers, des daims. On trouve dans les plaines des animaux de toute eſpece dont pluſieurs ſont inconnus en Europe, mais dont le gouſt eſt excellent ; & dans les lacs quantité d'oyes & d'oyſeaux de riviere. Outre cela ils ont diverſes ſortes de fruits, comme ſont les bananes, les ananas, les goyaves, les amandes de montagnes qui reſſemblent aſſez à nos chaſtaignes, des dattes, des eſpeces de truffle, &c. Le payis eſt peuplé d'une infinité de Nations barbares, ſur-tout le long des rivieres. Les Portugais y ont quelques Colonies vers l'embouchure du fleuve, & en le remontant 600 lieuës plus avant ils ont élevé un petit Fort à l'embouchure du *Rio negro*. Le Maragnon a

dans ce vaſte eſpace 20. à 30. braſſes de profondeur.

Les Miſſions que les Jeſuites ont eſtablies aux environs du fleuve Maragnon ſont trés-pénibles : ils y entrerent en l'année 1658. Leur principal eſtabliſſement eſt dans la ville de Borgia, qui eſt comme la Capitale de la Province de *los Maynas*, laquelle eſt à 300. lieuës de Quito. Cette Province s'eſtend le long des rivieres de *Paſtaça*, de *Guallaga*, & d'*Ucayale*.

Pluſieurs des Miſſionnaires ont eu le bonheur de ſceller de leur ſang les veritez de l'Evangile qu'ils ſont venus preſcher dans ces terres infideles. Ces Barbares maſſacrerent entre autres le P. François de Figueroa prés de *Guallaga* en l'année 1666. le P. Pierre Suarez dans le payis d'*Abijiras* en 1667. le P. Auguſtin

de Hurtado dans le payis des *Andoas* en 1677. le P. Henry Richler dans le payis des *Piros* en 1695. & en cette année 1707. on a confirmé la nouvelle de la mort du P. Nicolas Durango, qui a eſté tué par les Infideles dans le payis de *Gayes*. Le lieu, où ces hommes Apoſtoliques ont répandu leur ſang, eſt deſigné ſur la Carte par une Croix.

Le P. Richler l'un des derniers Miſſionnaires dont Dieu a couronné les travaux par une mort ſi glorieuſe, naquit à Coſlau en l'année 1653. Il ſe conſacra au ſervice de Dieu dans la Compagnie de JESUS à l'âge de 16. ans. Tout le temps qu'il enſeigna les belles lettres & qu'il fit ſes études de Theologie dans la Province de Boheme où il avoit eſté reçu, il ſoupira aprés les Miſſions des Indes, auſquel-

les il prit le dessein de se dévoüer dans l'esperance d'obtenir du Seigneur la grace d'y verser son sang pour la Foy. Ce fut en l'année 1684. qu'il arriva dans cette laborieuse Mission. Il exerça d'abord son zele parmi les peuples de *los Maynas*, il fut envoyé ensuite chez les Nations infideles qui habitent le long du grand fleuve *Ucayale*. Il y travailla pendant douze ans avec tant de fruit, qu'on comptoit neuf Peuplades trés-nombreuses de Fideles, qu'il avoit formez au Christianisme, & qui vivoient dans une grande pureté de mœurs.

Il seroit difficile de faire comprendre ce qu'il eut de fatigues à essuyer, soit pour apprendre les langues barbares de ces peuples, soit pour faire entrer dans leur esprit & dans leurs cœurs les maximes de l'Evangile. Il fit

pendant ces douze années plus de quarante excurſions le long du fleuve, dont la moindre eſtoit de deux cens lieuës: & dans ces courſes il luy falloit pénetrer des foreſts épaiſſes, & traverſer des rivieres extrémement rapides. On a peine à concevoir qu'un ſeul Miſſionnaire chargé du ſoin de tant d'ames, ait pû trouver le temps de parcourir des contrées ſi éloignées les unes des autres, par des chemins ſi peu pratiquables, que ſouvent c'eſt beaucoup avancer que de faire une demie lieuë par jour.

Dans tous ſes voyages il comptoit uniquement ſur la providence pour les beſoins de la vie, & il ne voulut jamais porter avec luy aucune proviſion. Il marchoit pieds nuds dans des ſentiers ſemez de ronces & d'épi-

nes, expoſé aux morſures d'une infinité de petits inſectes venimeux, dont les piqueures cauſent des ulceres qui mettent quelquefois la vie en danger: c'eſt ce qu'ont éprouvé pluſieurs voyageurs, bien qu'ils priſſent toute ſorte de précautions pour ſe mettre à couvert de la perſecution de ces petits animaux. Souvent il ſe trouva ſi dénué des choſes les plus neceſſaires, que faute d'un morceau d'étoffe pour ſe couvrir, il eſtoit obligé d'aller à demi nud: ou bien il ſe voyoit réduit à ſe faire luy-meſme une robbe d'écorce & de branches de palmier: c'eſtoit pluſtoſt un rude cilice qu'un veſtement.

Cependant non content de ces rigueurs attachées à la vie Apoſtolique qu'il menoit, il affligeoit tous les jours ſon corps

par de nouvelles macerations. Son jeuſne eſtoit continuel & trés-auſtere : dans ſes plus longs voyages il ne vivoit que d'herbes champeſtres & de racines ſauvages : c'eſtoit un grand regal pour luy quand il trouvoit quelque petit poiſſon. Une vie ſi pénible & ſi mortifiée devoit finir par la plus ſainte mort : ce fut auſſi la récompenſe que le Seigneur avoit attachée à ſes travaux.

On avoit tenté pluſieurs fois la converſion des *Xibares*, & toûjours inutilement : c'eſt un peuple naturellement feroce & inhumain qui habite des montagnes inacceſſibles. Les Eſpagnols, dans la vûë de les ſoumettre à la Foy, avoient baſti autrefois dans leur payis une ville nommée *Sogrona* ; mais ils ne purent tenir contre les cruautez

qu'exerçoient ces Infideles, & ils furent contraints de la ruiner. Dom Matthieu Comte de Leon Preſident du Conſeil Royal de *Quito*, homme né pour les grandes entrepriſes, & plein de zele pour la converſion des Idolâtres, forma le deſſein d'envoyer encore une fois des Miſſionnaires à ces Barbares : il en confera avec l'Eveſque de *Quito*, & le Viceroy du Perou, qui promirent d'appuyer de leur autorité une œuvre ſi ſainte. Ils demanderent aux Superieurs des hommes capables d'executer une entrepriſe auſſi pénible & auſſi périlleuſe qu'eſtoit celle-là ; & pour ne pas les expoſer témerairement, ils voulurent qu'un certain nombre d'Indiens convertis à la Foy les accompagnaſſent, & leur ſerviſſent comme d'eſcorte. Le P. Richler & le P. Gaſ-

par Vidal furent choisis pour cette expedition : ils partirent avec joye, & bien que l'experience du passé leur fit juger qu'il y avoit peu de chose à esperer pour l'avenir, ils crurent qu'ils seroient assez récompensez de leurs peines, pourvû qu'ils eussent le merite de l'obéïssance.

Ce qu'ils avoient prévû arriva ; cinq années des plus grands travaux ne produisirent presque aucun fruit. Les Indiens fideles qui accompagnoient les Missionnaires, se rebuterent de tant de marches & de tant de navigations pénibles ; ils en vinrent aux plaintes & aux murmures ; ils députerent secrettement quelques-uns d'entre eux à Quito, pour supplier qu'on les rappellast, ou du moins qu'on leur envoyast à la place du P. Ri-

chler, un autre Missionnaire fort âgé qu'ils nommoient, ne pouvant, disoient-ils, résister plus long-temps à tant de travaux, que le zele infatigable du P. Richler leur faisoit souffrir : enfin voyant qu'on ne se pressoit pas de les satisfaire, ils prirent le dessein de se délivrer eux mesmes du Missionnaire, & pour colorer leur révolte particuliere, ils inspirerent la haine secrette qu'ils luy portoient, à quelques-uns des peuples circonvoisins, dont ils prétendoient se servir pour se défaire de l'Homme Apostolique.

Dieu permit, pour augmenter la couronne de son Serviteur, que le chef de ceux qui conjurerent sa perte, fût celuy-là mesme sur la fidelité duquel il devoit le plus compter. Henry (c'est son nom) estoit un jeu-

ne Indien que le Miſſionnaire avoit élevé dés ſa plus tendre enfance : il l'avoit baptiſé & luy avoit donné ſon nom de Henry : il le regardoit comme un enfant cheri qu'il avoit engendré en J. C. & qu'il avoit formé aux vertus chreſtiennes : il le tenoit toûjours en ſa compagnie, & le faiſoit manger avec luy ; il l'employoit meſme dans les fonctions Apoſtoliques. Ce perfide oubliant tant de bienfaits, ſe mit à la teſte d'une troupe d'Indiens qu'il avoit ſéduits par ſes artifices, pour oſter la vie à ſon pere en J. C. & à ſon Maiſtre. Il prit le temps que le Pere alloit travailler à la converſion des *Piros*, & l'ayant joint dans le chemin, il luy donna le premier coup : c'eſtoit le ſignal qui avertiſſoit les Indiens de ſa ſuite de ſe jetter ſur le Miſſionnaire, & de

luy arracher la vie.

Ces Barbares massacrerent en mesme temps deux Espagnols qui accompagnoient le Pere, l'un qui estoit de Quito, & l'autre qui estoit venu de Lima. Ils entrerent ensuite chez les *Chipes*, où ils exercerent le dernier acte de leur cruauté sur le Venerable Dom Joseph Vasquez Prestre Licentié, que son zele & sa vertu avoient porté depuis plusieurs années à se joindre aux Missionnaires Jesuites, & à travailler avec eux à la conversion des Gentils.

Telle fut la fin glorieuse du P. Richler, qui ayant passé des climats glacez du Septentrion dans les terres bruslantes de l'Inde Occidentale, a ouvert la porte du Ciel à plus de douze mille Infideles qu'il a convertis à la Foy.

Le P. Samuel Fritz, de qui nous avons la Carte & les particularitez du fleuve des Amazones, estoit venu aux Indes avec le P. Richler; il suivit le cours de la riviere Maragnon jusques vers son embouchure : on fut quelques années sans recevoir de ses nouvelles, ce qui fit croire ou qu'il avoit péri dans les eaux, ou que les Barbares l'avoient massacré : on avoit mesme enjoint pour luy dans la Compagnie les prieres ordinaires qui s'y font pour les deffunts. Il reparut enfin lorsqu'on ne s'attendoit plus à le revoir, & l'opinion qu'on avoit euë de sa mort, le fit regarder comme un homme ressuscité. On sçut de luy que le Gouverneur d'une place Portugaise l'avoit pris pour un espion, & que l'ayant renfermé pendant deux ans dans une

étroite priſon, il avoit eu bien de la peine aprés un temps ſi conſiderable à luy rendre la liberté. Ce Perè a établi ſa Miſſion ſur cette grande riviere, laquelle en pluſieurs endroits reſſemble à une vaſte mer. Il a ſoin de trente Nations Indiennes qui habitent autant d'Iſles de celles dont le Maragnon eſt couvert depuis l'endroit où ſont les *Pelados* juſqu'à ſon embouchure.

LETTRE

DU PERE

CLAUDE ANT. BARBIER Missionnaire de la Compagnie de JESUS,

Au Pere Petit de la même Compagnie, cy-devant Missionnaire des Indes.

A Pinneypundi ce 1. Decembre 1711.

MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

J'ay eu l'avantage peu aprés mon arrivée aux Indes d'entrer

dans le Carnate, & d'estre chargé par mes Superieurs du gouvernement de la Mission que vous aviez quittée un an auparavant pour passer en Europe. C'est pour moy une raison de vous adresser la premiere lettre que j'écris en France, afin de vous rendre compte de ce qui s'est passé de plus remarquable dans une Mission dont vous estes regardé comme le pere.

Je ne vous diray rien, mon R. P. de la joye secrette que j'ay sentie en embrassant ce nouveau genre de vie : vous avez éprouvé vous-mesme avec quelle bonté Dieu nous dédommage du petit sacrifice qu'on luy fait en cette occasion. Du moins le Seigneur a eu compassion de ma foiblesse, & il a bien voulu me faciliter toutes les choses, qui dans les commencemens d'une

vie ſi extraordinaire révoltent le plus la nature.

Aprés le tribut ordinaire d'une maladie qu'il m'a fallu payer les premiers mois, je me ſuis trouvé tellement accouſtumé à cette nouvelle maniere de vivre, de ſe veſtir, & de marcher, qu'il ne me venoit aucun doute que je ne fuſſe veritablement deſtiné de Dieu à travailler dans cette Miſſion. La difficulté inſéparable de l'étude de ces langues ne m'a pas permis encore de parler avec cette facilité qui ſeroit neceſſaire pour traitter librement avec les Gentils: mais graces à Dieu j'en ſçais aſſez pour inſtruire par moy-meſme les Néophytes.

Ce fut le 1. jour de Mars de cette année que j'entray dans la Miſſion de Carnate. Je n'y avois encore demeuré que quelques

semaines, lorsque les Catechistes m'amenerent de divers endroits un grand nombre de Catechumenes fort bien instruits, & disposez à recevoir le saint Bapteſme. Qu'il est consolant pour un nouveau Missionnaire de commencer les fonctions par administrer le Baptême à prés de deux cens personnes ! Je recüeillois ainsi la moisson que vous aviez semée : la joye & la consolation estoit pour moy toute entiere, tandis que le travail, & par conséquent le merite estoient vostre partage.

Je ferois violence à vostre modestie, mon R. P. si je marquois dans un plus grand détail les traces de vostre zele que je trouvois presque à chaque pas, en parcourant les endroits où vous avez demeuré : mais du moins vous ne serez pas insensible aux

regrets de vos Néophytes, qui demandent sans cesse au Seigneur dans leurs prieres les plus frequentes le prompt retour de leur Pasteur & de leur Pere.

Comme la Feste de Pasques approchoit dans le temps que j'arrivay à *Pinneypondi*, je ne crus pas devoir si-tost entreprendre aucun voyage : en effet je fus assez occupé à contenter la dévotion des Chrestiens qui se rendirent en foule à mon Eglise. On est frappé & attendri tout à la fois, lorsqu'arrivant nouvellement d'Europe, on voit la ferveur avec laquelle ces bons Néophytes font huit & neuf journées de chemin à pied, pour avoir le bonheur d'entendre une Messe. Bien plus encore, quand on est témoin de l'assiduité avec laquelle ces pauvres gens, aprés tant de fatigues, se trouvent aux

Inſtructions & aux Prieres qui ſe font dans l'Egliſe preſque tout le jour, & une grande partie de la nuit. Ils ſe retirent enſuite pour prendre quelques heures de ſommeil ſous le premier arbre qu'ils rencontrent: encore y en a-t-il pluſieurs parmi eux qui employent ce temps-là à des penitences extraordinaires. Vous aurez vû ſans doute comme moy, mon R. P. des Chreſtiens de l'un & de l'autre ſexe paſſer pluſieurs heures de la nuit à faire ſur leurs genoux le tour de l'Egliſe en recitant des prieres vocales, & en méditant la Paſſion du Sauveur.

Aprés la cérémonie du Vendredy Saint, m'eſtant retiré pour prendre un peu de repos, on vint m'avertir du danger où eſtoit un enfant de cinq ans qu'on avoit porté à l'Egliſe pour y eſtre baptiſé. Il venoit d'eſtre

attaqué tout à coup d'une maladie violente dont on ne pouvoit découvrir la cauſe : on jugeoit pourtant par le mouvement irrégulier de ſes yeux & par les convulſions de tout ſon corps, qu'il avoit eſté mordu de quelque ſerpent, & on ne luy donnoit plus que quelques inſtans à vivre. Je courus auſſi toſt à l'Egliſe, & je le baptiſay. Durant la cérémonie & ſur-tout lorſque je luy mis le ſel beni dans la bouche, cet enfant que ſes parens tenoient entre leurs bras à demi mort, parut à l'inſtant ſe ranimer : il ſe mit à pleurer, & enſuite il s'endormit. Deux heures aprés il ſe réveilla en parfaite ſanté, & il alla ſe ranger avec les autres enfans de ſon âge. Les Chrétiens ne douterent point qu'une ſi prompte gueriſon ne fuſt l'effet du S. Bapteſme, & ils

en rendirent graces au Seigneur comme d'une faveur speciale.

Je comptois d'aller aprés les Festes de Pasques à *Adichenelour* pour y célebrer la Feste de la Pentecoste dans la nouvelle Eglise que vous y avez fait construire : mais j'appris qu'elle avoit esté tout à-fait ruinée par une inondation qui arriva l'hyver passé. Je fus bien dédommagé de la peine que me causa ce contre-temps, par le bonheur que j'eus de gagner seurement une ame à Dieu le propre jour de cette Feste. J'estois occupé à entendre les confessions des Chrestiens qui estoient venus de fort loin & en grand nombre, lorsqu'un Gentil se presenta à la porte de l'Eglise avec sa femme qui apportoit son fils de quatre grandes lieuës, dans l'esperance qu'on luy avoit donnée qu'il re-

cevroit quelque ſoulagement à l'Egliſe des Chreſtiens. Cet enfant eſtoit à l'extrémité. Je fis comprendre à ſes parens que le Bapteſme eſtoit le ſeul remede dont il euſt beſoin, & que ſi leur fils venoit à mourir, ils auroient du moins la conſolation d'eſtre aſſurez qu'il vivroit éternellement dans la gloire. Ils y conſentirent, & je baptiſay l'enfant. A peine s'eſtoient-ils retirez qu'il mourut entre les bras de ſa mere. Un quart-d'heure plus tard il eut eſté privé à jamais du bonheur de voir Dieu. Ces bonnes gens me rapporterent le corps de leur enfant que je fis enterrer avec ſolemnité, & ils me parurent diſpoſez eux-meſmes à renoncer à l'Idolâtrie, & à embraſſer noſtre ſainte Religion. Vous ſçavez mieux que perſonne, mon R. P. combien

ces

ces traits de la Providence sont consolans pour un Missionnaire.

Je suis occupé actuellement à faire instruire une famille entiere dont la conversion a commencé par un bon vieillard qui en est le chef. Le mauvais temps obligea un de mes Catechistes d'entrer dans une Peuplade voisine : il fut touché des plaintes qu'il entendit faire dans la maison d'un Gentil, il y entra, & trouvant toute la famille éplorée, il connut par leurs larmes & par leurs gemissemens qu'ils estoient sur le point de perdre leur pere qui se mouroit ; il approcha du lieu où estoit ce vieillard, & il remplit alors la fonction d'un zélé Catechiste. Il annonça JESUS-CHRIST à ce pauvre moribond, & il l'instruisit des veritez du salut. La grace qui agissoit en mesme temps

dans son cœur, le porta à demander le Baptesme : & comme le peril estoit pressant, il luy fut conferé sur l'heure par le Catechiste. Les forces semblerent revenir au malade, ou plustost la fermeté de sa foy luy fit tirer des forces de sa propre foiblesse. Il se fit porter le jour suivant à l'Eglise, & là entre les bras de ses enfans il reçût les saintes Onctions. A peine l'eurent-ils reporté dans sa maison qu'il expira.

Cette mort donna lieu à une grande contestation qui s'éleva entre les enfans & les parens du deffunt. Ceux-cy qui estoient accreditez dans la Bourgade, prétendoient que le corps fust brusle selon la coustume de leur Caste. Les enfans tout Gentils qu'ils estoient s'y opposerent ; & dirent que leur pere estant mort

Chrestien, il seroit enterré suivant la coustume qui s'observoit dans l'Eglise des Chrestiens. Comme cette contestation faisoit de l'éclat, elle vint bien-tost à la connoissance du Raja d'*Aneycoulam*. Vous n'ignorez pas, mon R. P. que nous avons dans cette Cour de puissans ennemis. Cependant la Providence ménagea si bien les choses, que la Religion eut le dessus. Le Raja répondit que puisqu'il honoroit de sa bien-veillance le Sanias de *Pinneypondi*, & qu'il luy permettoit d'avoir des Disciples, il vouloit qu'on le laissast vivre selon ses usages. Les enfans du deffunt me firent sçavoir cette réponse dont je rendis graces à nostre Seigneur. La céremonie de l'enterrement se fit à l'ordinaire, & maintenant la veuve avec ses enfans se disposent à recevoi

ſur le

ij

Bapteſme. Je rapporte ces faits, mon R. P. parce qu'ils ont quelque choſe de ſingulier ; car pour les fruits ordinaires que l'on recueille dans cette Miſſion, il ſeroit inutile de les écrire à une perſonne qui en a plus vû & plus fait que ne peut ſçavoir un nouveau Miſſionnaire.

Aprés les continuelles occupations que m'avoient données les grandes Feſtes, Dieu m'éprouva par la maladie dont je vous ay parlé au commencement de cette lettre. Mon experience m'apprit alors, ce que je n'avois pû comprendre ſur le recit d'autruy, de la nature d'une fluxion dont on eſt tourmenté dans ce payis. C'eſt une ſi grande abondance de ſéroſitez qui tombent du cerveau, & qui s'écoulent continuellement par les yeux, qu'il eſt impoſſible de

les tenir fermez pendant un temps considerable. Ouvrez-les, c'est encore pis : chaque rayon de lumiere est une espece de dard qui vient frapper la prunelle : il n'y a pas jusqu'au mouvement naturel des paupieres qui ne cause un nouveau supplice, parce que l'humeur qui découle étant fort gluante, forme par sa consistance des pointes qui picotent sans cesse la membrane de l'œil. Je passay ainsi huit jours, sans pouvoir prendre un moment de repos : cette insomnie me causa la fiévre accompagnée d'un dégoust extréme pour toute sorte d'alimens. Mais nostre Seigneur qui sçait proportionner les maux à nostre foiblesse, me rendit la santé au bout de six semaines.

J'entrepris aussi-tost le voyage que j'avois projetté de faire à

l'Oüeſt, pour viſiter la Chreſtienté de *Courtempettey*, & repaſſer par le Sud pour recueillir les debris de l'Egliſe que vous y avez baſtie. Cette tournée me parut eſtre de prés de quatre-vingt lieuës, prenant depuis *Pinneypondi* juſqu'à *Chingama*, d'où paſſant au Sud par *Adichenelour*, on viſite les habitations qui bordent la riviere de *Ponarou*, puis on revient par l'Eſt de Gingi. Dans cette excurſion j'éprouvay aux pieds & aux jambes les douleurs que ces nouvelles courſes ne manquent pas de cauſer. A la fin je me ſuis fait à la fatigue, & graces à Dieu, il faut maintenant que les épines, dont vous ſçavez que ces prairies ſont toutes ſemées, ſoient bien longues & bien aiguës, pour ne pas ceder à la fermeté & à l'aſſurance avec laquelle je les foule.

Il est vray que la vûë des lieux consacrez par les sueurs & par les souffrances des anciens Missionnaires a bien de quoy encourager leurs successeurs, & en particulier le souvenir de la prison que vous avez eu à souffrir dans l'endroit mesme où je passois alors, a beaucoup contribué à me soustenir dans ce voyage.

A peine fus-je arrivé à *Courtempettey*, qu'on me fit le récit des outrages & des insultes que le Pere Mauduit avoit essuyées quelques années auparavant, lorsqu'on l'arresta prisonnier à *Chingama*. On me menaçoit d'une destinée toute pareille: mais Nostre-Seigneur ne prodigue pas ces sortes de faveurs à tout le monde, il faut les meriter par une ferveur extraordinaire, & par une fidelité plus grande que

la mienne. Du moins ſi en les deſirant on pouvoit s'en rendre digne, il me ſemble que j'eſtois diſpoſé à tout. Je penſois ſouvent que le R. P. Laynez, à preſent Eveſque de Saint Thomé & Fondateur de la Miſſion de *Courtempettey*, avoit eſté pris il y a quelques années dans ce lieu-là meſme, & y avoit reçû des playes dont il conſerve encore les cicatrices mille fois plus glorieuſes pour luy, que les pierres precieuſes qui ornent la mitre que le ſouverain Pontife l'a forcé tout récemment d'accepter. Mais enfin le ſéjour que j'y ay fait a eſté tranquille, & les Gentils ne m'ont point inquieté.

Cependant la converſion d'un fameux Gentil de ce payis me fit croire que j'allois eſſuyer une rude perſécution. Cet Idolâtre,

pour m'assurer que son changement estoit sincere, m'avoit remis son Idole infâme, qui n'est redevable du culte que luy rendent les Indiens, qu'au dereglement & à la corruption de leurs cœurs. Ses parens faisoient déja beaucoup de bruit, mais Dieu permit que cet orage n'eut pas de suite.

Je pris ma route vers *Tandarey*, où je dressay un Oratoire sur les débris d'une Chapelle qui fut bastie autrefois par le venerable Pere Jean de Britto martyrisé dans le Royaume de *Marava*. Si mes facultez me l'eussent permis, j'aurois relevé cette Eglise, tant à cause de la veneration que nous devons avoir pour ce saint homme, qu'à cause de la situation du lieu mesme, où les Chrestiens peuvent s'assembler

commodément. Mon deſſein eſt d'employer à cet uſage le premier ſecours qui me viendra d'Europe.

En paſſant à *Tirounamaley*, j'eus le chagrin d'y voir triompher la ſuperſtition par la beauté des édifices conſacrez aux Idoles, par la magnificence des portiques où une imagination ridicule fait nourrir & honorer une multitude prodigieuſe de ſinges, & beaucoup plus encore par les monumens que l'impieté éleve chaque jour aux endroits où l'on a obligé les femmes à ſe bruſler toutes vives aprés la mort de leurs maris. Il y en avoit ſept ou huit tout récens qui me pénetrerent de la plus ſenſible douleur.

Au ſortir de *Tandarey*, le voiſinage de Gingi & d'autres grandes villes me fit garder plus de menagemens pour ſecourir les

Chrestiens, sans m'exposer à estre découvert. Je n'eus plus d'autre demeure que les bois, encore estois-je obligé d'y faire mes fonctions durant la nuit, me contentant pendant le jour d'entretenir les Infideles, que la curiosité attiroit au lieu de ma retraite.

Enfin aprés avoir fait le tour de cette Mission, & y avoir recueilli une moisson beaucoup plus abondante que je n'osois l'esperer, je suis revenu icy pour y celebrer la Feste de tous les Saints. Je puis vous assurer, en finissant cette lettre, que vos chers Disciples conservent precieusement le souvenir des instructions qu'ils ont reçuës de leur Maistre, & que leur ferveur, loin de s'affoiblir, augmente de plus en plus chaque jour. Priez Dieu que vostre

ouvrage ne déperisse pas entre mes mains. Je me recommande à vos saints Sacrifices, en l'union desquels je suis avec beaucoup de respect,

MON REVEREND PERE,

Vostre trés-humble & trés-obéïssant serviteur en N. S.
C. A. BARBIER, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

LETTRE
DU
PERE D'ENTRECOLLES, Missionnaire de la Compagnie de JESUS:

Au Pere Orry de la meſme Compagnie, Procureur des Miſſions de la Chine & des Indes.

A Jao tcheou ce 1. Sept. 1712.

MON REVEREND PERE,

La paix de N. S.

Le ſéjour que je fais de temps en temps à *Kim te tchim* pour les

besoins spirituels de mes Néophytes, m'a donné lieu de m'instruire de la maniere dont s'y fait cete belle porcelaine qui est si estimée, & qu'on transporte dans toutes les parties du monde. Bien que ma curiosité ne m'eust jamais porté à une semblable recherche, j'ay crû cependant qu'une description un peu détaillée de tout ce qui concerne ces sortes d'ouvrages, seroit de quelque utilité en Europe.

Outre ce que j'en ay vû par moy-mesme, j'ay appris beaucoup de particularitez des Chrestiens, parmi lesquels il y en a plusieurs qui travaillent en porcelaine, & d'autres qui en font un grand commerce. Je me suis encore assuré de la verité des réponses qu'ils ont faites à mes questions, par la lecture des livres Chinois qui traittent de cet-

te matiere ; & par ce moyen là je croy avoir acquis une connoissance assez exacte de toutes les parties de ce bel art, pour en parler avec quelque confiance.

Parmi ces livres j'ay eu entre les mains l'Histoire ou les Annales de *Feou leam*, & j'ay lû avec soin dans le quatriéme Tome l'article qui regarde la porcelaine. *Kim te tchim* qui dépend de *Feou leam*, n'en est éloigné que d'une bonne lieuë ; & *Feou leam* est une ville de la dépendance de *Jao tcheou*. C'est un usage à la Chine que chaque ville imprime l'histoire de son district : cette histoire comprend la situation, l'étenduë, les limites, & la nature du payis, avec les endroits les plus remarquables, les mœurs de ses habitans, les personnes qui s'y sont distinguées par les armes & par les lettres,

ou celles qui ont esté d'une probité au-dessus du commun. Les femmes mesme y ont leur place ; celles, par exemple, qui par attachement pour leur mari défunt ont gardé la viduité. Souvent on achete l'honneur d'estre cité dans ces Annales. C'est pourquoy le Mandarin avec ceux dont il prend conseil, les revoit tous les quarante ans ou environ, & alors il en retranche où il y ajoûte ce qu'il juge à propos.

On rapporte encore dans cette Histoire les évenemens extraordinaires, les prodiges qui arrivent, les monstres qui naissent en certains temps : ce qui arriva, par exemple, il n'y a que deux ans à *Fou tcheou*, où une femme accoucha d'un serpent qui la tétoit ; de mesme ce qui se vit à *Kim te tchim*, où une truye mit bas un petit ele-

phant avec sa trompe bien formée, quoiqu'il n'y ait point d'élephans dans le pays ; ces faits seront probablement rapportez dans les Annales de ces deux villes. Peut-estre mesme mettra-t'on dans celles de *Feou leam* qu'une de nos Chrestiennes y accoucha d'un fils au seiziéme mois de sa grossesse.

Sur-tout on marque dans ces histoires les marchandises & les autres denrées qui sortent du payis ou qui s'y débitent. Si la Chine en general, ou si la ville de *Feou leam* en particulier n'avoit pas esté sujette à tant de révolutions differentes, j'aurois trouvé sans doute ce que je cherchois dans son histoire sur l'origine de la porcelaine : quoy qu'à dire vray c'est pour des Chinois que se font ces Recueils, & non pas pour les Europeans ; & les

Chinois ne s'embaraſſent gueres de ces ſortes de connoiſſances.

Les Annales de *Feou leam* rapportent que depuis la ſeconde année du regne de l'Empereur *Tam ou te* de la Dynaſtie des *Tam*, c'eſt à dire ſelon nous depuis l'an 442. de Jeſus-Chriſt, les ouvriers en porcelaine en ont toûjours fourni aux Empereurs; qu'un ou deux Mandarins envoyez de la Cour preſidoient à ce travail : on décrit enſuite fort au long la multitude & la varieté des logemens deſtinez dez ces premiers temps aux ouvriers qui travailloient à la porcelaine imperiale : c'eſt tout ce que j'ay trouvé ſur l'antiquité de ſon origine. Il eſt pourtant vray-ſemblable qu'avant l'année 442. la porcelaine avoit déja cours, & que peu à peu elle a eſté portée à un point de perfection capa-

ble de déterminer les plus riches Européans à s'en servir. On ne dit point qui en a esté l'inventeur, ny à quelle tentative ou à quel hazard on est redevable de cette invention. Anciennement, disent les Annales, la porcelaine estoit d'un blanc exquis, & n'avoit nul défaut: les ouvrages qu'on en faisoit, & qui se transportoient dans les autres Royaumes, ne s'y appelloient pas autrement que les bijoux précieux de *Jao tcheou*. Et plus bas on ajouste: la belle porcelaine qui est d'un blanc vif & éclatant, & d'un beau bleu céleste, sort toute de *Kim te tchim*. Il s'en fait dans d'autres endroits, mais elle est bien differente soit pour la couleur, soit pour la finesse.

En effet sans parler des ouvrages de poterie qu'on fait par toute la Chine, & ausquels on

ne donne jamais le nom de porcelaine, il y a quelques Provinces, comme celles de *Fou-Kien* & de *Canton* où l'on travaille en porcelaine : mais les étrangers ne peuvent s'y méprendre : celle de *Fou-Kien* eſt d'un blanc de neige qui n'a nul éclat, & qui n'eſt point mélangé de couleurs. Des Ouvriers de *Kim te tchim* y porterent autrefois tous leurs materiaux, dans l'eſperance d'y faire un gain conſiderable, à cauſe du grand commerce que les Europeans font à *Emouy* ; mais ce fut inutilement, ils ne purent jamais y réüſſir. L'Empereur regnant, qui ne veut rien ignorer, a fait conduire à Pekin des Ouvriers en porcelaine, & tout ce qui s'employe pour ce travail ; ils n'oublierent rien pour réüſſir ſous ſes yeux : cependant on aſſure que leur ouvrage manqua.

Il se peut faire que des raisons d'interest ou de politique eurent part à ce peu de succez : quoyqu'il en soit, c'est uniquement *Kim te tchim* qui a l'honneur de donner de la porcelaine à toutes les parties du monde. Le Japon mesme en vient acheter à la Chine.

Je ne puis me dispenser aprés cela, mon R. P. de vous faire icy la description de *Kim te tchim*. Il ne luy manque qu'une enceinte de murailles pour avoir le nom de Ville, & pour estre comparé aux Villes mesmes de la Chine les plus vastes & les plus peuplées. Ces endroits nommez *tchim* qui sont en petit nombre, mais qui sont d'un grand abord & d'un grand commerce, n'ont point coustume d'avoir d'enceinte, peut-estre afin qu'on puisse les étendre & les agrandir au-

tant que l'on veut ; peut-eſtre auſſi afin qu'il y ait plus de facilité à embarquer & débarquer les marchandiſes.

On compte à *Kim te tchim* dix-huit mille familles. Il y a de gros Marchands dont le logement occupe un vaſte eſpace, & contient une multitude prodigieuſe d'ouvriers; auſſi l'on dit communément qu'il y a plus d'un million d'ames, qu'il s'y conſomme chaque jour plus de dix mille charges de ris, & plus de mille cochons. Au reſte *Kim te tchim* a une grande lieuë de longueur ſur le bord d'une belle riviere. Ce n'eſt point un tas de maiſons, comme on pourroit ſe l'imaginer : les ruës ſont tirées au cordeau, elles ſe coupent & ſe croiſent à certaines diſtances, tout le terrain y eſt occupé, les maiſons n'y ſont meſme que trop

serrées & les ruës trop étroites : en les traversant on croit estre au milieu d'une foire : on entend de tous costez les cris des Portefaix qui se font faire passage. On y voit un grand nombre de Temples d'Idoles qui ont esté bastis à beaucoup de frais. Un riche Marchand, aprés avoir traversé de vastes mers pour son commerce, a cru avoir échapé d'un naufrage par la protection de la Reine du Ciel, laquelle, à ce qu'il dit, luy apparut au fort de la tempeste. Pour accomplir le vœu qu'il fit alors, il vient de mettre tout son bien à luy construire un Palais, qui l'emporte pour la magnificence sur tous les autres Temples. Dieu veuille que ce que j'en ay dit à mes Chrestiens se verifie un jour, & que ce Temple devienne effectivement une Basilique dediée à

la veritable Reine du Ciel. Ce nouveau Temple a esté basti des piastres amassez dans les Indes ; car cette monnoye Européane est icy fort connuë, & pour l'employer dans le commerce, il n'est pas necessaire de la fondre comme on fait ailleurs.

La dépense est bien plus considerable à *Kim te tchim* qu'à *Jao tcheou*, parce qu'il faut faire venir d'ailleurs tout ce qui s'y consomme, & mesme jusqu'au bois necessaire pour entretenir le feu des fourneaux. Cependant nonobstant la cherté des vivres, *Kim te tchim* est l'asile d'une infinité de pauvres familles qui n'ont point dequoy subsister dans les Villes des environs : on y trouve à employer les jeunes gens & les personnes les moins robustes. Il n'y a pas mesme jusqu'aux aveugles & aux estropiez qui y gagnent

gagnent leur vie à broyer les couleurs. Anciennement, dit l'Hiſtoire de *Feou leam*, on ne comptoit que 300. fourneaux à porcelaine dans *Kim te tchim*, preſentement il y en a bien trois mille. Il n'eſt pas ſurprenant qu'on y voye ſouvent des incendies : c'eſt pour cela que le Genie du feu y a pluſieurs Temples. Le Mandarin d'aujourd'huy en a élevé un qu'il luy a dedié, & ce fut en ma conſideration qu'il exempta les Chreſtiens de certaines corvées, auſquelles on oblige le menu peuple, quand on baſtit ces ſortes d'édifices. Le culte & les honneurs qu'on rend à ce Genie ne rendent pas les embraſemens plus rares : il y a peu de temps qu'il y eut huit cens maiſons de bruſlées : elles ont dû eſtre bien-toſt rétablies, à en juger par la multitude des

Charpentiers & des Maçons qui travailloient dans ce quartier. Le profit qui se tire du loüage des boutiques, rend ces peuples extrémement actifs à réparer ces sortes de pertes.

Kim te tchim est placé dans une plaine environnée de hautes montagnes : celle qui est à l'Orient & contre laquelle il est adossé, forme en dehors une espece de demi cercle ; les montagnes qui sont à costé donnent issuë à deux rivieres qui se réünissent : l'une est assez petite, mais l'autre est fort grande, & forme un beau Port de prés d'une lieuë dans un vaste bassin, où elle perd beaucoup de sa rapidité. On voit quelquefois dans ce vaste espace jusqu'à deux ou trois rangs de barques à la queuë les unes des autres. Tel est le spectacle qui se presente à la vûë,

lorſqu'on entre par une des gorges dans le Port : des tourbillons de flamme & de fumée qui s'élevent en differens endroits, font d'abord remarquer l'étenduë, la profondeur, & les contours de *Kim te tchim* : à l'entrée de la nuit on croit voir une vaſte Ville toute en feu, ou bien une grande fournaiſe qui a pluſieurs ſoupiraux. Peut-eſtre cette enceinte de montagnes forme-t-elle une ſituation propre aux ouvrages de porcelaine.

On ſera étonné qu'un lieu ſi peuplé où il y a tant de richeſſes, où une infinité de barques abondent tous les jours, & qui n'eſt point fermé de murailles, ſoit cependant gouverné par un ſeul Mandarin, ſans qu'il y arrive le moindre deſordre. A la verité *Kim te tchim* n'eſt qu'à une lieuë de *Feou leam*, & à 18.

lieuës de *Jao tcheou :* mais il faut avoüer que la police y eſt admirable : chaque ruë a un Chef eſtabli par le Mandarin ; & ſi elle eſt un peu longue, elle en a pluſieurs : chaque Chef a dix Subalternes qui répondent chacun de dix maiſons. Ils doivent veiller au bon ordre, accourir au premier tumulte, l'appaiſer, en donner avis au Mandarin ſous peine de la baſtonnade, qui ſe donne icy fort liberalement. Souvent meſme le Chef du quartier a beau avertir du trouble qui vient d'arriver, & aſſurer qu'il a mis tout en œuvre pour le calmer, on eſt toûjours diſpoſé à juger qu'il y a de ſa faute, & il eſt difficile qu'il échape au chaſtiment. Chaque ruë a ſes barricades qui ſe ferment durant la nuit : les grandes ruës en ont pluſieurs. Un homme du

quartier veille à chaque barricade, & il n'oseroit ouvrir la porte de sa barriere qu'à certains signaux. Outre cela la ronde se fait souvent par le Mandarin du lieu, & de temps en temps par des Mandarins de *Feou leam.* De plus il n'est gueres permis aux étrangers de coucher à *Kim te tchim* : il faut ou qu'ils passent la nuit dans leurs barques, ou qu'ils logent chez des gens de leur connoissance qui répondent de leur conduite. Cette police maintient tout dans l'ordre, & establit une sureté entiere dans un lieu, dont les richesses réveilleroient la cupidité d'une infinité de voleurs.

Aprés ce petit détail sur la situation & sur l'état present de *Kim te tchim*, venons à la porcelaine qui en fait toute la ri-

cheſſe. Ce que j'ay à vous en dire, mon R. P. ſe réduit à ce qui entre dans ſa compoſition, & aux préparatifs qu'on y apporte : aux differentes eſpeces de porcelaines, & à la maniere de les former : à l'huile qui luy donne de l'éclat, & à ſes qualitez : aux couleurs qui en font l'ornement, & à l'art de les appliquer : à la cuiſſon, & aux meſures qu'on prend pour luy donner le degré de chaleur qui convient. Enfin je finiray par quelques reflexions ſur la porcelaine ancienne, ſur la moderne, & ſur certaines choſes qui rendent impratiquables aux Chinois des ouvrages dont on a envoyé, & dont on pourroit envoyer des deſſeins. Ces ouvrages où il eſt impoſſible de réüſſir à la Chine, ſe feroient peut-eſtre facilement en Europe, ſi l'on y trou-

voit les meſmes materiaux.

Avant que de commencer, ne ſeroit-il pas à propos de détromper ceux qui croiroient peut-eſtre que le nom de Porcelaine vient du mot Chinois? A la verité il y a des mots, quoyqu'en petit nombre, qui ſont François & Chinois tout enſemble. Ce que nous appellons Thé, par exemple, a pareillement le nom de Thé dans la Province de *Fo Kien*, quoyqu'il s'appelle *tcha* dans la langue Mandarine. *Papa* & *Mama* ſont auſſi des noms qui en certaines Provinces de la Chine, & à *Kim te tchim* en particulier, ſont dans la bouche des enfans pour ſignifier pere, mere, & grand-mere. Mais pour ce qui eſt du nom de porcelaine, c'eſt ſi peu un mot Chinois, qu'aucune des ſyllabes qui le compoſe, ne peut ny eſtre pro-

noncé ny estre écrit par des Chinois, ces sons ne se trouvant point dans leur langue. Il y a apparence que c'est des Portugais qu'on a pris ce nom; quoyque parmi eux *porcellana* signifie proprement une tasse ou une écuelle, & que *loça* soit le nom qu'ils donnent generalement à tous les ouvrages que nous nommons *porcelaine*. L'usage est le maistre des langues, c'est à chaque Nation à nous apprendre l'idée qu'elle attache à ses mots. La porcelaine s'appelle communément à la Chine *tseki*.

La matiere de la porcelaine se compose de deux sortes de terres, l'une appellée *pe tun tse*, & l'autre qu'on nomme *kao lin*. Celle-cy est parsemée de corpuscules qui ont quelque éclat: l'autre est simplement blanche & trés-fine au toucher. En mes-

me temps qu'un grand nombre de groſſes barques remontent la riviere de *Jao tcheou* à *Kim te tchim* pour ſe charger de porcelaines, il y en deſcend de *Ki muen* preſque autant de petites, qui ſont chargées de *pe tun tſe* & de *kao lin* réduits en forme de briques : car *Kim te tchim* ne produit aucun des materiaux propres à la porcelaine. Les *pe tun tſe* dont le grain eſt ſi fin, ne ſont autre choſe que des quartiers de rochers qu'on tire des carrieres, & auſquels on donne cette forme. Toute pierre n'y eſt pas propre, ſans quoy il ſeroit inutile d'en aller chercher à vingt ou trente lieuës dans la Province voiſine. La bonne pierre, diſent les Chinois, doit tirer un peu ſur le verd.

Voicy quelle eſt la premiere préparation. On ſe ſert d'une

maſſuë de fer pour briſer ces quartiers de pierre, aprés quoy on met les morceaux briſez dans des mortiers, & par le moyen de certains leviers qui ont une teſte de pierre armée de fer, on acheve de les réduire en une poudre trés-fine. Ces leviers joüent ſans ceſſe ou par le travail des hommes, ou par le moyen de l'eau; de la meſme maniere que font les martinets dans les moulins à papier. On prend enſuite cette pouſſiere, on la jette dans une grande urne remplie d'eau, & on la remuë fortement avec une peſle de fer. Quand on l'a laiſſé repoſer quelques momens, il ſurnage une eſpece de creſme épaiſſe de quatre à cinq doigts: on la léve & on la verſe dans un autre vaſe plein d'eau. On agite ainſi pluſieurs fois l'eau de la premiere

urne, recueillant à chaque fois le nuage qui s'eſt formé, juſqu'à ce qu'il ne reſte plus que le gros marc, que ſon poids précipite d'abord: on le tire, & on le pile de nouveau.

Au regard de la ſeconde urne où a eſté jetté ce qui a eſté recueilli de la premiere, on attend qu'il ſe ſoit formé au fond une eſpece de paſte: lorſque l'eau paroiſt au deſſus fort claire, on la verſe par inclination pour ne pas troubler le ſediment, & l'on jette cette paſte dans de grands moules propres à la ſecher. Avant qu'elle ſoit tout-à-fait durcie, on la partage en petits carreaux qui s'achetent par centaines. Cette figure & ſa couleur luy ont fait donner le nom de *pe tun tſe.*

Les moules où ſe jette cette paſte, ſont des eſpeces de quaiſ-

ſes fort grandes & fort larges. Le fond eſt rempli de briques placées ſelon leur hauteur, de telle ſorte que la ſuperficie ſoit égale. Sur ce lit de briques ainſi rangées on étend une groſſe toile qui remplit la capacité de la quaiſſe : alors on y verſe la matiere, qu'on couvre peu aprés d'une autre toile, ſur laquelle on met un lit de briques couchées de plat les unes auprés des autres : tout cela ſert à exprimer l'eau plus promptement, ſans que rien ſe perde de la matiere de la porcelaine, qui en ſe durciſſant reçoit aiſément la figure des briques. Il n'y auroit rien à ajouſter à ce travail, ſi les Chinois n'eſtoient pas accouſtumez à alterer leurs marchandiſes : mais des gens qui roulent de petits grains de paſte dans la pouſſiere de poivre pour les en cou-

vrir, & les meſler avec du poivre veritable, n'ont garde de vendre des *pe tun tſe* ſans y meſler du marc : c'eſt pourquoy on eſt obligé de les purifier encore à *Kim te tchim* avant que de les mettre en œuvre.

Le *kao lin* qui entre dans la compoſition de la porcelaine, demande un peu moins de travail que les *pe tun tſe* : la nature y a plus de part. On en trouve des mines dans le ſein de certaines montagnes, qui ſont couvertes au dehors d'une terre rougeaſtre. Ces mines ſont aſſez profondes ; on y trouve par grumeaux la matiere en queſtion, dont on fait des quartiers en forme de carreaux, en obſervant la meſme methode que j'ay marquée par rapport aux *pe tun tſe*. Je ne ferois pas difficulté de croire que la terre blanche de

Malthe, qu'on appelle la terre de saint Paul, auroit dans sa matrice beaucoup de rapport avec le *kao lin* dont je parle, quoyqu'on n'y remarque pas les petites parties argentées, dont est semé le *kao lin*.

C'est du *kao lin* que la porcelaine fine tire toute sa fermeté: il en est comme les nerfs. Ainsi c'est le meslange d'une terre molle qui donne de la force aux *pe tun tse*, lesquels se tirent des plus durs rochers. Un riche Marchand m'a conté que des Anglois ou des Hollandois (car le nom Chinois est commun aux deux Nations) firent acheter il y a quelques années des *pe tun tse*, qu'ils emporterent dans leur payis, pour y faire de la porcelaine; mais que n'ayant point pris de *kao lin*, leur entreprise échoüa, comme ils l'ont avoüé

depuis. Sur quoy le Marchand Chinois me diſoit en riant: ils vouloient avoir un corps dont les chairs ſe ſoutinſſent ſans oſſemens.

Outre les barques chargées de *pe tun tſe* & de *kao lin* dont le rivage de *Kim te tchim* eſt bordé, on en trouve d'autres remplies d'une ſubſtance blancheaſtre & liquide. Je ſçavois depuis longtemps que cette ſubſtance eſtoit l'huile qui donne à la porcelaine ſa blancheur & ſon éclat; mais j'en ignorois la compoſition que j'ay enfin appriſe. Il me ſemble que le nom Chinois *yeou*, qui ſe donne aux differentes ſortes d'huile, convient moins à la liqueur dont je parle, que celuy de *tſi*, qui ſignifie vernis, & je crois que c'eſt ainſi qu'on l'appelleroit en Europe. Cette huile ou ce vernis ſe tire de la pierre

la plus dure, ce qui n'eſt pas ſurprenant, puiſqu'on prétend que les pierres ſe forment principalement des ſels & des huiles de la terre, qui ſe meſlent & qui s'uniſſent étroitement enſemble.

Quoyque l'eſpece de pierre dont ſe font les *pe tun tſe*, puiſſe eſtre employée indifferemment pour en tirer de l'huile, on fait choix pourtant de celle qui eſt la plus blanche, & dont les taches ſont les plus vertes. L'Hiſtoire de *Feou leam*, bien qu'elle ne deſcende pas dans le détail, dit que la bonne pierre pour l'huile eſt celle qui a des taches ſemblables à la couleur de la feüille de cyprés, *pe chu ye pan*, ou qui a des marques rouſſes ſur un fond un peu brun, à peu prés comme la linaire *ju tchi ma tam*. Il faut d'abord bien laver cette pierre, aprés quoy on y appor-

te les meſmes préparations que pour les *pe tun tſe* : quand on a dans la ſeconde urne ce qui a eſté tiré de plus pur de la premiere, aprés toutes les façons ordinaires, ſur cent livres ou environ de cette creſme, on jette une livre de pierre ou d'un mineral ſemblable à l'alun, nommé *che kao* : il faut le faire rougir au feu, & enſuite le piler : c'eſt comme la preſure qui luy donne de la conſiſtence, quoyqu'on ait ſoin de l'entretenir toûjours liquide.

Cette huile de pierre ne s'employe jamais ſeule, on y en meſle une autre qui en eſt comme l'ame. En voicy la compoſition : on prend de gros quartiers de chaux vive, ſur leſquels on jette avec la main un peu d'eau pour les diſſoudre & les réduire en poudre. Enſuite on fait une cou-

che de fougere seche, sur laquelle on met une autre couche de chaux amortie. On en met ainsi plusieurs alternativement les unes sur les autres, aprés quoy on met le feu à la fougere. Lorsque tout est consumé, l'on partage ces cendres sur de nouvelles couches de fougere seche: cela se fait au moins cinq ou six fois de suite, on peut le faire plus souvent, & l'huile en est meilleure. Autrefois, dit l'Histoire de *Feou leam*, outre la fougere on y employoit le bois d'un arbre dont le fruit s'appelle *se tse*: à en juger par l'âcreté du fruit quand il n'est pas meur, & par son petit couronnement, je croirois que c'est une espece de neffle: on ne s'en sert plus maintenant, à ce que m'ont dit mes Néophytes, apparemment parce qu'il est devenu fort rare

en ce payis cy. Peut-estre est-ce faute de ce bois que la porcelaine qui se fait maintenant, n'est pas si belle que celle des premiers temps. La nature de la chaux & de la fougere contribuë aussi à la bonté de l'huile, & j'ay remarqué que celle qui vient de certains endroits, est bien plus estimée que celle qui vient d'ailleurs.

Quand on a des cendres de chaux & de fougere jusqu'à une certaine quantité, on les jette dans une urne pleine d'eau. Sur cent livres il faut y dissoudre une livre de *che kao*, bien agiter cette mixtion, ensuite la laisser reposer jusqu'à ce qu'il paroisse sur la surface un nuage ou une croûte qu'on ramasse & qu'on jette dans une seconde urne, & cela à plusieurs repriſes. Quand il s'est formé une espece de pas-

te au fond de la seconde urne, on en verse l'eau par inclination, on conserve ce fonds liquide, & c'est la seconde huile qui doit se mesler avec la précedente. Pour un juste meslange il faut que ces deux especes de purée soient également épaisses : afin d'en juger, on plonge à diverses repriſes dans l'une & dans l'autre de petits carreaux de *pe tun tse*, en les retirant on voit sur leur superficie si l'épaïsissement est égal de part & d'autre. Voilà ce qui regarde la qualité de ces deux sortes d'huile. Pour ce qui est de la quantité, le mieux qu'on puisse faire, c'est de mesler dix mesures d'huile de pierre, avec une mesure d'huile faite de cendre de chaux & de fougere : ceux qui l'épargnent, n'en mettent jamais moins de trois mesures. Les Marchands qui

vendent cette huile, pour peu qu'ils ayent d'inclination à tromper, ne sont pas fort embaraſſez à en augmenter le volume : ils n'ont qu'à jetter de l'eau dans cette huile, & pour couvrir leur fraude, y ajouſter du *che kao* à proportion, qui empeſche la matiere d'eſtre trop liquide.

Avant que d'expliquer la maniere dont cette huile ou pluſtoſt ce vernis s'applique, il eſt à propos de décrire comment ſe forme la porcelaine. Je commence d'abord par le travail qui ſe fait dans les endroits les moins frequentez de *Kim te tchim*. Là dans une enceinte de murailles on baſtit de vaſtes apentis, où l'on voit étage ſur étage un grand nombre d'urnes de terre. C'eſt dans cette enceinte que demeurent & travaillent une infinité d'ouvriers qui ont

chacun leur taſche marquée. Une piece de porcelaine, avant que d'en ſortir pour eſtre portée au fourneau, paſſe par les mains de plus de vingt perſonnes, & cela ſans confuſion. On a ſans doute éprouvé que l'ouvrage ſe fait ainſi beaucoup plus viſte.

Le premier travail conſiſte à purifier de nouveau le *pe tun tſe* & le *kao lin* du marc qui y reſte quand on les vend. On briſe les *pe tun tſe*, & on les jette dans une urne pleine d'eau ; enſuite avec une large eſpatule on acheve en remuant de les diſſoudre : on les laiſſe repoſer quelques momens, aprés quoy on ramaſſe ce qui ſurnage, & ainſi du reſte, de la maniere qui a eſté expliquée cy-deſſus.

Pour ce qui eſt des pieces de *kao lin*, il n'eſt pas neceſſaire de

les briſer : on les met tout ſimplement dans un panier fort clair, qu'on enfonce dans une urne remplie d'eau : le *kao lin* s'y fond aiſément de luy-meſme. Il reſte d'ordinaire un marc qu'il faut jetter. Au bout d'un an ces rebuts s'accumulent, & font de grands monceaux d'un ſable blanc & ſpongieux dont il faut vuider le lieu où l'on travaille. Ces deux matieres de *pe tun tſe* & de *kao lin* ainſi préparées, il en faut faire un juſte meſlange : on met autant de *kao lin* que de *pe tun tſe* pour les porcelaines fines : pour les moyennes, on employe quatre parts de *kao lin* ſur ſix de *pe tun tſe*. Le moins qu'on en mette, c'eſt une part de *kao lin* ſur trois de *pe tun tſe*.

Aprés ce premier travail on jette cette maſſe dans un grand creux bien pavé & cimenté de

toutes parts : puis on la foule & on la peſtrit juſqu'à ce qu'elle ſe durciſſe ; ce travail eſt fort rude : ceux des Chreſtiens qui y ſont employez, ont de la peine à ſe rendre à l'Egliſe : ils ne peuvent en obtenir la permiſſion, qu'en ſubſtituant quelques autres en leur place, parce que dés que ce travail manque, tous les autres ouvriers ſont arreſtez.

De cette maſſe ainſi préparée on tire differens morceaux qu'on étend ſur de larges ardoiſes. Là on les peſtrit & on les roule en tous les ſens, obſervant ſoigneuſement qu'il ne s'y trouve aucun vuide, ou qu'il ne s'y meſle aucun corps étranger. Un cheveu, un grain de ſable perdroit tout l'ouvrage. Faute de bien façonner cette maſſe, la porcelaine ſe feſle, éclatte, coule, & ſe dejette. C'eſt de ces premiers éle-

mens

mens que ſortent tant de beaux ouvrages de porcelaine, dont les uns ſe font à la rouë, les autres ſe font uniquement ſur des moules, & ſe perfectionnent enſuite avec le ciſeau.

Tous les ouvrages unis ſe font de la premiere façon. Une taſſe, par exemple, quand elle ſort de deſſus la rouë, n'eſt qu'une eſpece de calotte imparfaite, à peu prés comme le deſſus d'un chapeau qui n'a pas encore eſté appliqué ſur la forme. L'ouvrier luy donne d'abord le diametre & la hauteur qu'on ſouhaitte, & elle ſort de ſes mains preſque auſſi-toſt qu'il l'a commencée : car il n'a que trois deniers de gain par planche, & chaque planche eſt garnie de 26. pieces. Le pied de la taſſe n'eſt alors qu'un morceau de terre de la groſſeur du diametre qu'il doit

avoir, & qui ſe creuſe avec le ciſeau, lorſque la taſſe eſt ſeche, & qu'elle a de la conſiſtence, c'eſt-à-dire, aprés qu'elle a reçû tous les ornemens qu'on veut luy donner. Effectivement cette taſſe au ſortir de la roüe eſt d'abord reçûë par un ſecond ouvrier qui l'aſſeoit ſur ſa baſe. Peu aprés elle eſt livrée à un troiſiéme qui l'applique ſur ſon moule, & luy en imprime la figure. Ce moule eſt ſur une eſpece de tour. Un quatriéme ouvrier polit cette taſſe avec le ciſeau, ſurtout vers les bords, & la rend déliée autant qu'il eſt neceſſaire pour luy donner de la tranſparence : il la racle à pluſieurs repriſes, la moüillant chaque fois tant ſoit peu ſi elle eſt trop ſeche, de peur qu'elle ne ſe briſe. Quand on retire la taſſe de deſſus le moule, il faut la rouler

doucement ſur ce meſme moule ſans la preſſer plus d'un coſté que de l'autre, ſans quoy il s'y fait des cavitez, ou bien elle ſe dejette. Il eſt ſurprenant de voir avec quelle viſteſſe ces vaſes paſſent par tant de differentes mains. On dit qu'une piece de porcelaine cuite a paſſé par les mains de ſoixante-dix ouvriers. Je n'ay pas de peine à le croire aprés ce que j'en ay vû moy-meſme : car ces grands laboratoires ont eſté ſouvent pour moy comme une eſpece d'Areopage, où j'ay annoncé celuy qui a formé le premier homme du limon, & des mains duquel nous ſortons pour devenir des vaſes de gloire ou d'ignominie.

Les grandes pieces de porcelaine ſe font à deux fois : une moitié eſt élevée ſur la rouë par trois ou quatre hommes qui la

ſoutiennent chacun de ſon coſté pour luy donner ſa figure : l'autre moitié eſtant preſque ſeche s'y applique : on l'y unit avec la matiere meſme de la porcelaine délayée dans l'eau, qui ſert comme de mortier ou de colle. Quand ces pieces ainſi collées ſont tout-à-fait ſeches, on polit avec le couteau en dedans & en dehors l'endroit de la réünion, qui par le moyen du vernis dont on le couvre, s'égale avec tout le reſte. C'eſt ainſi qu'on applique aux vaſes des ances, des oreilles, & d'autres pieces rapportées. Cecy regarde principalement la porcelaine qu'on forme ſur les moules ou entre les mains, telles que ſont les pieces canelées, ou celles qui ſont d'une figure biſarre, comme les animaux, les groteſques, les Idoles, les buſtes que les Europeans

ordonnent, & d'autres semblables. Ces sortes d'ouvrages moulez se font en trois ou quatre pieces qu'on ajouste les unes aux autres, & que l'on perfectionne ensuite avec des instrumens propres à creuser, à polir, & à rechercher differens traits qui échapent au moule. Pour ce qui est des fleurs & des autres ornemens qui ne sont point en relief, mais qui sont comme gravées, on les applique sur la porcelaine avec des cachets & des moules: on y applique aussi des reliefs tout préparez, de la mesme maniere à peu prés qu'on applique des galons d'or sur un habit.

Voicy ce que j'ay vû depuis peu touchant ces sortes de moules. Quand on a le modele de la piece de porcelaine qu'on desire, & qui ne peut s'imiter sur la rouë entre les mains du Potier,

on applique sur ce modele de la terre propre pour les moules : cette terre s'y imprime, & le moule se fait de plusieurs pieces dont chacune est d'un assez gros volume : on le laisse durcir quand la figure y est imprimée. Lorsqu'on veut s'en servir, on l'approche du feu pendant quelque temps, aprés quoy on le remplit de la matiere de porcelaine à proportion de l'épaisseur qu'on veut luy donner : on presse avec la main dans tous les endroits, puis on presente un moment le moule au feu. Aussi tost la figure empreinte se détache du moule par l'action du feu, qui consume un peu de l'humidité qui colloit cette matiere au moule. Les differentes pieces d'un tout tirées separément, se réünissent ensuite avec de la matiere de porcelaine un

peu liquide. J'ay vû faire ainſi des figures d'animaux qui eſtoient toutes maſſives : on avoit laiſſé durcir cette maſſe, & on luy avoit donné enſuite la figure qu'on ſe propoſoit, aprés quoy on la perfectionnoit avec le ciſeau, où l'on y ajouſtoit des parties travaillées ſeparément. Ces ſortes d'ouvrages ſe font avec grand ſoin, tout y eſt recherché. Quand l'ouvrage eſt fini, on luy donne le vernis, & on le cuit : on le peint enſuite, ſi l'on veut, de diverſes couleurs, & on y applique l'or, puis on le cuit une ſeconde fois. Des pieces de porcelaines ainſi travaillées ſe vendent extrémement cher. Tous ces ouvrages doivent eſtre mis à couvert du froid : leur humidité les fait éclater quand ils ne ſechent pas également. C'eſt pour parer à cet in-

convenient qu'on fait quelquefois du feu dans ces laboratoires.

Ces moules se font d'une terre jaune, grasse, & qui est comme en grumeaux : je la crois assez commune, on la tire d'un endroit qui n'est pas éloigné de *Kim te tchim*. Cette terre se paistrit, & quand elle est bien liée & un peu durcie, on en prend la quantité necessaire pour un moule, & on la bat fortement. Quand on luy a donné la figure qu'on souhaitte, on la laisse secher : aprés quoy on la façonne sur le tour. Ce travail se paye cherement. Pour expedier un ouvrage de commande, on fait un grand nombre de moules, afin que plusieurs troupes d'ouvriers travaillent à la fois. Quand on a soin de ces moules, ils durent trés-long-temps. Un Mar-

chand qui en a de tout preſts pour les ouvrages de porcelaine qu'un European demande, peut donner ſa marchandiſe bien pluſtoſt, à meilleur marché, & faire un gain plus conſiderable qu'un autre qui auroit à faire ces moules. S'il arrive que ces moules s'écorchent ou qu'il s'y faſſe la moindre breche, ils ne ſont plus en eſtat de ſervir, ſi ce n'eſt pour des porcelaines de la meſme figure, mais d'un plus petit volume. On les met alors ſur le tour, & on les rabotte, afin qu'ils puiſſent ſervir une ſeconde fois.

Il eſt temps d'ennoblir la porcelaine en la faiſant paſſer entre les mains des Peintres. Ces *Hoa pei* ou Peintres de porcelaine ne ſont gueres moins gueux que les autres ouvriers : il n'y a pas dequoy s'en étonner, puiſqu'à la réſerve de quelques-uns d'eux,

ils ne pourroient paſſer en Europe que pour des apprentis de quelques mois. Toute la ſcience de ces Peintres, & en general de tous les Peintres Chinois, n'eſt fondée ſur aucun principe, & ne conſiſte que dans une certaine routine aidée d'un tour d'imagination aſſez bornée. Ils ignorent toutes les belles regles de cet art. Il faut avoüer pourtant qu'ils peignent des fleurs, des animaux, & des payiſages qui ſe font admirer ſur la porcelaine, auſſi-bien que ſur les éventails, & ſur les lanternes d'une gaſe trés-fine.

Le travail de la peinture eſt partagé dans un meſme laboratoire entre un grand nombre d'ouvriers. L'un a ſoin uniquement de former le premier cercle coloré qu'on voit prés des bords de la porcelaine, l'autre

trace des fleurs que peint un troisiéme: celuy-cy est pour les eaux & les montagnes, celuy-là pour les oyseaux & pour les autres animaux. Les figures humaines sont d'ordinaire les plus maltraitées; certains payisages & certains plans de ville enluminez qu'on apporte d'Europe à la Chine, ne nous permettent pas de railler les Chinois, sur la maniere dont ils se representent dans leurs peintures.

Pour ce qui est des couleurs de la porcelaine, il y en a de toutes les sortes. On n'en voit gueres en Europe que de celle qui est d'un bleu vif sur un fond blanc. Je crois pourtant que nos Marchands y en ont apporté d'autres. Il s'en trouve dont le fond est semblable à celuy de nos miroirs ardens: il y en a d'entierement rouges, & parmi celles-là,

les unes ſont d'un rouge à l'huile, *yeou li hum* ; les autres ſont d'un rouge ſoufflé, *tchoui hum*, & ſont ſemées de petits points à peu prés comme nos mignatures. Quand ces deux ſortes d'ouvrages réüſſiſſent dans leur perfection, ce qui eſt aſſez difficile, ils ſont infiniment eſtimez & extrémement chers.

Enfin il y a des porcelaines où les payiſages qui y ſont peints, ſe forment du meſlange de preſque toutes les couleurs relevées par l'éclat de la dorure. Elles ſont fort belles, ſi l'on y fait de la dépenſe : autrement la porcelaine ordinaire de cette eſpece n'eſt pas comparable à celle qui eſt peinte avec le ſeul azur. Les Annales de *Kim te tchim* diſent qu'anciennement le peuple ne ſe ſervoit que de porcelaine blanche : c'eſt apparemment parce

qu'on n'avoit pas trouvé aux environs de *Jao tcheou* un azur moins précieux que celuy qu'on employe pour la belle porcelaine, lequel vient de loin & se vend assez cher.

On raconte qu'un Marchand de porcelaine ayant fait naufrage sur une coste deserte, y trouva beaucoup plus de richesses qu'il n'en avoit perdu. Comme il erroit sur la coste, tandis que l'équipage se faisoit un petit bastiment des debris du vaisseau, il apperçut que les pierres propres à faire le plus bel azur y estoient trés-communes: il en apporta avec luy une grosse charge; & jamais, dit-on, on ne vit à *Kim te tchim* de si bel azur. Ce fut vainement que le Marchand Chinois s'efforça dans la suite de retrouver cette coste, où le hasard l'avoit conduit.

Telle eſt la maniere dont l'azur ſe prépare : on l'enſevelit dans le gravier qui eſt à la hauteur d'un demi pied dans le fourneau : il s'y rôtit durant 24. heures, enſuite on le réduit en une poudre impalpable, ainſi que les autres couleurs, non ſur le marbre, mais dans de grands mortiers de porcelaine, dont le fond eſt ſans vernis, de meſme que la teſte du pilon qui ſert à broyer.

Le rouge ſe fait avec la couperoſe, *tſao fan* : peut-eſtre les Chinois ont-ils en cela quelque choſe de particulier, c'eſt pourquoy je vais rapporter leur methode. On met une livre de couperoſe dans un creuſet qu'on lutte bien avec un ſecond creuſet : au deſſus de celuy-cy eſt une petite ouverture, qui ſe couvre de telle ſorte qu'on puiſſe aiſément la découvrir s'il en eſt

besoin. On environne le tout de charbon à grand feu, & pour avoir un plus fort reverbere, on fait un circuit de briques. Tandis que la fumée s'éleve fort noire, la matiere n'eſt pas encore en eſtat; mais elle l'eſt auſſi-toſt qu'il ſort une eſpece de petit nuage fin & délié. Alors on prend un peu de cette matiere, on la délaye dans l'eau, & on en fait l'épreuve ſur du ſapin. S'il en ſort un beau rouge, on retire le braſier qui environne & couvre en partie le creuſet. Quand tout eſt refroidi, on trouve un petit pain de cé rouge qui s'eſt formé au bas du creuſet. Le rouge le plus fin eſt attaché au creuſet d'enhaut. Une livre de couperoſe donne quatre onces du rouge dont on peint la porcelaine.

Bien que la porcelaine ſoit

blanche de ſa nature, & que l'huile qu'on luy donne ſerve encore à augmenter ſa blancheur; cependant il y a de certaines figures en faveur deſquelles on applique un blanc particulier ſur la porcelaine qui eſt peinte de differentes couleurs. Ce blanc ſe fait d'une poudre de caillou tranſparent, qui ſe calcine au fourneau de meſme que l'azur. Sur demie once de cette poudre, on met une once de ceruſe pulveriſée : c'eſt auſſi ce qui entre dans le meſlange des couleurs : par exemple pour faire le verd, à une once de ceruſe & à une demie once de poudre de caillou, on ajouſte trois onces de ce qu'on nomme *tom hoa pien.* Je croirois, ſur les indices que j'en ay, que ce ſont les ſcories les plus pures du cuivre qu'on a battu.

Le verd préparé devient la matrice du violet, qui se fait en y ajoustant une dose de blanc. On met plus de verd préparé à proportion qu'on veut le violet plus foncé. Le jaune se fait en prenant sept dragmes du blanc préparé comme je l'ay dit, auſquelles on ajouſte trois dragmes du rouge de couperoſe. Toutes ces couleurs appliquées ſur la porcelaine déja cuite aprés avoir eſté huilée, ne paroiſſent vertes, violettes, jaunes, ou rouges, qu'aprés la ſeconde cuiſſon qu'on leur donne. Ces diverſes couleurs s'appliquent, dit le Livre Chinois, avec la ceruſe, le ſalpêtre, & la couperoſe. Les Chreſtiens qui ſont du meſtier, ne m'ont parlé que de la ceruſe, qui ſe meſle avec la couleur quand on la diſſoud dans l'eau gommée.

Le rouge appliqué à l'huile se prépare en meslant le rouge *tom lou hum*, ou mesme le rouge dont je viens de parler, avec l'huile ordinaire de la porcelaine, & avec une autre huile faite de cailloux blancs préparée comme la premiere espece d'huile : on ne m'a pas sçu dire la quantité de l'une & de l'autre, ny combien on délayoit de rouge dans ce meslange d'huiles : divers essais peuvent découvrir le secret. On laisse ensuite secher la porcelaine, & on la cuit au fourneau ordinaire. Si aprés la cuisson le rouge sort pur & brillant, sans qu'il y paroisse la moindre tache, c'est alors qu'on a atteint la perfection de l'art. Ces porcelaines ne resonnent point lorsqu'on les frappe.

L'autre espece de rouge soufflé se fait ainsi : on a du rouge

tout préparé, on prend un tuyau dont une des ouvertures est couverte d'une gase fort serrée, on applique doucement le bas du tuyau sur la couleur dont la gase se charge, aprés quoy on souffle dans le tuyau contre la porcelaine, qui se trouve ensuite toute semée de petits points rouges. Cette sorte de porcelaine est encore plus chere & plus rare que la précedente, parce que l'execution en est plus difficile, si l'on y veut garder toutes les proportions requises.

La porcelaine noire a aussi son prix & sa beauté : on l'appelle *ou mien :* ce noir est plombé & semblable à celuy de nos miroirs ardens. L'or qu'on y met luy donne un nouvel agrément. On donne la couleur noire à la porcelaine lorsqu'elle est seche, & pour cela on mesle trois onces

d'azur avec ſept onces d'huile ordinaire de pierre. Les épreuves apprennent au juſte quel doit eſtre ce meſlange, ſelon la couleur plus ou moins foncée qu'on veut luy donner. Lorſque cette couleur eſt ſeche, on cuit la porcelaine ; aprés quoy on y applique l'or, & on la recuit de nouveau dans un fourneau particulier.

Il ſe fait icy une autre ſorte de porcelaine que je n'avois pas encore vûë : elle eſt toute percée à jour en forme de découpure : au milieu eſt une coupe propre à contenir la liqueur. La coupe ne fait qu'un corps avec la découpure. J'ay vû d'autres porcelaines où des Dames Chinoiſes & Tartares eſtoient peintes au naturel. La draperie, le teint, & les traits du viſage, tout y eſtoit recherché. De loin on eut

pris ces ouvrages pour de l'émail.

Il eſt à remarquer que quand on ne donne point d'autre huile à la porcelaine, que celle qui ſe fait de cailloux blancs, cette porcelaine devient d'une eſpece particuliere, qu'on appelle icy *tſoui ki*. Elle eſt toute marbrée, & coupée en tous les ſens d'une infinité de veines : de loin on la prendroit pour une porcelaine briſée, dont toutes les pieces demeurent dans leur place ; c'eſt comme un ouvrage à la Moſaïque. La couleur que donne cette huile, eſt d'un blanc un peu cendré. Si la porcelaine eſt toute azurée, & qu'on luy donne cette huile, elle paroiſtra également coupée & marbrée, lorſque la couleur ſera ſeche.

Quand on veut appliquer l'or, on le broye, & on le diſſoud au

fond d'une porcelaine, juſqu'à ce qu'on voye au deſſous de l'eau un petit ciel d'or. On le laiſſe ſecher, & lorſqu'on doit l'employer, on le diſſoud par partie dans une quantité ſuffiſante d'eau gommée: avec trente parties d'or on incorpore trois parties de ceruſe, & on l'applique ſur la porcelaine de meſme que les couleurs.

Enfin il y a une eſpece de porcelaine qui ſe fait de la maniere ſuivante: on luy donne le vernis ordinaire, on la fait cuire, enſuite on la peint de diverſes couleurs, & on la cuit de nouveau. C'eſt quelquefois à deſſein qu'on réſerve la peinture aprés la premiere cuiſſon: quelquefois auſſi on n'a recours à cette ſeconde cuiſſon, que pour cacher les défauts de la porcelaine, en appliquant des couleurs dans les en-

droits défectueux. Cette porcelaine qui eſt chargée de couleurs ne laiſſe pas d'eſtre au gouſt de bien des gens. Il arrive d'ordinaire qu'on ſent des inégalitez ſur ces ſortes de porcelaine, ſoit que cela vienne du peu d'habileté de l'ouvrier, ſoit que cela ait eſté neceſſaire pour ſuppléer aux ombres de la peinture, ou bien qu'on ait voulu couvrir les défauts du corps de la porcelaine. Quand la peinture eſt ſeche auſſi-bien que la dorure, s'il y en a, on fait des piles de ces porcelaines, & mettant les petites dans les grandes, on les range dans le fourneau.

Ces ſortes de fourneaux peuvent eſtre de fer, quand ils ſont petits; mais d'ordinaire ils ſont de terre. Celuy que j'ay vû eſtoit de la hauteur d'un homme, & preſque auſſi large que nos plus

grands tonneaux de vin : il eſtoit fait de pluſieurs pieces de la matiere meſme dont on fait les quaiſſes de la porcelaine : c'eſtoit de grands quartiers épais d'un travers de doigt, hauts d'un pied, & longs d'un pied & demi. Avant que de les cuire on leur avoit donné une figure propre à s'arrondir : ils eſtoient placez les uns ſur les autres, & bien cimentez : le fond du fourneau eſtoit élevé de terre d'un demi pied ; il eſtoit placé ſur deux ou trois rangs de briques épaiſſes, mais peu larges : au tour du fourneau eſtoit une enceinte de briques bien maçonnée, laquelle avoit en bas trois ou quatre ſoupiraux qui ſont comme les ſoufflets du foyer. Cette enceinte laiſſoit juſqu'au fourneau un vuide d'un demi pied, excepté en trois ou quatre endroits qui eſtoient remplis,

plis, & qui faisoient comme les éperons du fourneau. Je croy qu'on éleve en mesme temps & le fourneau & l'enceinte, sans quoy le fourneau ne sçauroit se soutenir. On remplit le fourneau de la porcelaine qu'on veut cuire une seconde fois, en mettant en pile les petites pieces dans les grandes, ainsi que je l'ay dit. Quand tout cela est fait, on couvre le haut du fourneau de pieces de poterie semblables à celles du costé du fourneau: ces pieces qui enjambent les unes dans les autres, s'unissent étroitement avec du mortier ou de la terre détrempée. On laisse seulement au milieu une ouverture pour observer quand la porcelaine est cuite. On allume ensuite quantité de charbon sous le fourneau, on en allume pareillement sur la couverture,

d'où l'on en jette des monceaux dans l'eſpace qui eſt entre l'enceinte de brique & le fourneau. L'ouverture qui eſt au deſſus du fourneau ſe couvre d'une piece de pot caſſé. Quand le feu eſt ardent, on regarde de temps en temps par cette ouverture, & lorſque la porcelaine paroiſt éclatante & peinte de couleurs vives & animées, on retire le braſier, & enſuite la porcelaine.

Il me vient une penſée au ſujet de ces couleurs qui s'incorporent dans une porcelaine déja cuite & verniſſée par le moyen de la ceruſe, à laquelle, ſelon les Annales de *Feou leam*, on joignoit autrefois du ſalpêtre & de la couperoſe: ſi l'on employoit pareillement de la ceruſe dans les couleurs dont on peint des panneaux de verre, & qu'enſuite on leur donnaſt une eſpece

de seconde cuisson, cette ceruse ainsi employée, ne pourroit-elle pas nous rendre le secret qu'on avoit autrefois de peindre le verre, sans luy rien oster de sa transparence? C'est dequoy on pourra juger par l'épreuve.

Ce secret que nous avons perdu, me fait souvenir d'un autre secret que les Chinois se plaignent de n'avoir plus: ils avoient l'art de peindre sur les costez d'une porcelaine, des poissons, ou d'autres animaux, qu'on n'appercevoit que lorsque la porcelaine estoit remplie de quelque liqueur. Ils appellent cette espece de porcelaine *kia tsim*, c'est à dire, azur mis en presse, à cause de la maniere dont l'azur est placé. Voicy ce qu'on a retenu de ce secret, peut-estre imaginera-t-on en Europe ce qui est ignoré des Chinois. La porc-

laine qu'on veut peindre ainſi, doit eſtre fort mince : quand elle eſt ſeche, on applique la couleur un peu forte, non en dehors ſelon la couſtume, mais en dedans ſur les coſtez : on y peint communément des poiſſons, comme s'ils eſtoient plus propres à ſe produire lorſqu'on remplit la taſſe d'eau. La couleur une fois ſechée, on donne une legere couche d'une eſpece de colle fort déliée faite de la terre meſme de la porcelaine. Cette couche ſerre l'azur entre ces deux eſpeces de lames de terre. Quand la couche eſt ſeche, on jette de l'huile en dedans de la porcelaine : quelque temps aprés on la met ſur le moule & au tour. Comme elle a reçû du corps par le dedans, on la rend par dehors la plus mince qui ſe peut, ſans percer juſqu'à la couleur :

ensuite on plonge dans l'huile le dehors de la porcelaine. Lorsque tout est sec, on la cuit dans le fourneau ordinaire. Ce travail est extrémement délicat, & demande une adresse que les Chinois apparemment n'ont plus. Ils taschent neanmoins de temps en temps de retrouver l'art de cete peinture magique, mais c'est en vain. L'un d'eux m'a assuré depuis peu qu'il avoit fait une nouvelle tentative, & qu'elle luy avoit presque réüssi.

Quoyqu'il en soit, on peut dire qu'encore aujourd'huy le bel azur renaist sur la porcelaine aprés en avoir disparu. Quand on l'a appliqué, sa couleur est d'un noir pâle : lorsqu'il est sec, & qu'on luy a donné l'huile, il s'éclypse tout à fait, & la porcelaine paroist toute blanche : les couleurs sont alors ensevelies

ſous le vernis : le feu les en fait éclorre avec toutes leurs beautez ; de meſme à peu prés que la chaleur naturelle fait ſortir de la coque les plus beaux papillons avec toutes leurs nuances. J'ajouſteray une circonſtance qui n'eſt pas à omettre, c'eſt qu'avant que de donner l'huile à la porcelaine, on acheve de la polir, & de luy oſter les plus petites inégalitez. On ſe ſert pour cela d'un pinceau fait de petites plumes trés-fines, on humecte le pinceau avec un peu d'eau, & on le paſſe par tout d'une main legere.

Au reſte il y a beaucoup d'art dans la maniere dont l'huile ſe donne à la porcelaine, ſoit pour n'en pas mettre plus qu'il ne faut, ſoit pour la répandre également de tous coſtez. A la porcelaine qui eſt fort mince & fort déliée,

on donne à deux fois deux couches legeres d'huile : si les couches estoient trop épaisses, les foibles parois de la tasse ne pourroient les porter, & ils plieroient sur le champ. Ces deux couches valent autant qu'une couche ordinaire d'huile, telle qu'on la donne à la porcelaine fine qui est plus robuste. Elles se mettent l'une par aspersion, & l'autre par immersion. D'abord on prend d'une main la tasse par le dehors, & la tenant de biais sur l'urne où est le vernis, de l'autre main on jette dedans autant qu'il faut de vernis pour l'arroser par tout. Cela se fait de suite à un grand nombre de tasses : les premieres se trouvant seches en dedans, on leur donne l'huile au dehors de la maniere suivante : on tient une main dans la tasse, & la soustenant avec un

petit baſton ſous le milieu de ſon pied, on la plonge dans le vaſe plein de vernis, d'où on la retire auſſi-toſt.

J'ay dit plus haut que le pied de la porcelaine demeuroit maſſif: en effet ce n'eſt qu'aprés qu'elle a reçû l'huile & qu'elle eſt ſeche, qu'on la met ſur le tour pour creuſer le pied, aprés quoy on y peint un petit cercle, & ſouvent une lettre Chinoiſe. Quand cette peinture eſt ſeche, on verniſſe le creux qu'on vient de faire ſous la taſſe, & c'eſt la derniere main qu'on luy donne, car auſſi-toſt aprés elle ſe porte du laboratoire au fourneau pour y eſtre cuite.

J'ay eſté ſurpris de voir qu'un homme tienne en équilibre ſur ſes épaules deux planches longues & étroites ſur leſquelles ſont rangées les porcelaines, &

qu'il paſſe ainſi par pluſieurs ruës fort peuplées ſans briſer ſa marchandiſe. A la verité on évite avec ſoin de le heurter tant ſoit peu, car on ſeroit obligé de réparer le tort qu'on luy auroit fait : mais il eſt étonnant que le porteur luy-meſme regle ſi bien ſes pas & tous les mouvemens de ſon corps, qu'il ne perde rien de ſon équilibre.

L'endroit où ſont les fourneaux preſente une autre ſcene. Dans une eſpece de veſtibule qui précede le fourneau, on voit des tas de quaiſſes & d'étuis faits de terre, & deſtinez à renfermer la porcelaine. Chaque piece de porcelaine, pour peu qu'elle ſoit conſiderable, a ſon étuy, les porcelaines qui ont des couvercles comme celles qui n'en ont pas. Ces couvercles qui ne s'attachent que foiblement à la par-

tie d'en-bas durant la cuiſſon, s'en détachent aiſément par un petit coup qu'on leur donne. Pour ce qui eſt des petites porcelaines, comme ſont les taſſes à prendre du thé ou du chocolat, elles ont une quaiſſe commune à pluſieurs. L'ouvrier imite icy la nature, qui pour cuire les fruits & les conduire à une parfaite maturité, les renferme ſous une envelope, afin que la chaleur du Soleil ne les pénetre que peu à peu, & que ſon action au dedans ne ſoit pas trop interrompuë par l'air qui vient de dehors durant les fraiſcheurs de la nuit.

Ces étuis ont au dedans une eſpece de petit duvet de ſable; on le couvre de pouſſiere de *kao lin*, afin que le ſable ne s'attache pas trop au pied de la coupe qui ſe place ſur ce lict de ſable, aprés

l'avoir preſſé en luy donnant la figure du fond de la porcelaine laquelle ne touche point aux parois de ſon étuy. Le haut de cet étuy n'a point de couvercle : un ſecond étuy de la figure du premier garni pareillement de ſa porcelaine, s'enchaſſe dedans de telle ſorte, qu'il le couvre tout à fait ſans toucher à la porcelaine d'en-bas : & c'eſt ainſi qu'on remplit le fourneau de grandes piles de quaiſſes de terre toutes garnies de porcelaine. A la faveur de ces voiles épais, la beauté, & ſi j'oſe m'exprimer ainſi, le teint de la porcelaine n'eſt point halé par l'ardeur du feu.

Au regard des petites pieces de porcelaine qui ſont renfermées dans de grandes quaiſſes rondes, chacune eſt poſée ſur une ſous coupe de terre de l'épaiſſeur de deux écus, & de la

largeur de ſon pied : ces baſes ſont auſſi ſemées de pouſſiere de *kao lin*. Quand ces quaiſſes ſont un peu larges, on ne met point de porcelaine au milieu, parce qu'elle y ſeroit trop éloignée des coſtez, que par-là elle pourroit manquer de force, s'ouvrir, & s'enfoncer, ce qui feroit du ravage dans toute la colomne. Il eſt bon de ſçavoir que ces quaiſſes ont le tiers d'un pied en hauteur, & qu'en partie elles ne ſont pas cuites non plus que la porcelaine. Neanmoins on remplit entierement celles qui ont déja eſté cuites, & qui peuvent encore ſervir.

Il ne faut pas oublier la maniere dont la porcelaine ſe met dans ces quaiſſes : l'ouvrier ne la touche pas immediatement de la main ; il pourroit ou la caſſer, car rien n'eſt plus fragile, ou la

faner, ou luy faire des inégalitez. C'eſt par le moyen d'un petit cordon qu'il la tire de deſſus la planche. Ce cordon tient d'un coſté à deux branches un peu courbées d'une fourchette de bois qu'il prend d'une main, tandis que de l'autre il tient les deux bouts du cordon croiſez & ouverts ſelon la largeur de la porcelaine : c'eſt ainſi qu'il l'environne, qu'il l'éleve doucement, & qu'il la poſe dans la quaiſſe ſur la petite ſous-coupe. Tout cela ſe fait avec une viteſſe incroyable.

J'ay dit que le bas du fourneau a un demi-pied de gros gravier : ce gravier ſert à aſſeoir plus ſeurement les colomnes de porcelaine, dont les rangs qui ſont au milieu du fourneau ont au moins ſept pieds de hauteur. Les deux quaiſſes qui ſont au bas de cha-

que colomne ſont vuides, parce que le feu n'agit pas aſſez en bas, & que le gravier les couvre en partie. C'eſt par la meſme raiſon que la quaiſſe qui eſt placée au haut de la pile demeure vuide. On remplit ainſi tout le fourneau, ne laiſſant de vuide qu'à l'endroit qui eſt immediatement ſous le ſoupirail.

On a ſoin de placer au milieu du fourneau les piles de la plus fine porcelaine : dans le fonds, celles qui le ſont moins ; & à l'entrée, on met celles qui ſont un peu fortes en couleur, qui ſont compoſées d'une matiere où il entre autant de *pe tun tſe* que de *kao lin*, & auſquelles on a donné une huile faite de la pierre qui a des taches un peu noires ou rouſſes, parce que cette huile a plus de corps que l'autre. Toutes ces piles ſont placées fort

prés les unes des autres, & liées en haut, en bas, & au milieu avec quelques morceaux de terre qu'on leur applique, de telle sorte pourtant que la flamme ait un passage libre pour s'insinuer également de tous costez : & peut-estre est-ce là à quoy l'œil & l'habileté de l'ouvrier servent le plus pour réüssir dans son entrepriſe, afin d'éviter certains accidens à peu prés semblables à ceux que causent les obstructions dans le corps de l'animal.

Toute terre n'est pas propre à construire les quaisses qui renferment la porcelaine ; il y en a de trois sortes qu'on met en usage : l'une qui est jaune & assez commune ; elle domine par la quantité & fait la base. L'autre s'appelle *lao tou*, c'est une terre forte. La troisiéme qui est une terre huileuse, se nomme *yeou*

tou. Ces deux sortes de terre se tirent en hyver de certaines mines fort profondes, où il n'est pas possible de travailler pendant l'esté. Si on les mesloit parties égales, ce qui cousteroit un peu plus, les quaisses dureroient long-temps. On les apporte toutes préparées d'un gros Village qui est au bas de la riviere à une lieuë de *Kim te tchim.* Avant qu'elles soient cuites elles sont jaunastres : quand elles sont cuites, elles sont d'un rouge fort obscur. Comme on va à l'épargne, la terre jaune y domine, & c'est ce qui fait que les quaisses ne durent gueres que deux ou trois fournées, aprés quoy elles éclatent tout à fait. Si elles ne sont que legerement feslées ou fenduës, on les entoure d'un cercle d'osier, le cercle se brusle & la quaisse sert encore cette

fois-là, sans que la porcelaine en souffre. Il faut prendre garde de ne pas remplir une fournée de quaisses neuves, lesquelles n'ayent pas encore servi : il y en faut mettre la moitié qui ayent déja esté cuites. Celles-cy se placent en haut & en bas, au milieu des piles se mettent celles qui sont nouvellement faites. Autrefois, selon l'Histoire de *Feou leam*, toutes les quaisses se cuisoient à part dans un fourneau, avant qu'on s'en servist pour y faire cuire la porcelaine : sans doute parce qu'alors on avoit moins d'égard à la dépense qu'à la perfection de l'ouvrage. Il n'en est pas tout à fait de mesme à present, & cela vient apparemment de ce que le nombre des ouvriers en porcelaine s'est multiplié à l'infini.

Venons maintenant à la con-

ſtruction des fourneaux. On les place au fonds d'un aſſez long veſtibule qui ſert comme de ſoufflets, & qui en eſt la décharge. Il a le meſme uſage que l'arche des Verreries. Les fourneaux ſont preſentement plus grands qu'ils n'eſtoient autrefois. Alors, ſelon le Livre Chinois, ils n'avoient que ſix pieds de hauteur & de largeur : maintenant ils ſont hauts de deux braſſes & ont prés de quatre braſſes de profondeur. La voute auſſi bien que le corps du fourneau eſt aſſez épaiſſe pour pouvoir marcher deſſus ſans eſtre incommodé du feu : cette voute n'eſt en dedans ny plate ny formée en pointe : elle va en s'allongeant, & elle ſe retraiſſit à meſure qu'elle approche du grand ſoupirail qui eſt à l'extrémité, & par où ſortent les tourbillons de flamme &

de fumée. Outre cette gorge le fourneau a sur sa teste cinq petites ouvertures qui en sont comme les yeux : on les couvre de quelques pots cassez, de telle sorte pourtant qu'ils soulagent l'air & le feu du fourneau. C'est par ces yeux qu'on juge si la porcelaire est cuite : on découvre l'œil qui est un peu devant le grand soupirail, & avec une pincette de fer l'on ouvre une des quaisses. La porcelaine est en estat, quand on voit un feu clair dans le fourneau, quand toutes les quaisses sont embrasées, & sur tout quand les couleurs saillissent avec tout leur éclat. Alors on discontinuë le feu, & l'on acheve de murer pour quelque temps la porte du fourneau. Ce fourneau a dans toute sa largeur un foyer profond & large d'un ou de deux pieds, on le passe

sur une planche pour entrer dans la capacité du fourneau, & y ranger la porcelaine. Quand on a allumé le feu du foyer, on mure auſſi toſt la porte, n'y laiſſant que l'ouverture neceſſaire pour y jetter des quartiers de gros bois longs d'un pied, mais aſſez étroits. On chauffe d'abord le fourneau pendant un jour & une nuit, enſuite deux hommes qui ſe relevent, ne ceſſent d'y jetter du bois: on en bruſle communément pour une fournée juſqu'à cent quatre-vingt charges. A en juger par ce qu'en dit le Livre Chinois, cette quantité ne devroit pas eſtre ſuffiſante: il aſſure qu'anciennement on bruſloit deux cens quarante charges de bois, & vingt de plus ſi le temps eſtoit pluvieux, bien qu'alors les fourneaux fuſſent moins grands de la moitié que

ceux-cy. On y entretenoit d'abord un petit feu pendant sept jours & sept nuits ; le huitiéme jour on faisoit un feu trés-ardent ; & il est à remarquer que les quaisses de la petite porcelaine estoient déja cuites à part avant que d'entrer dans le fourneau : aussi faut-il avoüer que l'ancienne porcelaine avoit bien plus de corps que la moderne. On observoit encore une chose qui se neglige aujourd'huy : quand il n'y avoit plus de feu dans le fourneau, on ne démuroit la porte qu'aprés dix jours pour les grandes porcelaines, & aprés cinq jours pour les petites : maintenant on differe à la verité de quelques jours à ouvrir le fourneau, & à en retirer les grandes pieces de porcelaine, car sans cette précaution elles éclateroient : mais pour ce qui est

des petites, ſi le feu a eſté éteint à l'entrée de la nuit, on les retire dés le lendemain. Le deſſein apparemment eſt d'épargner le bois pour une ſeconde fournée. Comme la porcelaine eſt bruſlante, l'ouvrier qui la retire, s'aide, pour la prendre, de longues écharpes penduës à ſon col.

J'ay eſté ſurpris d'apprendre qu'aprés avoir bruſlé dans un jour à l'entrée du fourneau juſqu'à cent quatre-vingt charges de bois, cependant le lendemain on ne trouvoit point de cendres dans le foyer. Il faut que ceux qui ſervent ces fourneaux ſoient bien accouſtumez au feu: on dit qu'ils mettent du ſel dans leur thé, afin d'en boire tant qu'ils veulent ſans en eſtre incommodez; j'ay peine à comprendre comment il ſe peut faire que

cette liqueur salée les desaltere.

Aprés ce que je viens de rapporter, on ne doit pas estre surpris que la porcelaine soit si chere en Europe : on le sera encore moins, quand on sçaura qu'outre le gros gain des Marchands Europeans, & celuy que font sur eux leurs Commissionnaires Chinois, il est rare qu'une fournée réüssisse entierement, que souvent elle est toute perduë, & qu'en ouvrant le fourneau on trouve les porcelaines & les quaisses réduites à une masse dure comme un rocher, qu'un trop grand feu ou des quaisses mal conditionnées peuvent tout ruiner, qu'il n'est pas aisé de regler le feu qu'on leur doit donner, que la nature du temps change en un instant l'action du feu, la qualité du sujet sur lequel il agit, & celle du bois qui

l'entretient. Ainſi pour un ouvrier qui s'enrichit, il y en a cent autres qui ſe ruinent, & qui ne laiſſent pas de tenter fortune, dans l'eſperance dont ils ſe flattent de pouvoir amaſſer dequoy lever une boutique de Marchand.

D'ailleurs la porcelaine qu'on tranſporte en Europe, ſe fait preſque toûjours ſur des modeles nouveaux, ſouvent biſarres, & où il eſt difficile de réüſſir : pour peu qu'elle ait de défaut, elle eſt rebutée des Europeans qui ne veulent rien que d'achevé, & dés-là elle demeure entre les mains des ouvriers, qui ne peuvent la vendre aux Chinois parce qu'elle n'eſt pas de leur gouſt. Il faut par conſéquent que les pieces qu'on prend portent les frais de celles qu'on rebute.

Selon l'Hiſtoire de *Kim te tchim*

le

le gain qu'on faisoit autrefois estoit beaucoup plus considerable que celuy qui se fait maintenant ; c'est ce qu'on a de la peine à croire, car il s'en faut bien qu'il se fist alors un si grand débit de porcelaine en Europe. Je croy pour moy que cela vient de ce que les vivres sont maintenant bien plus chers, de ce que le bois ne se tirant plus des montagnes voisines qu'on a épuisées, on est obligé de le faire venir de fort loin & à grands frais ; de ce que le gain est partagé maintenant entre trop de personnes ; & qu'enfin les ouvriers sont moins habiles qu'ils ne l'estoient dans ces temps reculez, & que par-là ils sont moins seurs de réüssir. Cela peut venir encore de l'avarice des Mandarins, qui occupant beaucoup d'ouvriers à ces sortes d'ouvrages, dont ils

font des preſens à leurs Protecteurs de la Cour, payent mal les ouvriers, ce qui cauſe le renchériſſement des marchandiſes & la pauvreté des Marchands.

J'ay dit que la difficulté qu'il y a d'executer certains modeles venus d'Europe, eſt une des choſes qui augmente le prix de la porcelaine : car il ne faut pas croire que les ouvriers puiſſent travailler ſur tous les modeles qui leur viennent des payis étrangers. Il y en a d'impraticables à la Chine, de meſme qu'il s'y fait des ouvrages qui ſurprennent les étrangers, & qu'ils ne croyent pas poſſibles. En voicy quelques exemples. J'ay vû icy un fanal ou une groſſe lanterne de porcelaine qui eſtoit d'une ſeule piece, au travers de laquelle un flambeau éclairoit toute une chambre : cet ouvrage fut

commandé il y a ſept ou huit ans par le Prince heritier. Ce meſme Prince commanda auſſi divers inſtrumens de Muſique, entre autres une eſpece de petite orgue appellée *tſem*, qui a prés d'un pied de hauteur, & qui eſt compoſée de quatorze tuyaux, dont l'harmonie eſt aſſez agréable: mais ce fut inutilement qu'on y travailla. On réüſſit mieux aux fluſtes douces, aux flageollets, & à un autre inſtrument qu'on nomme *yun lo*, qui eſt compoſé de diverſes petites plaques rondes un peu concaves, dont chacune rend un ſon particulier: on en ſuſpend neuf dans un quadre à divers étages qu'on touche avec des baguettes comme le tympanon; il ſe fait un petit carillon qui s'accorde avec le ſon des autres inſtrumens, & avec la voix des

Muſiciens. Il a fallu, dit on, faire beaucoup d'épreuves, afin de trouver l'épaiſſeur & le degré de cuiſſon convenables, pour avoir tous les tons neceſſaires à un accord. Je m'imaginois qu'on avoit le ſecret d'inſerer un peu de métal dans le corps de ces porcelaines, pour varier les ſons: mais on m'a détrompé; le métal eſt ſi peu capable de s'allier avec la porcelaine, que ſi l'on mettoit un denier de cuivre au haut d'une pile de porcelaine placée dans le four, ce denier venant à ſe fondre perceroit toutes les quaiſſes & toutes les porcelaines de la colomne, qui ſe trouveroient toutes avoir un trou au milieu. Rien ne fait mieux voir quel mouvement le feu donne à tout ce qui eſt renfermé dans le fourneau: auſſi aſſure-t-on que tout y eſt comme fluide & flottant.

Pour revenir aux ouvrages des Chinois un peu rares, ils réüſſiſſent principalement dans les groteſques & dans la repreſentation des animaux : les ouvriers font des canards & des tortuës qui flottent ſur l'eau. J'ay vû un chat peint au naturel, on avoit mis dans ſa teſte une petite lampe dont la flamme formoit les deux yeux, & l'on m'aſſura que pendant la nuit les rats en eſtoient épouvantez. On fait encore icy beaucoup de ſtatuës de *Kouan in* (c'eſt une Déeſſe celebre dans toute la Chine) on la repreſente tenant un enfant entre ſes bras, & elle eſt invoquée par les femmes ſteriles qui veulent avoir des enfans. Elle peut eſtre comparée aux ſtatuës antiques que nous avons de Venus & de Diane, avec cette difference que les ſtatuës de *Kouan in* ſont trés-modeſtes.

Il y a une autre espece de porcelaine dont l'execution est trés-difficile, & qui par-là devient fort rare. Le corps de cette porcelaine est extrémement délié, & la surface en est trés unie au dedans & au dehors: cependant on y voit des moulures gravées, un tour de fleurs, par exemple, & d'autres ornemens semblables. Voicy de quelle maniere on la travaille: au sortir de dessus la rouë on l'applique sur un moule, où sont des gravûres qui s'y impriment en dedans: en dehors on la rend la plus fine & la plus déliée qu'il est possible en la travaillant au tour avec le ciseau; aprés quoy on luy donne l'huile, & on la cuit dans le fourneau ordinaire.

Les Marchands Europeans demandent quelquefois aux ouvriers Chinois des plaques de

porcelaine, dont une piece faſſe le deſſus d'une table & d'une chaiſe, ou des quadres de tableau : ces ouvrages ſont impoſſibles : les plaques les plus larges & les plus longues ſont d'un pied ou environ : ſi on va au delà, quelque épaiſſeur qu'on leur donne, elles ſe déjettent : l'épaiſſeur meſme ne rendroit pas plus facile l'execution de ces ſortes d'ouvrages, & c'eſt pourquoy au lieu de rendre ces plaques épaiſſes, on les fait de deux ſuperficies qu'on unit en laiſſant le dedans vuide : on y met ſeulement une traverſe, & l'on fait aux deux coſtez deux ouvertures pour les enchaſſer dans des ouvrages de menuiſerie, ou dans le doſſier d'une chaiſe ; ce qui a ſon agrément.

L'Hiſtoire de *Kim te tchim* parle de divers ouvrages ordonnez

par des Empereurs, qu'on s'efforça vainement d'executer. Le pere de l'Empereur regnant commanda des urnes à peu près de la figure des quaisſes où nous mettons des oranges : c'eſtoit apparemment pour y nourrir de petits poiſſons rouges, dorez & argentez ; ce qui fait un ornement des maiſons : peut-eſtre auſſi vouloit il s'en ſervir pour y prendre le bain, car elles devoient avoir trois pieds & demi de diametre, & deux pieds & demi de hauteur : le fonds devoit eſtre épais d'un demi-pied, & les parois d'un tiers de pied. On travailla trois ans de ſuite à ces ouvrages, & on fit juſqu'à deux cens urnes ſans qu'une ſeule puſt réüſſir. Le meſme Empereur ordonna des plaques pour des devants de galerie ouverte ; chaque plaque devoit eſtre haute de

trois pieds, large de deux pieds & demi, & épaisse d'un demi-pied : tout cela, disent les Annales de *Kim te tchim*, ne put s'executer, & les Mandarins de cette Province presenterent une Requeste à l'Empereur, pour le supplier de faire cesser ce travail.

Cependant les Mandarins qui sçavent quel est le genie des Europeans en fait d'invention, m'ont quelquefois prié de faire venir d'Europe des desseins nouveaux & curieux, afin de pouvoir presenter à l'Empereur quelque chose de singulier. D'un autre costé les Chrestiens me pressoient fort de ne point fournir de semblables modeles, car les Mandarins ne sont pas tout à fait si faciles à se rendre que nos Marchands, lorsque les ouvriers leur disent qu'un ouvrage est impratiquable,

& il y a ſouvent bien des baſtonnades données, avant que le Mandarin abandonne un deſſein dont il ſe promettoit de grands avantages.

Comme chaque profeſſion a ſon Idole particuliere, & que la divinité ſe communique icy auſſi facilement, que la qualité de Comte & de Marquis ſe donne en certains payis d'Europe, il n'eſt pas ſurprenant qu'il y ait un Dieu de la porcelaine. Le *Pouſa* (c'eſt le nom de cette Idole) doit ſon origine à ces ſortes de deſſeins qu'il eſt impoſſible aux ouvriers d'executer. On dit qu'autrefois un Empereur voulut abſolument qu'on lui fiſt des porcelaines ſur un modele qu'il donna : on luy repreſenta diverſes fois que la choſe eſtoit impoſſible ; mais toutes ces remontrances ne ſervirent qu'à exciter

de plus en plus ſon envie. Les Empereurs ſont durant leur vie les Divinitez les plus redoutées à la Chine, & ils croyent ſouvent que rien ne doit s'oppoſer à leurs deſirs. Les Officiers redoublerent donc leurs ſoins, & ils uſerent de toute ſorte de rigueur à l'égard des ouvriers. Ces malheureux dépenſoient leur argent, ſe donnoient bien de la peine, & ne recevoient que des coups. L'un d'eux dans un mouvement de déſeſpoir ſe lança dans le fourneau allumé, & il y fut conſumé à l'inſtant. La porcelaine qui s'y cuiſoit en ſortit, dit-on, parfaitement belle & au gré de l'Empereur, lequel n'en demanda pas davantage. Depuis ce temps-là cet infortuné paſſa pour un Heros, & il devint dans la ſuite l'Idole qui preſide aux travaux de la porcelaine. Je ne

ſçache pas que ſon élevation ait porté d'autres Chinois à prendre la meſme route en vûë d'un ſemblable honneur.

La porcelaine étant dans une ſi grande eſtime depuis tant de ſiecles, peut-eſtre ſouhaiteroit-on ſçavoir en quoy celle des premiers temps differe de celle de nos jours, & quel eſt le jugement qu'en portent les Chinois. Il ne faut pas douter que la Chine n'ait ſes Antiquaires, qui ſe préviennent en faveur des anciens ouvrages. Le Chinois meſme eſt naturellement porté à reſpecter l'antiquité : on trouve pourtant des défenſeurs du travail moderne : mais il n'en eſt pas de la porcelaine comme des medailles antiques, qui donnent la ſcience des temps reculez. La vieille porcelaine peut eſtre ornée de quelques caracteres Chinois, mais qui

ne marquent aucun point d'hiſtoire : ainſi les Curieux n'y peuvent trouver qu'un gouſt & des couleurs, qui la leur font préferer à celle de nos jours. Je crois avoir oüi dire lorſque j'eſtois en Europe, que la porcelaine, pour avoir ſa perfection, devoit avoir eſté long-tems enſevelie en terre: c'eſt une fauſſe opinion dont les Chinois ſe mocquent. L'Hiſtoire de *Kim te tchim* parlant de la plus belle porcelaine des premiers tems, dit qu'elle eſtoit ſi recherchée, qu'à peine le fourneau eſtoit-il ouvert, que les Marchands ſe diſputoient à qui ſeroit le premier partagé. Ce n'eſt pas là ſuppoſer qu'elle duſt eſtre enterrée.

Il eſt vray qu'en creuſant dans les ruines des vieux baſtimens, & ſur-tout en nettoyant de vieux puits abandonnez, on y trouve quelque fois de belles pieces de

porcelaine qui y ont esté cachées dans des temps de révolution : cette porcelaine est belle, parce qu'alors on ne s'aviſoit gueres d'enfoüir que celle qui estoit précieuſe, afin de la retrouver aprés la fin des troubles. Si elle est estimée, ce n'est pas parce qu'elle a acquis dans le sein de la terre quelque nouveau degré de beauté, mais c'est parce que son ancienne beauté s'est conſervée, & cela seul a son prix à la Chine, où l'on donne de groſſes ſommes pour les moindres uſtenciles de ſimple poterie dont ſe ſervoient les Empereurs *Yao* & *Chun*, qui ont regné pluſieurs ſiecles avant la Dynaſtie des *Tam*, auquel temps la porcelaine commença d'estre à l'uſage des Empereurs. Tout ce que la porcelaine acquiert en vieilliſſant dans la terre, c'est quelque change-

ment qui ſe fait dans ſon coloris, ou ſi vous voulez dans ſon teint, qui fait voir qu'elle eſt vieille. La même choſe arrive au marbre & à l'yvoire, mais plus promptement, parce que le vernis empêche l'humidité de s'inſinuer ſi aiſément dans la porcelaine. Ce que je puis dire, c'eſt que j'ay trouvé dans de vieilles maſures des pieces de porcelaine qui eſtoient probablement fort anciennes, & je n'y ay rien remarqué de particulier : s'il eſt vray qu'en vieilliſſant elles ſe ſoient perfectionnées, il faut qu'au ſortir des mains de l'ouvrier elles n'égalaſſent pas la porcelaine qui ſe fait maintenant. Mais, ce que je crois, c'eſt qu'alors, comme à preſent, il y avoit de la porcelaine de tout prix. Selon les Annales de *Kim te tchim* il y a eu autrefois des urnes qui ſe ven-

doient chacune juſqu'à 58. & 59. taëls, c'eſt-à dire plus de 80. écus. Combien ſe feroient-elles venduës en Europe ? Auſſi, dit le Livre, y avoit-il un fourneau fait exprès pour chaque urne de cette valeur, & la dépenſe n'y eſtoit pas épargnée.

Le Mandarin de *Kim te tchim* qui m'honore de ſon amitié, fait à ſes protecteurs de la Cour des preſens de vieille porcelaine, qu'il a le talent de faire luy-meſme. Je veux dire qu'il a trouvé l'art d'imiter l'ancienne porcelaine, ou du moins celle de la baſſe antiquité : il employe à cet effet quantité d'ouvriers. La matiere de ces faux *Kou tom*, c'eſt à dire de ces antiques contrefaites, eſt une terre jaunaſtre qui ſe tire d'un endroit aſſez près de *Kim te tchim* nommé *Ma ngan chan*. Elles ſont fort épaiſſes. Le

Mandarin m'a donné une aſſiette de ſa façon qui peſe autant que dix des ordinaires. Il n'y a rien de particulier dans le travail de ces ſortes de porcelaines, ſinon qu'on leur donne une huile faite de pierre jaune qu'on meſle avec l'huile ordinaire, en ſorte que cette derniere domine : ce meſlange donne à la porcelaine la couleur d'un verd de mer. Quand elle a eſté cuite on la jette dans un boüillon trés-gras fait de chapons & d'autre viande : elle s'y cuit une ſeconde fois, aprés quoy on la met dans un égouſt le plus bourbeux qui ſe puiſſe trouver, où on la laiſſe un mois & davantage. Au ſortir de cet égouſt elle paſſe pour eſtre de trois ou quatre cens ans, ou du moins de la Dynaſtie précedente des *Ming*, où les porcelaines de cette couleur & de cette

épaiſſeur eſtoient eſtimées à la Cour. Ces fauſſes antiques ſont encore ſemblables aux veritables, en ce que lorſqu'on les frappe, elles ne réſonnent point, & que ſi on les applique auprés de l'oreille, il ne s'y fait aucun bourdonnement.

On m'a apporté des débris d'une groſſe boutique une petite aſſiette, que j'eſtime beaucoup plus que les plus fines porcelaines faites depuis mille ans. On voit peint au fond de l'aſſiette un Crucifix entre la ſainte Vierge & ſaint Jean : on m'a dit qu'on portoit autrefois au Japon de ces porcelaines, mais qu'on n'en fait plus depuis ſeize à dix-ſept ans. Apparemment que les Chreſtiens du Japon ſe ſervoient de cette induſtrie durant la perſécution, pour avoir des images de nos Myſteres : ces porcelaines con-

fonduës dans des quaiſſes avec les autres, échappoient à la recherche des ennemis de la Religion : ce pieux artifice aura eſté découvert dans la ſuite, & rendu inutile par des recherches plus exactes ; & c'eſt ce qui fait ſans doute qu'on a diſcontinué à *Kim te tchim* ces ſortes d'ouvrages.

On eſt preſque auſſi curieux à la Chine des verres & des criſtaux qui viennent d'Europe, qu'on l'eſt en Europe des porcelaines de la Chine : cependant quelque eſtime qu'en faſſent les Chinois, ils n'en ſont pas venus encore juſqu'à traverſer les mers pour chercher du verre en Europe, ils trouvent que leur porcelaine eſt plus d'uſage : elle ſouffre les liqueurs chaudes ; on peut tenir une taſſe de thé boüillant ſans ſe bruſler, ſi on la ſçait prendre

à la Chinoise, ce qu'on ne peut pas faire, mesme avec une tasse d'argent de la mesme épaisseur & de la mesme figure : la porcelaine a son éclat ainsi que le verre ; & si elle est moins transparente, elle est aussi moins fragile : ce qui arrive au verre qui est fait tout récemment, arrive pareillement à la porcelaine ; rien ne marque mieux une constitution de parties à peu prés semblables : la bonne porcelaine a un son clair comme le verre : si le verre se taille avec le diamant, on se sert aussi du diamant pour réünir ensemble & coudre en quelque sorte des pieces de porcelaine cassée : c'est mesme un mestier à la Chine, on y voit des ouvriers uniquement occupez à remettre dans leurs places des pieces brisées : ils se servent du diamant comme d'une aiguille pour faire

de petits trous au corps de la porcelaine, où ils entrelaſſent un fil de leton trés delié ; & par-là ils mettent la porcelaine en eſtat de ſervir, ſans qu'on s'apperçoive preſque de l'endroit où elle a eſté caſſée.

Je dois, avant que de finir cette Lettre qui vous paroiſtra peut-eſtre trop longue, éclaircir un doute que j'ay infailliblement fait naiſtre. J'ay dit qu'il vient ſans ceſſe à *Kim te tchîm* des barques chargées de *pe tun tſe* & de *kao lin*, & qu'aprés les avoir purifiez, le marc qui en reſte, s'accumule à la longue, & forme de fort grands monceaux. J'ay ajouſté qu'il y a trois mille fourneaux à *Kim te tchim*, que ces fourneaux ſe rempliſſent de quaiſſes & de porcelaines, que ces quaiſſes ne peuvent ſervir au plus que trois ou quatre fournées,

& que ſouvent toute une fournée eſt perduë. Il eſt naturel qu'on me demande aprés cela quel eſt l'abyſme où depuis prés de treize cens ans on jette tous ces débris de porcelaine & de fourneaux, ſans qu'il ait encore eſté comblé.

La ſituation meſme de *Kim te tchim*, & la maniere dont on l'a conſtruit, donneront l'éclairciſſement qu'on ſouhaite. *Kim te tchim* qui n'eſtoit pas fort étendu dans ſes commencemens, s'eſt extrémement accrû par le grand nombre des édifices qu'on y a baſti, & qu'on y baſtit encore tous les jours : chaque édifice eſt environné de murailles : les briques dont ces murailles ſont conſtruites, ne ſont pas couchées de plat les unes ſur les autres, ni cimentées comme les ouvrages de maçonnerie d'Europe : les

murailles de la Chine ont plus de grace & moins de ſolidité. De longues & de larges briques incruſtent, pour ainſi dire, la muraille : chacune de ces briques en a une à ſes coſtez, il n'en paroiſt que l'extremité à fleur de la brique du milieu, & l'une & l'autre ſont comme les deux éperons de cette brique. Une petite couche de chaux miſe au-tour de la brique du milieu lie toutes ces briques enſemble : les briques ſont diſpoſées de la meſme maniere au revers de la muraille : ces murailles vont en s'étreciſſant à meſure qu'elles s'élevent, de ſorte qu'elles n'ont gueres au haut que la longueur & la largeur d'une brique : les éperons ou les briques qui ſont en travers, ne répondent nulle part à celles du coſté oppoſé. Par-là le corps de la muraille eſt com-

me une eſpece de coffre vuide. Quand on a fait deux ou trois rangs de briques placées ſur des fondemens peu profonds, on comble le corps de la muraille de pots caſſez, ſur leſquels on verſe de la terre délayée en forme de mortier un peu liquide. Ce mortier lie le tout, & n'en fait qu'une maſſe, qui ſerre de toutes parts les briques de traverſe; & celles-cy ſerrent celles du milieu, leſquelles ne portent que ſur l'épaiſſeur des briques qui ſont au-deſſous. De loin ces murailles me parurent d'abord faites de belles pierres griſes quarrées & polies avec le ciſeau : ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que ſi l'on a ſoin de bien couvrir le haut de bonnes tuiles, elles durent juſqu'à cent ans : à la verité elles ne portent point le poids de la charpente qui eſt ſouſtenuë

par

par des colomnes de gros bois, elles ne servent qu'à environner les bastimens & les jardins. Si l'on essayoit en Europe de faire de ces sortes de murailles à la Chinoise, on ne laisseroit pas d'épargner beaucoup, sur-tout en certains endroits.

On voit déja ce que deviennent en partie les débris de la porcelaine & des fourneaux. Il faut ajouster qu'on les jette d'ordinaire sur les bords de la riviere qui passe au bas de *Kim te tchim*: il arrive par-là qu'à la longue on gagne du terrain sur la riviere: ces decombres humectez par la pluye, & battus par les passans, deviennent d'abord des places propres à tenir le marché, ensuite on en fait des ruës. Outre cela dans les grandes crues d'eau, la riviere entraisne beaucoup de ces porcelaines bri-

ſées : on diroit que ſon lit en eſt tout pavé, ce qui ne laiſſe pas de réjoüir la vûë. De tout ce que je viens de dire, il eſt aiſé de juger quel eſt l'abyſme où depuis tant de ſiecles on jette tous ces débris de fourneaux & de porcelaine.

Mais pour peu qu'un Miſſionnaire ait de zele, il ſe preſente à ſon eſprit une penſée bien affligeante : quel eſt l'abyſme, me dis-je ſouvent à moy-meſme, où ſont tombez tant de millions d'hommes, qui durant cette longue ſuite de ſiecles ont peuplé *Kim te tchim* : on voit toutes les montagnes des environs couvertes de ſepulchres : au bas d'une de ces montagnes eſt une foſſe fort large environnée de hautes murailles : c'eſt-là qu'on jette les corps des pauvres qui n'ont pas dequoy avoir un cercueil, ce

qu'on regarde icy comme le plus grand de tous les malheurs : cet endroit s'appelle *ouan min kem*, c'eſt-à-dire, foſſe à l'infini, foſſe pour tout un monde. Dans les temps de peſte qui fait preſque tous les ans de grands ravages dans un lieu ſi peuplé, cette large foſſe engloutit bien des corps, ſur leſquels on jette de la chaux vive pour conſumer les chairs. Vers la fin de l'année, en hyver, les Bonzes, par un acte de charité fort intereſſée, car il eſt precedé d'une bonne queſte, viennent retirer les oſſemens pour faire place à d'autres, & ils les bruſlent durant une eſpece de ſervice qu'ils font pour ces malheureux défunts.

De cette ſorte les montagnes qui environnent *Kim te tchim*, preſentent à la vûë la terre où ſont rentrez les corps de tant

de millions d'hommes qui ont ſubi le ſort de tous les mortels ; mais quel eſt l'abyſme où leurs ames ſont tombées, & quoy de plus capable d'animer le zele d'un Miſſionnaire pour travailler au ſalut de ces Infideles, que la perte irréparable de tant d'ames pendant une ſi longue ſuite de ſiecles ! *Kim te tchim* eſt redevable aux liberalitez de M. le Marquis de Broiſſia d'une Egliſe qui a un troupeau nombreux, lequel s'augmente conſiderablement chaque année. Plaiſe au Seigneur de verſer de plus en plus ſes benedictions ſur ces nouveaux Fideles ! Je les recommande à vos prieres : ſi elles eſtoient ſouſtenuës de quelques ſecours pour augmenter le nombre des Catechiſtes, on ſeroit édifié à la Chine de voir que ce n'eſt pas ſeulement le luxe & la cupidité

des Européans qui font passer leurs richesses jusqu'à *Kim te tchim* ; mais qu'il se trouve des personnes zelées qui ont des desseins beaucoup plus nobles, que celles qui en font venir des bijoux si fragiles. Je suis avec bien du respect,

MON REVEREND PERE,

Vostre tres-humble & tres-obéïssant serviteur en N. S. D'ENTRECOLLES, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

LETTRE DU PERE TACHARD, Missionnaire de la Compagnie de JESUS:

Au R. P. du Trevou, de la meſme Compagnie, Confeſſeur de S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orleans.

A Chandernagor, ce 18. Janvier 1711.

MON REVEREND PERE,

La paix de N. S.

Quoyque mes frequens voyages m'ayent empeſché de me

joindre aux Ouvriers évangeliques qui travaillent bien avant dans les terres à la conversion des Infideles, & que maintenant je fois privé de ce bonheur à cause de mon grand âge & de mes continuelles infirmitez, je n'ay pas laissé pourtant de participer un peu cette année au zele & aux souffrances de ces Hommes Apostoliques dans le voyage que je viens de faire de Pontichery à Bengale. Les circonstances m'en ont paru édifiantes, & je me flatte qu'elles attireront vostre attention.

Ce fut avec regret que je quittay Pontichery : je sçavois assez de langue Malabare pour confesser, pour catechiser, & mesme pour lire & entendre les livres du payis. Il falloit à Bengale commencer à apprendre une langue toute nouvelle ; ce qui

n'eſt pas aiſé à l'âge de ſoixante ans. Je m'embarquay donc ſur un petit Vaiſſeau qui partoit pour Bengale. Le Frere Moricet qui m'accompagnoit, avoit enſeigné la Géometrie & la Navigation au Capitaine & aux deux Pilotes du Vaiſſeau. Le premier qui eſtoit d'Anvers, eſtoit venu à Pontichery ſur les Vaiſſeaux de la Royale Compagnie en qualité de ſimple ſoldat. Se dégouſtant d'un meſtier qui ne conduit à rien dans les Indes, & qui eſt trés-dangereux pour le ſalut, il luy prit envie d'apprendre le Pilotage. Deux ans d'une application conſtante le mirent en eſtat de commander une petite Barque, & cette année il commande une Caiche* de cent tonneaux.

Les deux Pilotes, l'un Portu-

* Petit Baſtiment Indien.

gais, & l'autre Indien, avoient appris aussi leur mestier parmi nos Pensionnaires de Pontichery : car nous avons crû, Mon R. P. que rien n'estoit plus important pour le salut de cette Nation, que de tenir des Ecoles publiques, où l'on pust élever les jeunes Indiens. L'oysiveté & le défaut d'éducation les plongent d'ordinaire dans les plus grands désordres : abandonnez dez l'enfance à des esclaves, ils apprennent presque au sortir du berceau à commettre les actions qui font le plus d'horreur. En les élevant dans nos Maisons, nous les occupons utilement, nous tâchons de les former aux bonnes mœurs, & de leur inspirer de bonne heure la crainte de Dieu. On leur apprend à lire, à écrire, à dessiner : on leur enseigne l'Arithmetique, le Pi-

lotage, & la Géometrie : ceux qui ſont de naiſſance y étudient la langue Latine, la Philoſophie, & la Théologie. Tandis que j'ay demeuré à Pontichery, j'y ay vû plus de trente Penſionnaires raſſemblez de toutes les parties du monde ; nous avions deux Européans, l'un qui eſtoit de Paris, & l'autre de Londres ; c'eſt le fils du Gouverneur Anglois de *Godelour*. L'Afrique nous avoit envoyé cinq jeunes enfans nez à l'Iſle de Maſcarin. Nous avions de l'Amerique un jeune Eſpagnol né aux Philippines, dont le pere eſtoit General des Galions d'Eſpagne. Tous les autres eſtoient du Pegou, de Bengale, de Madras, de Saint Thomé, de Pontichery, de Portonovo, de Surate, & d'Iſpahan capitale de la Perſe. Dieu a beni nos ſoins ; pluſieurs de ces jeunes gens ſe

sont avancez sur mer, ou dans les Comptoirs de la Royale Compagnie : d'autres sont dans les Ordres sacrez, ou ont embrassé la vie Religieuse.

Ce fut le 9e. de Septembre que nous nous embarquasmes à Pontichery, & le 11. au matin nous mouillasmes à Madras, où Monsieur du Laurens devoit remettre quelques quaisses d'argent à un riche Marchand Anglois. Quoyqu'en Europe il y ait guerre entre les François & les Anglois, & qu'on se la fasse aux Indes sur mer lorsque les Vaisseaux se rencontrent, cependant ces deux Nations vivent sur terre dans une parfaite intelligence, ce qui leur est trés-utile pour l'exercice de leur commerce. Je fus reçû fort civilement de M. le Gouverneur Anglois : il me pressa de disner avec luy, & j'eus

bien de la peine à luy faire gouſter les raiſons qui m'obligeoient de ne pas répondre à ſon honneſteté.

Aprés avoir pris congé de M. le Gouverneur, je partis pour Saint Thomé, qui n'eſt éloigné que de deux lieuës de Madras. J'eſtois dans l'impatience de voir M. Laynes Eveſque de cette ville & ancien Miſſionnaire de Maduré. La bonté & la tendreſſe avec laquelle ce ſaint Prelat me reçut, ſurpaſſe tout ce que je vous en pourrois dire : ſon élevation n'a rien changé dans ſon ancienne façon de vivre : à l'habit prés on le prendroit encore pour un Miſſionnaire de noſtre Compagnie. Je mangeay le lendemain à ſa table, où l'on ne ſert jamais que des legumes & du lait.

Le meſme jour j'eus le bon-

heur de celebrer le Saint Sacrifice de la Messe dans une Chapelle attenante à la Cathedrale, où l'on dit que saint Thomas demeura quelque temps. On y garde encore diverses reliques de ce grand Apostre, entre autres le fer de la lance dont il fut percé, de ses ossemens, & des morceaux de ses habits. Quelques mois auparavant j'avois eu la consolation de considerer à loisir les autres monumens de pieté, qui attirent en foule les anciens & les nouveaux Fideles de toute l'Inde. Les principaux se voyent au grand Mont & au petit Mont. On appelle ainsi deux montagnes éloignées de deux grandes lieuës de Saint Thomé.

Le petit Mont est un rocher fort escarpé de trois costez, ce n'est que vers le Sud-Ouest qu'il a une pente aisée. On y voit deux

Egliſes, l'une qui regarde le Nord vers Madras, & qui eſt ſituée au milieu de la montagne : on y monte par un degré de pierre fort ſpacieux, où ſe trouvent deux ou trois détours qui aboutiſſent à une eſplanade de terre qu'on a faite ſur le rocher. De cette eſplanade on entre dans l'Egliſe de Noſtre-Dame. Sous l'Autel qui eſt élevé de ſept à huit marches, eſt une caverne d'environ quatorze pieds de largeur, & de quinze à ſeize pieds de profondeur. Ainſi il n'y a que l'extremité occidentale de la caverne qui ſoit ſous l'Autel. Cette grotte ou naturelle, ou taillée dans le roc, n'a pas plus de ſept pieds dans ſa plus grande hauteur : on s'y gliſſe avec aſſez de peine par une crevaſſe du rocher haute de cinq pieds, & large d'un peu plus d'un pied &

demi. On n'a pas jugé à propos d'embellir cette entrée, ni meſme de rien changer à toute la grotte, parce qu'on eſt perſuadé que ſaint Thomas ſe retiroit ſouvent dans ce lieu ſolitaire pour y faire oraiſon. Nos Miſſionnaires ont dreſſé un Autel vers l'extremité orientale de la grotte. C'eſt une tradition parmi le peuple qu'une eſpece de feneſtre d'environ deux pieds & demi qui eſt au Sud, & qui donne un jour fort obſcur à toute la grotte, a eſté faite par miracle, & que ce fut par cette ouverture que le ſaint Apoſtre ſe ſauva des mains du Brame qui le perça de ſa lance, & qu'il alla mourir au grand Mont, qui n'eſt qu'à une demi lieuë de-là vers le Sud-Oüeſt. Cependant tout le monde ne convient pas de ce fait, quelques-uns diſent

au contraire qu'il fut bleſſé au grand Mont, tandis qu'il eſtoit en prieres devant la Croix qu'il avoit luy-meſme taillée dans le roc, & qu'on y voit encore.

De l'Egliſe de Noſtre Dame on monte ſur le haut de la montagne, où nos Peres ont élevé un petit baſtiment. Il eſt fondé ſur le rocher qu'on a eu bien de la peine à applanir, pour rendre ce petit hermitage tant ſoit peu commode. Vers le Sud du logis qui eſt baſti en equerre, eſt l'Egliſe de la Réſurrection. On y trouve une Croix d'un pied de hauteur dans un petit enfoncement pratiqué dans le roc, ſur lequel eſt poſé l'Autel de l'Egliſe. Cette petite Croix qui eſt en relief & gravée dans le trou du rocher, à la grandeur prés, reſſemble tout à fait à la Croix du grand Mont. On y remarque

les mesmes prodiges, & si j'ose m'exprimer ainsi, les mesmes symptomes miraculeux. Je veux dire que quand la Croix du grand Mont change de couleur, qu'elle se couvre de nuages, & qu'elle suë; on voit sur la Croix du petit Mont de pareils changemens, des nuages & une sueur semblable, mais non pas si abondante. Le P. Sylvestre de Sousa Missionnaire de nostre Compagnie dans la Province de Malabar, qui demeure depuis longtemps au petit Mont, m'a assuré qu'il a esté témoin oculaire de ce prodige. J'en parleray plus bas.

On monte à l'Eglise de la Resurrection par un grand escalier de pierre d'une pente fort roide, qui prend depuis le pied occidental de la montagne jusqu'à une esplanade quarrée,

qu'on a pratiquée devant la porte de l'Egliſe. A coſté de l'Autel vers le Sud, on trouve une ouverture de rocher qui a quatre ou cinq pieds de longueur, un pied & demi de largeur, & cinq à ſix pieds de profondeur. On l'appelle la Fontaine de S. Thomas. C'eſt une tradition aſſez commune dans le payis que le ſaint Apoſtre qui demeuroit au petit Mont, vivement touché de ce que les peuples qui venoient en foule entendre ſes prédications, ſouffroient extrémement de la ſoif, parce qu'on ne trouvoit de l'eau que fort loin dans la plaine, ſe mit à genoux dans le lieu le plus élevé de la montagne, qu'il frappa de ſon baſton le roc où il eſtoit en priere, & qu'à l'inſtant il en jaillit une ſource d'eau claire, qui guériſſoit les malades quand ils en

beuvoient avec confiance à l'intercession du Saint. Le ruisseau qui passe maintenant au pied du petit Mont, ne parut qu'au commencement du siecle passé : il se forma par le débordement des eaux d'un étang éloigné dans les terres, qu'une forte pluye fit crever : ce qui produisit ce petit canal qui dans des temps de sécheresse n'est rempli que d'une eau saumache *, parce qu'à deux lieuës du petit Mont il communique avec la mer.

Il y a encore des personnes vivantes qui assurent avoir vû il n'y a pas plus de 50. ans ce trou de rocher tel que je viens de le décrire, & ils ajoustent que des femmes hérétiques y ayant jetté des immondices, pour s'opposer, disoient-elles, à la superstí-

* Eau douce un peu salée par l'eau de la mer.

tion des peuples, l'eau se retira aussi-tost ; & que les femmes, en punition de leur témerité, moururent le mesme jour d'une colique extraordinaire. On ne laisse pas de venir prendre de cette eau & d'en boire : les Missionnaires aussi bien que les Chrestiens assurent qu'elle produit encore des guérisons subites & surprenantes.

Ce fut vers l'an 1551. que le petit Mont, qui n'estoit auparavant qu'une éminence escarpée de rochers, commença à estre défriché & applani pour la commodité des Pelerins, ainsi qu'il est marqué sur une grosse pierre, qu'on a ménagée dans le roc, au haut de l'escalier vers le Nord de la montagne. L'Eglise de Nostre-Dame y fut bastie, & on la donna aux Jesuites Portugais. Ceux-cy bastirent ensuite le pe-

tit Hermitage qui est au haut du rocher, & l'Eglise de la Resurrection, où est la Croix de pierre en relief dont je viens de parler.

Il faut l'avoüer, mon R. P. ce petit Mont est un veritable Sanctuaire de dévotion: tout y inspire le recueillement & la pieté; & l'on ne sçauroit parcourir les saints monumens qu'on y trouve, que le cœur ne soit attendri & touché de desirs vifs & pressans de se donner à Dieu.

Le grand Mont n'est éloigné du petit que d'une demie lieuë. Je n'en ay pas mesuré la hauteur, mais il me parut à l'œil trois ou quatre fois plus élevé & plus étendu que l'autre. Il n'y a pas plus de 50. ans qu'il estoit aussi desert que le petit Mont, où il n'y a que deux maisons au bas de la montagne, encore

n'ont-elles eſté baſties que depuis trois ou quatre ans. Mais à preſent les avenuës du grand Mont ſont toutes pleines de maiſons fort agréables, qui appartiennent aux Malabares, aux Portugais, aux Armeniens, & ſur-tout aux Anglois. Pendant les deux mois que je demeuray l'année derniere au petit Mont, il ne ſe paſſa gueres de jour que je ne viſſe des Cavaliers, des Caleches, & des Palanquins aller au grand Mont, & en revenir; & l'on m'a aſſuré que quand les Vaiſſeaux d'Europe ſont partis de Madras, preſque la moitié du beau monde de cette grande ville va paſſer les mois entiers dans ce lieu champeſtre.

L'Egliſe de Noſtre Dame eſt baſtie au ſommet de la montagne. C'eſt ſans contredit le monument le plus celebre, le plus

autorisé, & le plus frequenté par les Chrestiens des Indes, & sur-tout par les Chrestiens qu'on nomme de Saint Thomé. Ceux-cy qui habitent les montagnes de Malabar, y viennent de plus de deux cens lieuës. Ils ont un Archevesque nommé par le Roy de Portugal. C'est maintenant M. Dom Jean Ribeiro ancien Missionnaire de nostre Compagnie dans le Malabar. Ce Prelat est fort habile dans les langues du payis, sur-tout dans le Syriaque qui est la langue sçavante. La Liturgie des Prestres Malabares appellez *Caçanares*, est écrite en cette langue. Ces *Caçanares* sont les Curez des differentes Paroisses establies dans ces montagnes, où il y a plus de cent mille Chrestiens, dont quelques-uns sont encore Schismatiques. Les autres furent réu-

nis à l'Egliſe Romaine au commencement du ſiecle paſſé par M. Dom Alexis de Menezes alors Eveſque de Goa & Viſiteur Apoſtolique. Ce fut luy qui tint le fameux Concile de Diamper *, dont les actes furent imprimez depuis à Liſbonne.

La Croix taillée dans le roc par S. Thomas, eſt au deſſus du grand Autel de l'ancienne Egliſe, qui a eſté depuis fort embellie par les Armeniens orthodoxes & ſchiſmatiques, & qu'on appelle maintenant Noſtre-Dame du Mont. Auſſi-toſt que les Vaiſſeaux Portugais ou Armeniens l'apperçoivent en mer, & qu'ils ſe voyent par ſon travers, ils ne manquent pas de faire une ſalve de leur artillerie. Cette Croix a environ deux pieds en

* Diamper eſt un Bourg conſiderable dans le Malabar.

quarré;

quarré ; les quatre branches en sont égales : elle peut avoir un pouce de relief, & elle n'a pas plus de quatre pouces d'étenduë. J'avois cru sur le témoignage du P. Kirker qu'elle avoit des Paons aux quatre extrémitez ; mais ayant sçu le contraire par des personnes qui l'avoient examinée attentivement, je voulus l'examiner de prés moy mesme, & je fus convaincu par mes yeux que le P. Kirker avoit écrit sur de faux memoires, & que c'estoit effectivement des pigeons & non des Paons qui se voyoient aux extrémitez.

C'est une persuasion generale parmi les Indiens soit Chrestiens, soit Idolâtres, que cette Croix est l'ouvrage de S. Thomas l'un des douze Apostres de J. C. & que c'est aux pieds de la mesme Croix qu'il expira d'un

coup de lance, dont il fut percé par un Brame Gentil. Paroiſtre avoir d'autre ſentiment ſur la Miſſion & la mort de ce grand Apoſtre, ce ſeroit s'expoſer à l'indignation & au reſſentiment des Chreſtiens de toute l'Inde: c'eſt une tradition conſtante contre laquelle il ſeroit dangereux de s'élever.

On ne peut nier qu'il ne ſe faſſe de continuels miracles à Noſtre-Dame du Mont: on y voit, comme dans les Egliſes d'Europe où il y a des Images miraculeuſes, diverſes marques de la pieté des Fideles qui ont eſté guéris de differentes maladies. Huit jours avant Noël les Portugais celebrent avec beaucoup de ſolemnité une Feſte qu'ils appellent de l'Expectation de la ſainte Vierge. Il arrive quelquefois en ce temps-là un

prodige, qui contribuë beaucoup à la vénération que les peuples ont pour ce saint lieu. Ce prodige est si avéré, si public, & examiné de si prés par les Chrestiens & les Protestans, qui viennent en foule ce jour-là à l'Eglise, que les plus incredules d'entre-eux ne peuvent le révoquer en doute. On en conviendra aisément par les circonstances suivantes, que j'ay appriſes d'un de nos Missionnaires qui en a esté deux fois témoin avec plus de quatre cens personnes de tout âge, de tout sexe, & de toute Nation, parmi lesquels il y avoit plusieurs Anglois, qu'on ne soupçonnera pas de trop de crédulité sur cet article.

Il y a environ sept à huit ans que pendant le Sermon qu'on faisoit à la Feste de l'Expectation, où l'Eglise estoit pleine de

monde, il s'éleva tout à coup un bruit confus de gens qui crioient de tous coſtez, miracle. Le Miſſionnaire qui eſtoit proche de l'Autel, ne pût s'empeſcher de publier le miracle comme les autres. En effet il m'aſſura que cette ſainte Croix qui eſt d'un roc groſſier & mal poli, dont la couleur eſt d'un gris tirant ſur le noir, parut d'abord rougeaſtre, puis devint brune, & enſuite d'un blanc éclatant. Enfin qu'elle ſe couvrit de nuages ſombres qui la déroboient aux yeux, & qui ſe diſſipoient par intervalle; & qu'auſſi-toſt aprés elle devint toute moitte, & répandit une ſueur ſi abondante, que l'eau en diſtilloit juſques ſur l'Autel. La dévotion des Chreſtiens eſt de conſerver des linges moüillez de cette eau miraculeuſe: c'eſt pourquoy à la priere de plu-

sieurs personnes considerables, & pour mieux s'assurer de la verité, le Missionnaire monta sur l'Autel, & ayant pris sept ou huit mouchoirs, il les rendit tous trempez, aprés en avoir essuyé la Croix. Il est à remarquer que cette Croix est d'un roc trés-dur, & semblable au rocher auquel elle tient de tous costez; que l'eau en couloit en abondance, tandis que le reste du rocher estoit entierement sec, & que le jour estoit fort échauffé par les ardeurs du Soleil.

Plusieurs Anglois Protestans ne pouvant nier ce qu'ils voïoient de leurs yeux, visiterent l'Autel & les environs en dedans & en dehors; ils monterent mesme sur l'Eglise de ce costé-là, & examinerent avec grande attention s'il n'y avoit point quelque prestige, dont on voulût surprendre la credulité

des peuples : mais aprés bien des perquisitions inutiles, ils furent contraints d'avoüer qu'il n'y avoit rien de naturel dans cet évenement, & qu'il y avoit au contraire quelque chose d'extraordinaire & de divin. Ils furent persuadez, mais ils ne furent pas convertis. Lorsque la sueur commença à cesser, le P. Recteur de S. Thomé envoya un Missionnaire au petit Mont pour examiner ce qui s'y passoit, & celuy-cy m'a protesté qu'il y trouva la Croix, laquelle est pareillement taillée dans le roc, toute moitte comme si elle venoit de suer ; & le bas de l'enfoncement, où elle est placée, tout moüillé.

Il y avoit plusieurs années que cette merveille n'avoit paru au grand Mont, & depuis ce temps-là on n'a rien vû de semblable. Les Portugais accoustu-

mez à rapporter tout à leur payis, m'ont souvent assuré que ce phénomene, quand il arrive, est le présage de quelque malheur dont la Nation est menacée : ils m'en rapporterent divers exemples arrivez dans le siecle passé, & annoncez par cette Croix miraculeuse.

C'est-là, mon R. P. tout ce qu'on peut dire de certain sur les merveilles de ces deux Sanctuaires si celebres dans l'Inde : car on ne trouve plus personne qui parle de l'apparition de S. Thomas le jour de sa Feste.

Je me rendis à Madras le 13. Septembre, & la nuit suivante nous mismes à la voile. La saison estoit avancée & dangereuse à cause des vents qui regnent sur ces mers. Nous eusmes d'abord des vents variables, avec lesquels nous élevasmes allant

au Nord-Eſt quart d'Eſt un peu plus de 6. degrez en latitude, car la rade de Madras eſt par 13. degrez 13. minutes de latitude Nord.

Le 21. Septembre vers la pointe du jour nous nous trouvaſmes à la vûë des montagnes de Ganjam, qui ſont ſituées par 19. degrez 30. minutes. Ce fut alors que les vents nous devinrent contraires, & que l'orage commença à ſe faire ſentir. Nous reſiſtaſmes quelque temps à la violence des ondes en revirant de bord de temps en temps, pour perdre moins de noſtre route. Mais nos précautions furent inutiles, le vent augmenta & ſe jetta au Nord-Eſt quart d'Eſt. Nous reculions à vûë d'œil, parce que les courans forts nous eſtoient auſſi contraires que le vent. On jugea à propos d'aller moüiller

un peu prés de la terre dans un fonds vaseux & de tenuë, qui se trouve sur cette coste, jusqu'à ce que le vent redevinst calme. Tout ce que nous pusmes faire, fut d'aller jetter la maistresse ancre dans un bon fonds à 25. brasses vis-à-vis la montagne de Barba, que les Anglois appellent Barüa.

La nuit du 23. au 24. les vents forcerent, & la mer devint si enflée, que le Vaisseau qui estoit peu chargé, fut agité de roulis & de tangages affreux. J'avertis le Maistre du Vaisseau nommé Estienne, qu'il ne suffisoit pas d'amener les vergues, comme il avoit fait, qu'il falloit encore mettre les masts de hune bas. Il me répondit qu'il y avoit pensé, mais que la foiblesse & l'ignorance de l'équipage le mettoient hors d'estat de prendre cette

précaution. En effet vingt Matelots au moins nous eussent esté necessaires pour bien manœuvrer dans la situation où nous estions, & nous n'en avions que dix : encore dans ce petit nombre il ne s'en trouvoit que deux qui eussent esté sur mer. On avoit pris les autres à Pontichery parmi les Parias Chrestiens, qui ignoroient jusques aux noms des manœuvres, & qui n'entendoient rien au commandement. On ne s'apperçut de leur ignorance que quand il n'estoit plus temps d'y remedier.

Il fallut donc avec nos masts de hune hauts soustenir toute la furie des vagues & des vents : nostre inquiétude devint encore plus grande, lorsque nous reconnusmes que la masture de nostre Vaisseau estoit trop haute. Autre malheur, le grand mast,

bien qu'il fust tout neuf, se trouva pourri en dedans, parce qu'on l'avoit coupé dans une mauvaise saison. L'horreur de la nuit, la violence des ondes, & le bruit affreux de l'orage augmenterent nostre juste frayeur. Cependant vers les 10. heures du soir chacun alla se reposer, à la réserve du premier Pilote & du Maistre du Navire. Un peu aprés minuit celuy-cy vint nous avertir de ne point sortir de la chambre, parce que le grand estay venoit de se rompre : c'est une manœuvre qui va saisir la teste du grand mast, pour l'empescher de tomber sur la poupe quand on revire de bord. Il ajousta que le grand mast balançoit fort, & estoit prest de tomber. Son avis estoit assez inutile, car nous estions tous écrasez, si le grand mast

fuſt tombé ſur la chambre, où nous nous trouvions M. du Laurens, le F. Moricet & moy. Nous ſentiſmes en ce moment toutes les agitations qui ſont ordinaires en de ſemblables conjonctures, & nous nous adreſſaſmes à Dieu avec toute la ferveur dont nous eſtions capables. Peu aprés le courant ayant pris le Navire par le travers, le fit rouler avec violence vers le coſté du bas bord. Nous preſentions le cap au vent, & une ſeconde houle le faiſant relever avec un nouvel effort, le maſt ſe rompit, & tomba ſur le coſté gauche du Navire.

Cet accident auquel nous venions d'échaper, fut ſuivi d'un autre qui n'eſtoit gueres moins à craindre : quand le maſt fut dans l'eau, il ſe trouva retenu par les haubans, & les vagues

le rejettoient avec violence contre le corps du Vaisseau. On demandoit de tous costez des haches pour couper les haubans, & il n'y en avoit point dans le navire, tant il estoit bien pourvû : on eut recours à des sabres, mais ils se trouverent si émoussez qu'ils ne firent nul effet. Enfin le Pilote voyant que le danger estoit pressant, se saisit du couteau de la cuisine, & à force de coups le mast se détacha enfin des haubans, & fut porté sur le rivage.

Au mesme temps le Maistre du Vaisseau parut couvert de sang. Deux poulies qui estoient tombées avec le mast l'avoient blessé à la teste. Comme nous n'avions point de Chirurgien, le Frere Moricet lava ses playes d'eau de vie, & luy enveloppa la teste d'un linge. Le crâne

n'eſtant point entamé, il fut auſſi-toſt en eſtat d'agir. Il nous raſſura un peu en nous diſant que le danger eſtoit moins grand depuis que le Vaiſſeau ſe trouvoit ſans maſt, parce que le vent avoit moins de priſe, & que la maiſtreſſe ancre eſtoit jettée ſur un bon fond de groſſe vaſe.

Cependant comme l'orage ne s'appaiſoit point, nous réſoluſmes d'implorer par un vœu l'aſſiſtance du Ciel. Tout l'équipage ſe mit à genoux, nous prononçaſmes enſemble à haute voix un acte de contrition, aprés quoy nous promiſmes à Dieu de faire chanter une Meſſe ſolemnelle de Noſtre-Dame, que nous prenions pour noſtre protectrice; de communier à cette meſme Meſſe, & de faire une aumoſne aux pauvres pour le ſoulagement des ames du Purga-

toire. On songea ensuite à se délasser de ses fatigues, & à prendre un peu de repos. Il fut bientost troublé par une nouvelle allarme. Le Maistre du Vaisseau qui veilloit pour tout l'équipage, vint sur les quatre heures du matin nous dire la larme à l'œil que tout estoit perdu, que le cable attaché à l'ancre venoit de se rompre, que le Vaisseau alloit infailliblement échoüer à la coste, où la mer brisoit avec furie; qu'il n'y avoit plus que des ancres mediocres, mais qu'elles n'estoient point parées, & que le cable estoit trop foible pour résister à la tempeste. Comme nous n'avions point d'autre ressource, on se mit incessamment à travailler, on attacha le cable à l'une des ancres; & aprés avoir invoqué le saint nom du Seigneur, on le jetta à la mer.

Le Vaiſſeau parut s'arreſter tout à coup au grand étonnement de tout l'équipage; car le vent d'Eſt, qui nous portoit à la coſte, ſouffloit avec fureur.

Nous demeuraſmes ainſi à l'ancre le 24e, & le lendemain le vent ſe calma. Nous ſongeaſmes d'abord à nous tirer d'un voiſinage auſſi fâcheux que celuy de la montagne de Barba: les ondes eſtoient ſi hautes & le tangage ſi violent, qu'il fut impoſſible de lever l'ancre. Il fallut donc couper le cable, afin de profiter d'un vent de Sud Sud-Eſt aſſez fort, pour nous faire refouler les courans qui nous eſtoient contraires. Ce parti quoyque neceſſaire, nous jettoit dans une autre extremité: il ne nous reſtoit plus que deux petites ancres, & un bout de cable qui n'avoit que 45. braſſes de lon-

gueur. La grande vergue avoit esté amenée sur le pont dez le commencement de la tempeste, avec un tronçon du grand mast d'environ quinze à seize pieds. On hissa la grande voile, & on alla chercher quelque asile le long de la coste. Aucun de nos Pilotes ne connoissoit cette plage, & nous nous trouvions fort embaraſſez, lorsque nous apperçusmes au Sud une grosse Barque qui venoit vent arriere, & qui s'approchoit de nous: c'estoit des habitans de Narsapour qui alloient à Ganjam: ils nous dirent que nous n'en estions éloignez que de huit à dix lieuës, & ils voulurent bien diminuer leurs voiles afin de nous attendre. Estant arrivez à la vûë de Ganjam le 26. Septembre, nous fusmes contraints de moüiller à six lieuës au-dessous du vent

par quinze braſſes d'eau.

Nous demeuraſmes le lendemain à l'ancre dans une allarme continuelle à cauſe du grand fonds, du peu de cable que nous avions, & de la foibleſſe de noſtre ancre. On fit des ſignaux pour demander du ſecours, on tira du canon, on mit le pavillon en berne : mais perſonne ne paroiſſoit. Outre le danger où nous eſtions d'échoüer, pour peu que le vent vinſt à forcer, nous manquions de vivres, & il ne nous reſtoit plus qu'un peu de ris & quelques poiſſons à demi gaſtez.

Dans l'extréme neceſſité où nous eſtions, nous reſoluſmes d'envoyer à terre le premier Pilote & un jeune métif : comme nous n'avions point de bateau à bord, ils ſe mirent ſur un radeau, & ils s'efforcerent de ga-

gner le rivage à force de rames, afin d'aller à Ganjam demander des chelingues *, & un Pilote pour nous faire entrer dans le Port au premier temps favorable. Ces pauvres gens exposoient ainsi leur vie avec courage pour l'assurer aux autres. Ils furent portez quatre lieuës plus bas sur des rochers où le radeau s'arresta, & aprés bien des risques qu'ils coururent, ils gagnerent enfin la terre les pieds tout ensanglantez, de telle sorte qu'il leur fallut trois jours pour se rendre à Ganjam, dont nous n'estions éloignez que de quatre lieuës.

Pour nous qui estions restez

* Espece de chaloupe faite de planches liées ensemble avec du jonc. On s'en sert dans toutes ces costes, parce qu'elles obéissent, & ne se rompent point lorsqu'elles touchent la barre, au lieu que nos chaloupes s'y brisent.

dans le Vaisseau, nous nous flattions que dez le lendemain ils nous ameneroient du secours & des vivres : mais deux jours s'estant passez sans recevoir de leurs nouvelles, nous ne doutasmes plus ou qu'ils ne fussent peris sur mer, ou qu'ils n'eussent esté dévorez par des crocodiles. Le 28. nous apperçusmes un Catimaran* conduit par deux pescheurs, qui venoient droit à nous du rivage. Arrivez à bord ils nous firent les complimens de la Chauderie ** & d'un Capitaine Anglois qui nous offroient leurs services ; mais ils ne purent nous rassurer sur la destinée de nostre Pilote. Nous les renvoyasmes à la haste avec des lettres de remerciment que nous écrivismes à

* Assemblage de deux ou trois pieces de bois leger liées ensemble.

** Gouverneur Gentil estabi par le Nababe ou Gouverneur de la Province.

ces Meſſieurs, par leſquelles nous leur demandions un prompt ſecours.

Le lendemain 29e. nous viſmes ſortir de l'embouchure de la riviere une groſſe chelingue, qui fut bientôt renduë à bord. Elle nous amenoit noſtre Pilote avec ſix bons matelots du payis envoyez à noſtre ſecours par Monſieur Symond Anglois qui faiſoit un grand commerce à Ganjam. Le Pilote, aprés nous avoir raconté ſes avantures, nous conſola fort en nous rapportant le plaiſir que Monſieur Symond ſe faiſoit de nous rendre ſervice, & les ordres qu'il avoit donnez pour nous faire trouver au rivage voiſin des voitures qui nous tranſportaſſent commodément à Ganjam. Nous les attendiſmes juſqu'au coucher du ſoleil, & nous appriſmes enſuite qu'un ac-

cident imprévu avoit détourné ailleurs ſon attention.

Dans le deſſein de voir noſtre Vaiſſeau de prés, il avoit fait une partie de chaſſe : il y invita un Pilote Danois qui commandoit un Vaiſſeau Armenien : le Danois ne ſe rendit qu'avec peine à ſon invitation, il ſembloit qu'il euſt un preſſentiment de ſa mauvaiſe deſtinée. Comme ils paſſoient auprés d'un étang, Monſieur Symond tira ſur un grand oiſeau en volant, l'oyſeau bleſſé alla tomber dans une petite riviere qui ſe jette un peu au-deſſus de la ville dans la riviere de Ganjam. Le Danois y courut, & comme il marchoit ſur les bords qui eſtoient moüillez, le pied luy gliſſa, & il tomba dans l'eau preciſément au ſeul endroit où cette riviere a dix à douze pieds de profon-

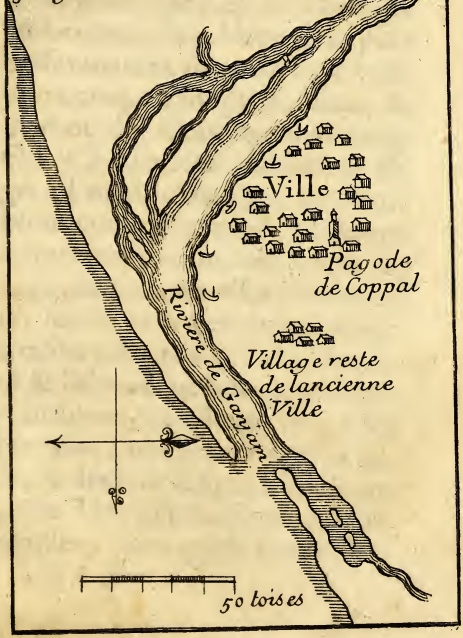
deur, car par-tout ailleurs elle est guéable. Monsieur Symond & ses gens accoururent au secours du Danois, mais ils ne virent que son chapeau qui flottoit sur l'eau, & que le courant emportoit. Tout le reste du jour se passa à chercher le corps de cet infortuné, & c'est ce qui empescha M. Symond de nous envoyer des Palanquins, comme il nous l'avoit promis.

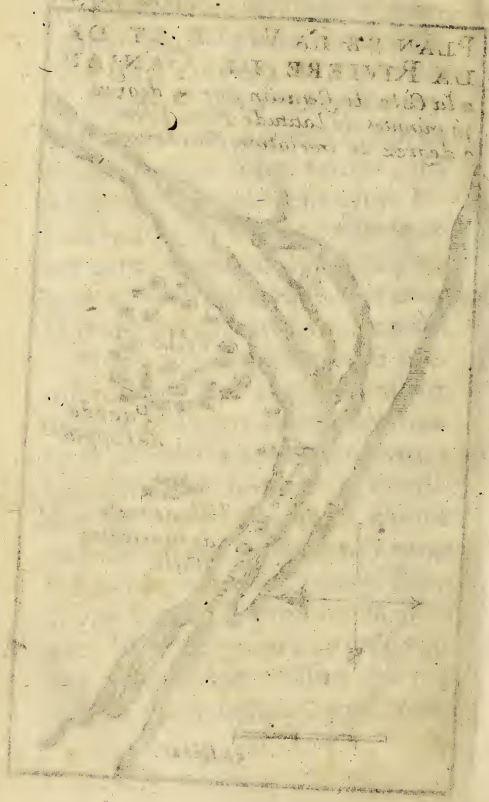
Si nous eussions pû prévoir ce contre-temps, nous eussions passé la nuit dans la chelinque, qui demeuroit à sec sur le sable du rivage : mais nous prismes la résolution de marcher toûjours vers la ville, dans l'esperance de trouver les Palanquins que nous attendions. Nous eusmes quatre grandes lieuës à faire dans des chemins que le sable mouvant rendoit trés-difficiles, & une ri-

viere à passer qui estoit fort large & fort profonde. Nous arrivasmes sur les bords de cette riviere fort fatiguez. Il n'y avoit ny bateau pour la traverser, ny maison pour nous retirer. Aprés avoir attendu long-temps, un Anglois que nous envoyoit M. Symond, nous amena enfin deux bateaux, & il nous apprit le chagrin & l'embarras qu'avoit causé le malheur arrivé au Danois.

Nous nous rendismes le premier d'Octobre chez Monsieur Symond : il nous reçut avec toute la politesse que nous pouvions attendre d'un homme de condition & de merite, & il n'omit rien de tout ce qui pouvoit nous faire oublier nos fatigues passées. Il me força de prendre sa propre chambre, jusqu'à ce qu'il eust fait vuider une maison qui luy servoit de magazin, pour nous

PLAN DE LA VILLE ET DE LA RIVIERE DE GANJAM
a la Côte de Cergelin par 19 degrez 30 minutes de latitude Nord Ilya 3 degrez de variation Nordouest





y loger. La Ville estoit si peuplée, qu'on n'y trouvoit point de maison qui ne fust remplie.

Ganjam est une des Villes les plus marchandes qu'on trouve depuis Madras jusqu'à Bengale: tout y abonde, & le Port est trés-commode. Dans les plus basses marées son entrée a toûjours cinq ou six pieds d'eau, & neuf ou dix dans les eaux vives. On y bastit des Vaisseaux en grand nombre & à peu de frais. Nous comptasmes 98. Vaisseaux à trois masts échoüez sur le rivage, & nous en vismes environ 18. sur le chantier qu'on construisoit tout à la fois. La facilité & l'abondance du commerce y auroient sans doute attiré les Nations Européannes, si la jalousie des habitans ne s'estoit opposée à leur établissement. Ces peuples, bien qu'ils soient sous

la domination Mogole, s'imaginent conſerver leur liberté, parce qu'ils ſont en poſſeſſion de ne ſouffrir aucun More pour Gouverneur dans leur Ville. Néanmoins depuis quatre ou cinq ans ils permettent aux Mores d'y fixer leur demeure : mais ils ſont fort en garde contre eux, & bien plus contre les Européans. Il y a deux ou trois ans que M. Symond voulut renfermer ſa maiſon d'une petite muraille de brique : le Gouverneur & les habitans firent auſſi-toſt ceſſer » l'ouvrage. Nous connoiſſons » bien le genie des Européans, » diſoient-ils, s'il leur eſtoit per- » mis d'uſer de briques pour leurs » maiſons, ils éleveroient bien- » toſt des fortereſſes. Auſſi n'y a-t-il dans toute la ville qu'une grande Pagode, & la maiſon du Gouverneur Gentil qui ſoient

faites de brique; toutes les autres maiſons ſont conſtruites d'une terre graſſe enduite de chaux par dedans & par dehors : elles ne ſont couvertes que de paille & de jonc, & il en faut changer de deux en deux ans, ce qui eſt aſſez incommode.

La Ville eſt d'une grandeur mediocre, ſes ruës ſont étroites & mal diſpoſées, le peuple y eſt fort nombreux. Elle eſt ſituée à la hauteur de 19. degrez 30. minutes Nord ſur une petite élévation le long de la riviere à un quart de lieuë de ſon embouchure. Il y a douze ans qu'elle eſtoit plus conſiderable par ſes richeſſes & par le nombre de ſes habitans : elle eſtoit alors beaucoup plus proche de la mer ; mais un vent d'Eſt des plus violens, qui s'éleva vers le ſoir, fit déborder les eaux de la mer,

qui ſubmergerent la Ville. Peu de ſes habitans échaperent au naufrage.

Quoyque les Indiens ſoient ſuperſtitieux à l'excez, & qu'ils ayent ailleurs un grand nombre de Pagodes, on n'en voit neanmoins qu'une à Ganjam. Il n'y a pas plus de vingt ans qu'on a commencé à la baſtir. Cette Pagode n'eſt autre choſe qu'une tour de pierre maſſive & de figure polygone haute d'environ 80. pieds ſur 30. à 40. de baſe. A cette maſſe de pierre eſt jointe une eſpece de ſalle, où doit repoſer l'Idole quand l'édifice ſera fini. Cependant on a mis Coppal, c'eſt le nom de l'Idole, dans une maiſon voiſine : là elle eſt ſervie par des Sacrificateurs & des *Devadachi*, c'eſt à dire, par des eſclaves des Dieux. Ce ſont des filles proſtituées, dont

l'emploi est de danser, & de sonner de petites cloches en cadence en chantant des cantiques infames, soit dans la Pagode, quand on y fait des sacrifices; soit dans les ruës, quand on promene l'Idole en cérémonie.

L'histoire du Dieu Coppal est aussi bisarre qu'elle est confuse & embroüillée: ce que m'en ont dit les Brames est plein de contradictions, & n'a nulle vrayssemblance. Voicy ce qui se rapporte de plus certain. Il y a environ trente ans qu'un Marchand étranger apporta une statuë assez mal faite; c'estoit à peu prés la figure d'un homme haut d'un pied & demi qui avoit quatre mains: deux estoient élevées & étenduës, il tenoit dans les deux autres une espece de fluste Allemande. Ce Marchand exposa cette figure en

vente : un Preſtre d'Idoles qui l'apperçut, fit publier par tout que ce Dieu luy avoit apparu, & qu'il vouloit eſtre adoré à Ganjam avec la meſme ſolemnité qu'on adoroit Jagrenat. C'eſt une fameuſe Idole qu'on revere dans une Ville éloignée de quinze à ſeize lieuës au Nord de Ganjam, aſſez prés de la mer. Le ſonge du Brame paſſa pour une révélation divine, on acheta la ſtatuë de Coppal, & on promit de luy baſtir un Temple celebre. Le Gouverneur Gentil n'eut garde de deſabuſer le peuple, il trouvoit ſon intereſt à le confirmer dans ſon erreur : c'eſt pourquoy du conſentement des principaux de la Ville, il impoſa une taxe generale pour les frais du Temple. C'eſtoit à qui auroit part à une ſi bonne œuvre ; on m'a aſſuré que le Gou-

verneur tira ſur le peuple plus d'argent qu'il n'en falloit pour baſtir deux Temples ſemblables à celuy qu'il vouloit conſtruire.

Je ne pus découvrir le moindre veſtige du Chriſtianiſme ni dans la ville de *Ganjam*, ni dans celle de *Barampour*, qui eſt encore plus conſiderable, ſoit par la multitude & la richeſſe de ſes habitans, ſoit par le grand commerce qu'on y fait de toiles & de ſoyeries. Ce qui me fait croire que l'Evangile n'a jamais eſté preſché dans ces vaſtes contrées. Il me ſemble qu'il s'y établiroit aiſément, ſi l'on y envoyoit des Miſſionnaires. Ces peuples ſont d'un naturel docile, ils n'ont qu'un mediocre attachement pour leurs Idoles, ſur-tout à *Barampour*, où les Pagodes ſont fort negligées. D'ailleurs cette ville eſtant ſituée entre la coſte

de *Gergelim* & celle d'*Orixa*, on y parle communément les deux langues, & de-là on pourroit passer dans l'*Orixa*, où les peuples ont encore de plus favorables dispositions pour le Christianisme. Quelques Brames du payis m'ont assuré qu'il est rare de trouver un *Orias* qui ait deux femmes, & que c'est parmi eux un libertinage désapprouvé, quand un homme en épouse deux, sur-tout si la premiere n'est pas sterile.

Je vous avoüe, Mon R. P. que j'estois saisi de douleur en voyant l'aveuglement de ces pauvres Infideles. Je me suis servi plusieurs fois d'un Interprete pour leur parler des veritez du salut, car personne icy n'entend le Tamul. Ils recevoient mes instructions avec ardeur & avec pieté : ils convenoient sans peine des infa-

mies de leurs Dieux, & ils les détestoient : ils n'avoient pas moins de mépris pour leurs Brames, dont ils connoissent les fourberies & l'avarice : ainsi tout favorise leur conversion ; la Providence nous fournira peut-estre les secours necessaires pour l'entreprendre. Ce ne sont pas les Missionnaires qui manqueront ; les Jesuites ne respirent qu'à se répandre parmi les Infideles, & à se consacrer à leur salut.

Quoyque je trouve parmi les peuples de cette coste beaucoup de docilité, je ne puis disconvenir qu'il regne à Ganjam un déreglement de mœurs qui n'a rien de semblable dans toute l'Inde. Le libertinage y est si public & si effrené, que j'entendis publier à son de trompe, qu'il y avoit du peril à aller chez les *Devadachi* qui demeuroient dans la ville;

mais qu'on pouvoit voir en toute ſureté celles qui deſſervoient le Temple de *Coppal*. Une ſi étrange proſtitution doit animer le zele des Hommes Apoſtoliques deſtinez à éteindre les flammes de l'enfer, & à allumer par-tout le feu du divin amour.

Barampour eſt à quatre lieuës de *Ganjam*; la Fortereſſe y eſt remarquable. Elle conſiſte en deux rochers de mediocre hauteur, qui ſont environnez d'une muraille de pierre preſque auſſi dure que le marbre. Elle a bien mille pas de circuit; ſes murs vers le Nord ſont baignez d'une petite riviere, qui va ſe jetter dans la mer à une lieuë de là. On nous dit qu'il y avoit ſur la porte une inſcription ſi ancienne, que perſonne n'en connoiſſoit les caracteres. J'aurois bien voulu la voir, mais les Mores ſça-

chant que j'estois Européan, ne me permirent pas d'en approcher : ils craignent que les Européans ne s'en emparent, ce qui seroit facile, car il n'y a personne pour la défendre. On m'assura qu'il n'y a gueres que soixante ans qu'un homme du payis avec cent de ses compatriotes, y avoit tenu teste pendant deux ans à une armée formidable de Mores, & que cette poignée de gens n'avoit pû estre réduite que par la famine. Tout le plat payis est bien cultivé, sur-tout auprés des montagnes, où le ris & le blé viennent en abondance deux fois l'année, de mesme qu'à Bengale : mais l'air y est beaucoup plus sain, & les bestiaux y sont plus gras & plus vigoureux.

Pendant le séjour que je fis à Ganjam, je fus témoin d'une ceremonie également superstiti-

tieuſe & extravagante. Un vieux Brame accompagné des deux principales Dames de la ville, ſe rendit auprés d'une petite élevation de terre que les *carias* ou fourmis blanches avoient formée à vingt pas de noſtre maiſon. Le Brame, aprés avoir fait diverſes grimaces ridicules, prononça quelques paroles, & jetta de l'eau ſur le monceau de terre. Les femmes vinrent enſuite d'un air fort dévot, & jetterent ſur le meſme monceau de terre du ris cuit, de l'huile, du lait, du beure, & quantité de fleurs. Ce manége dura prés de trois heures, ces femmes ſe ſuccedant les unes aux autres pour faire leur offrande. Ayant demandé ce que ſignifioit cette ceremonie, on m'apprit qu'il y avoit là un repaire de ſerpens appellez en Portugais *cobra capella*,

dont la blessure est mortelle, si on n'y applique sur le champ un remede du payis; & que ces femmes avoient la simplicité de croire que par leurs offrandes elles préservoient leurs enfans & leurs maris de la piqueure de ces serpens.

Nous estions sur nostre départ de Ganjam, lorsqu'on vint me chercher de la part d'un Marchand Armenien qui estoit à l'extremité. Il n'avoit aucun secours à attendre dans cette ville, car on n'y trouve ni Medecin, ni Chirurgien: c'est le Gouverneur Brame qui fait les fonctions de l'un & de l'autre: il a trois ou quatre recettes trés-dangereuses à prendre; car ou elles rendent la santé en peu de temps, ou si elles ne font point sur le champ leur effet, le malade n'a qu'à se disposer à la mort.

Je me rendis dans la maiſon de l'Armenien, & aprés quelques paroles de conſolation propres de l'eſtat où il ſe trouvoit, je m'informay s'il eſtoit orthodoxe ou ſchiſmatique. Il m'avoüa qu'il eſtoit ſchiſmatique, mais qu'il ne laiſſoit pas d'entendre la Meſſe dans nos Egliſes, de ſe confeſſer aux Preſtres Catholiques, & de recevoir de leurs mains le Corps de J. C. auſſi ſouvent que de leurs Vertabiets. Les Armeniens qui eſtoient preſens, m'aſſurerent la meſme choſe. En effet c'eſt une pratique ſuivie univerſellement des Armeniens dans les Indes, lorſqu'ils ſe trouvent à Manile ou à Goa, de ſe confeſſer & communier dans les Egliſes Catholiques avec les Fideles, ſans qu'ils ſe croyent obligez de renoncer à leur ſchiſme.

Je fis entendre au malade qu'il

ne pouvoit point en conſcience recevoir les Sacremens des Preſtres ſchiſmatiques ; & qu'en ſe confeſſant aux Catholiques , il devoit leur déclarer qu'il vivoit dans le ſchiſme ; qu'il n'eſtoit nullement en eſtat de recevoir l'abſolution, ſi auparavant il n'abjuroit ſes erreurs ; que ſans cela l'abſolution qu'on luy donnoit luy eſtoit inutile , & que ſes pechez n'eſtoient pas veritablement pardonnez ; que pour moy je ne pouvois le confeſſer , encore moins le communier , s'il ne renonçoit au ſchiſme qui le ſéparoit de l'Egliſe Catholique & Romaine , hors de laquelle il n'y a point de ſalut ; qu'il devoit reconnoiſtre un Purgatoire , avoüer qu'il eſt bon & ſalutaire de prier pour les morts ; enfin confeſſer qu'il y a deux natures en J. C. qui ne font qu'une

seule Personne divine. Il me répliqua qu'il croyoit estre dans une bonne Religion, & qu'il ne condamnoit point la nostre. Une » telle créance, luy répondis-je, » ne vous justifiera pas devant » Dieu : puisque vous ne condam- » nez pas nostre Eglise, & que » nous réprouvons la vostre, vous » devez prendre le parti le plus » seur : le moment approche que » vous allez paroistre au tribu- » nal du souverain Juge, & si » vous n'abjurez vos erreurs, tan- » dis qu'il vous donne encore le » temps de le faire, vous estes » perdu pour jamais.

Aprés un long entretien, où j'employay toutes les raisons les plus propres à le convaincre, Nostre-Seigneur lui fit enfin la grace de se reconnoistre, il renonça de bonne foy à ses opinions, & il protesta qu'il croyoit

ſans héſiter tout ce que l'Egliſe Romaine ſeule & vraye Egliſe de J. C. profeſſe & enſeigne. J'aurois bien voulu luy faire ſigner ſa profeſſion de foy, il y conſentoit, mais je ne pouvois la faire écrire que par des Armeniens ſchiſmatiques, dont j'avois ſujet de me défier. Je le confeſſay, & il me parut vivement touché de la grace que Dieu venoit de luy faire.

Le lendemain je fis porter à ſon logis des ornemens pour y celebrer le ſaint Sacrifice de la Meſſe : tous les Catholiques y aſſiſterent ; le malade eut le courage de recevoir à genoux le ſaint Viatique. Il m'aſſura enſuite qu'il n'apprehendoit plus la mort, parce qu'il mettoit toute ſa confiance dans les merites de J. C. Je l'allay voir encore le lendemain, & l'ayant trouvé à l'ago-

nie, je fis les prieres de la recommandation de l'ame. On m'attendoit au rivage pour m'embarquer dans une chelingue, car noſtre Vaiſſeau eſtoit en rade dez le matin. A peine y fus-je arrivé que nous miſmes à la voile.

Quand je fais reflexion à la ſainte mort de ce bon Armenien, je ne puis m'empeſcher d'admirer la conduite adorable de la Providence, qui avoit permis ſans doute les malheurs qui nous eſtoient arrivez, pour nous attirer au Port de Ganjam, & pour menager à ce Schiſmatique les moyens de ſe convertir & de mourir dans le ſein de l'Egliſe. Ce qui me confirme de plus en plus dans cette penſée, c'eſt l'aveu que M. du Laurens me fit dans la ſuite, qu'en moins de quinze jours il avoit fait ſes affaires à Bengale auſſi avantageu-

sement, que s'il y fust arrivé deux mois plustost, ainsi qu'il l'avoit projetté à son départ de Pontichery.

Ayant levé l'ancre de la rade de Ganjam avec un vent de Sud-Est, nous découvrismes le lendemain matin 26. Novembre la Pagode de Jagrenat, qui est à une lieuë dans les terres, & nous fusmes par son travers avant le soleil couché. Jagrenat est sans contredit la plus celebre & la plus riche Pagode de toute l'Inde: l'édifice en est magnifique, il est fort élevé, & son enceinte est trés-vaste. Cette Pagode est encore considerable par le nombre de Pelerins qui s'y rendent de toutes parts, par l'or, les perles, & les pierreries dont elle est ornée: elle donne son nom à la grande Ville qui l'environne, & à tout le Royaume. On la dé-

couvre en mer de dix à douze lieuës quand le temps eſt ſerein. Le Raja du payis eſt en apparence tributaire du Grand Mogol, il prend meſme le titre d'Officier de l'Empire. Tout l'hommage qu'on exige de luy, c'eſt que la premiere année qu'il prend poſſeſſion de ſon Gouvernement, il viſite en perſonne le Nababe de *Catek*. C'eſt une ville conſiderable entre Jagrenat & Balaſſor. Le Raja ne fait ſa viſite que bien eſcorté, afin de ſe mettre à l'abri de toute inſulte.

J'aurois ſouhaité de m'inſtruire par moy-meſme des particularitez qu'on me racontoit de la Pagode de Jagrenat : mais on me dit qu'on n'y laiſſoit entrer perſonne, qui ne fiſt profeſſion publique d'idolâtrie : les Mores meſmes n'oſent en approcher ; on eſt ſur-tout en garde contre

les François. Il passe pour constant dans le payis qu'un François sous l'habit de Pandaron entra il y a environ trente ans dans le Temple, qu'il y demeura caché, & que pendant la nuit il enleva un gros rubis d'un prix ineſtimable, qui formoit un des yeux de l'Idole.

Ce Temple eſt ſur-tout celebre par ſon ancienneté. L'Hiſtoire de ſon origine eſt ſingulie-re : voicy ce qu'en apprend la tradition du payis. Aprés un ouragan des plus furieux, quelques Peſcheurs *Orias* trouverent ſur la plage, qui eſt fort baſſe, une poutre que la mer y avoit jettée : elle eſtoit d'un bois particulier, & perſonne n'en avoit vû de ſemblable ; elle fut deſtinée à un ouvrage public, & ce ne fut pas ſans peine qu'on la traiſna juſqu'à la premiere peu-

plade, où l'on baſtit enſuite la ville de Jagrenat. Au premier coup de hache qu'on luy donna, il en ſortit un ruiſſeau de ſang. Le Charpentier à demi interdit cria auſſi-toſt au prodige; le peuple y accourut de tous coſtez, & les Brames encore plus intereſſez que ſuperſtitieux ne manquerent pas de publier que c'eſtoit un Dieu, qui devoit eſtre adoré dans le pays.

Il n'y avoit rien d'extraordinaire dans cette liqueur rouge qui couloit de la poutre : j'ay vû à Ganjam de ces poutres qui venoient des montagnes voiſines; quand le bois n'eſt pas coupé dans la bonne ſaiſon, ſi on le laiſſe long-temps au ſoleil, il ne manque pas d'eſtre rongé en dedans par les vers qui creuſent juſqu'au cœur du bois. Qu'on le jette enſuite dans l'eau, il en

eſt bien-toſt abreuvé, il s'y fait des réſervoirs, & l'eau en ſort en abondance quand la hache penetre un peu avant.

Cette poutre eſtoit d'un bois rouge. Il y a quantité de ces arbres au Pegou & à Tennaſſerim: l'eau en pénétrant dans le cœur de la poutre, y avoit pris la couleur du bois qui reſſemble à celle du ſang. Ainſi il n'y avoit rien que de naturel dans cette eau rougie; mais ces pauvres Idolâtres abuſez par leurs Brames, eſtoient ravis d'y trouver du prodige. On en fit donc une ſtatuë de cinq à ſix pieds de hauteur. Elle eſt très-mal faite, & c'eſt pluſtoſt la figure d'un ſinge que d'un homme: ſes bras ſont étendus & tronçonnez un peu plus bas que le coude; c'eſt apparemment parce qu'on a voulu faire la ſtatuë d'une ſeule piece, car

on ne voit point de ſtatuës mutilées dans l'Inde ; elles paſſent dans l'eſprit de ces peuples pour monſtrueuſes, & lorſqu'ils voyent de nos images qui n'ont que le buſte, ils reprochent aux Chreſtiens leur cruauté de mutiler ainſi des Saints qu'ils reverent.

Le tribut qu'on tire des Pelerins eſt un des plus grands revenus du Raja de Jagrenat. En entrant dans la ville on paye trois roupies aux Gardes de la porte, c'eſt pour le Raja. Avant que de mettre le pied dans l'enceinte du Temple, il faut preſenter une roupie au principal Brame qui en a ſoin: c'eſt la moindre taxe que les plus pauvres ne peuvent pas ſe diſpenſer de payer. Pour ce qui eſt des riches, il donnent des ſommes conſiderables. Depuis peu il en couſta plus de huit mille roupies

à

à un riche Marchand, qui y estoit venu de Balassor.

On ne sçauroit croire la foule & le concours des Pelerins qui viennent à Jagrenat de toute l'Inde, soit en de-çà, soit en de-là du Gange. Il y en a qui ont fait plus de 300 lieuës en se prosternant continuellement par terre sur la route : c'est-à-dire, qu'en sortant de leurs maisons ils se couchent tout de leur long, les mains étenduës au de là de la teste, & puis se relevant ils recommencent à se prosterner de la mesme maniere, en mettant les pieds où ils avoient les mains ; ce qu'ils continuent de faire jusqu'à la fin de leur pelerinage, qui dure quelque fois plusieurs années. D'autres traisnent de pesantes & longues chaisnes attachées à leur ceinture. Quelques-uns ont les épaules

chargées d'une cage de fer, dans laquelle leur teſte eſt renfermée.

Vous jugez bien, Mon R. P. que des perſonnes qui ſe livrent à de ſi grandes auſteritez ſans eſte ſouſtenuës de la grace, deviendroient de fervens Chreſtiens s'ils connoiſſoient J. C. Que ne feroient ils pas, que ne ſouffriroient-ils pas pour ſon amour, s'ils ſçavoient ce qu'il a ſouffert pour eux ! Mais auſſi que la vie penitente & auſtere des Miſſionnaires leur devient douce & conſolante, quand ils voyent ces penitens idolâtres en venir à ces excez pour honorer leurs fauſſes Divinitez ! Les Gentils des coſtes de Gergelim & d'Orixa ont continuellement Jagrenat à la bouche : ils l'invoquent en toute rencontre, & c'eſt en prononçant ce nom qui leur eſt venerable, qu'ils font ſeurement tous leurs

marchez, ou qu'ils prestent leurs sermens.

Pendant nostre petite traversée de Ganjam à la pointe des Palmiers, nous eusmes presque toûjours durant la nuit de petits vents de terre qui duroient jusques vers les dix heures du matin. Sur les deux heures aprés midi les vents venoient du large, & souffloient jusqu'au coucher du soleil. Pendant l'intervalle de ces changemens de vent, il nous falloit moüiller, parce que les courans estoient contraires. Ainsi nous fusmes cinq jours à faire environ 40. lieuës, sans nous éloigner de la terre de plus d'une lieuë.

Nous arrivasmes le jour de S. André à la pointe des Palmiers, & nous la doublasmes vers le soir. Nous avions reconnu la fausse pointe le jour précedent: elle est trés-dangereuse dans la

saiſon des vents de Sud, parce que l'enfoncement que fait cette fauſſe pointe, eſt tout à fait ſemblable à celuy que fait la veritable, & tous les jours on s'y trompe au danger de faire naufrage : car quand on y eſt une fois entré on ne peut plus gueres s'en retirer. Comme nous n'avions pas pris hauteur ce jourlà, nous cruſmes d'abord que la fauſſe pointe eſtoit la veritable ; mais ayant remarqué que les bors du rivage eſtoient fort eſcarpez, & ayant apperçû des terres blanches par intervalle, nous reconnuſmes auſſi-toſt noſtre erreur, & il nous fut aiſé de ſortir de ce mauvais pas, parce que c'eſtoit la ſaiſon où les vents de terre regnent pendant la nuit. Si l'on fait attention à ces remarques, on n'y ſera pas ſurpris. La veritable pointe des Palmiers eſt une terre baſſe & neyée, où il

paroiſt des arbres éloignez les uns des autres bien avant dans la mer, ſans qu'on puiſſe voir le rivage que d'une maniere confuſe.

Aprés avoir depaſſé la pointe des Palmiers, des vents forts & contraires nous obligerent de louvoyer durant ſept jours, avant que d'arriver à la rade de Balaſſor qui n'en eſt éloignée que de quinze lieuës. Les marées violentes nous faiſoient dériver juſques prés de *Canaca*, c'eſt une riviere au Sud-Oüeſt de l'enfoncement de la pointe des Palmiers. Ses habitans ont la réputation d'eſtre de grands voleurs.

Pour ne pas perdre le temps à attendre le Pilote coſtier à la barre de Balaſſor, car la ſaiſon eſtoit avancée, M. du Laurens envoya à terre le Maiſtre du Navire : il mit deux jours à ſe rendre à Balaſſor, & il vint enſuite

nous joindre à la rade où nous avions moüillé, & où nous penſaſmes périr. Celuy qui ſondoit avoit mal inſtruit le Pilote de la quantité du fonds ; il fit moüiller ſur les dix heures du ſoir, croyant eſtre par quatre braſſes. Mais une heure aprés le Pilote ayant pris luy-meſme la ſonde pour voir ſi l'ancre ne chaſſoit pas, il trouva qu'il n'y avoit que ſept pieds d'eau, & nous en tirions ſix. Nous eſtions juſtement ſur la barre de Balaſſor, où le ſable eſt trés-dur, & où nous ne pouvions échoüer ſans faire naufrage. Comme la mer perdoit toûjours, il fit lever tout le monde, & on vira au cabeſtan avec tant de diligence, que l'ancre fut haute avant que le Navire euſt touché. Dieu nous préſerva encore de ce malheur, car nous n'euſmes que le temps neceſſaire pour nous mettre au large.

Le lendemain 8e. de Decembre, aussi-tost que le Pilote François du Gange fut entré, on leva l'ancre pour aller moüiller ce jour-là mesme aux pieds des Brasses: on appelle ainsi un grand banc qui occupe toute l'embouchure du Gange; ces Brasses ne sont que du costé de l'Oüest: du costé de l'Est on peut entrer & sortir du Gange, sans passer sur aucun banc. Nul Vaisseau n'entre jamais par la passe de l'Est, quoyque tous y passent en sortant. Une infinité de bancs cachez qui l'environnent & qui s'étendent fort loin dans la mer, rendent cette passe trés-dangereuse. Ces bans forment un canal fort étroit à l'embouchure du Gange, qu'on découvre aisément en sortant, parce que le canal est prés des terres; mais on ne peut le connoistre quand on vient du large. Les grands Vaisseaux at-

tendent le demi flot pour passer les deux Brasses, & vont moüiller dans un endroit où il y a toûjours cinq ou six brasses d'eau : on l'appelle la chambre du Diable, parce que la mer y est extrémement haute quand le vent est violent, & que les Vaisseaux y sont en danger. Les Brasses ne changent jamais : les petits Vaisseaux passent la premiere Brasse qui n'a pas plus de deux lieuës, & se rendent dans le canal le long de la terre, comme nous fismes. Nous fusmes plus de dix jours à remonter le Gange jusqu'à Chandernagor, & ce ne fut pas sans danger. Le vent contraire nous obligeoit de louvoyer pour avancer chemin à la faveur du flot, & le Navire ayant refusé de revirer de bord, nous fusmes contraints de moüiller au plus viste. La poupe en évitant se trouva à six pieds d'eau, on

porta une ancre au large, & nous nous tirasmes d'affaire.

La premiere fois que je vins à Bengale il y a douze ans, il nous arriva un pareil accident sur la mesme riviere, mais un peu plus bas. On ne sçauroit croire combien de Vaisseaux periſſent sur cette riviere, les plus grands y navigent jusqu'à Ougli, c'est à-dire, plus de 80. lieuës depuis l'embouchure du Gange. Le riche commerce qu'on fait à Bengale, ne permet pas de faire attention à ces pertes frequentes. Si Dieu me conserve la vie, j'auray l'honneur de vous envoyer une relation de ce Royaume le plus riche & le plus abondant de toute l'Inde. Toutes les Nations y apportent de l'argent, & elles n'en rapportent que des effets. Les Anglois seuls y ont apporté cette année plus de six millions d'écus. J'ay l'honneur

d'eſtre avec un profond reſpect dans l'union de vos ſaints Sacrifices;

MON REVEREND PERE,

Voſtre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur en N. S.
GUY TACHARD, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

TABLE.

EPiſtre aux Jeſuites de France, Page j
Explication de la Carte du payis des Moxes, avec une deſcription de ce payis, des mœurs, des couſtumes, & de la Religion de ſes habitans, ij, *& ſuiv.*
Comment & par qui ce payis a été découvert, xj
Remarque ſur la réformation de la créance & des céremonies des Chreſtiens de S. Thomé, xiv, *& ſuiv.*
Mort du P. Martin Miſſionnaire du Maduré, & ſon éloge, xviij, xix, *& ſuiv.*
Mort de M. l'Eveſque de S. Thomé, & ſon éloge, xxiv, *& ſuiv.*
Eſtat des Miſſions des PP. Jeſuites

parmi les Indiens de l'Amerique Meridionale appellez Chiquites, Page 1
Situation du payis des Chiquites, & son étenduë, 2
Qualitez du terroir, 2, 3
Mœurs & coustumes de ces peuples, 4, *&c.*
Leur occupation, 10, 11, 12
Leur Religion, 13, 14
Entrée des Missionnaires dans ce payis, 15
Obstacles qu'ils ont à surmonter, 20, *&c.*
Premiere Eglise bastie chez ces peuples, 24, 25, *& suiv.*
Irruption des Mamelus Portugais sur les terres des Chiquites, 26, 27, *& suiv.*
Victoire remportée par les Chiquites, 32, 33, *& suiv.*
Route que tinrent les Mamelus du Bresil, 35, 36, *& suiv.*
Estat des diverses Missions établies dans le payis, 43, 44, *& suiv.*
Estat des Missions établies sur les bords des fleuves *Parana*, & *Vruguay*, 51, *& suiv.*
Lettre du P. de Bourzes à Madame la Comtesse de Soudé, 56
Misere extréme des Indiens du Maduré, 59, 60, *& suiv.*
Moyens qu'ils ont de s'enrichir, & leur avarice, 61, 62, *& suiv.*
Leur délicatesse sur la preseance des Castes, 67
Idées qu'ils ont des Européans, 69
Leurs emplois, & leur gouvernement, 70, 71, *& suiv.*

Occupation des femmes, 74, 75, *& suiv.*
Alimens ordinaires des Indiens, 80, *&c.*
Fruits, legumes, & animaux du pays, 86, *&c.*
Maniere dont les Miſſionnaires & les Indiens ſont veſtus au Maduré, 105, *&c.*
Conduite que tiennent les Miſſionnaires avec ces peuples, 111, 112, *& ſuiv.*

Lettre du P. Chollenec au P. le Blanc, 119
Naiſſance de Tegahkoüita, 121
Ajuſtemens des Iroquois, 125
Paix concluë entre les François & les Iroquois, 126
On leur envoye des Miſſionnaires, 127
Reception faite aux Miſſionnaires. 129
Maniere dont ſe font les mariages des Iroquois, 132
Mauvais traittemens que reçoit Tegahkoüita, 133
Son Bapteſme, 138
Perſecution qu'elle ſouffre, & ſa conſtance, 141, 142, *& ſuiv.*
Pieté des Chreſtiens de S. François Xavier du Sault, 149
Leur zele pour la converſion de leurs compatriotes, 150
Ferveur de la jeune Iroquoiſe, 157
Sa conſtance dans de nouvelles contradictions, 173
Conſtance des Chreſtiens Iroquois dans les ſupplices, 186
Tegahkoüita ſe conſacre à Dieu par le vœu de virginité perpetuelle, 190. Son union avec Dieu, 194. Ses auſteritez, 195, Sa

patience, 198. Son amour pour la pureté, 199. Sa mort, 204. Guérisons miraculeuses obtenuës par son intercession, 206

Description abregée du fleuve Maragnon, & des Missions établies sur ce fleuve. 212

Coustumes des Amazones, 213
Cours de cette riviere, & son étenduë, 214
Missions établies aux environs de ce fleuve, 219
Mort de plusieurs Jesuites massacrez par les Barbares, 220
Travaux du P. Richler, 221
Sa mortification, 224
Il tente la conversion de *Xibares*, 224
Il est massacré par ces Indiens, 228

Lettre du P. Barbier au P. Petit, 232

Ferveur des Néophytes, 236
Effet merveilleux du Baptesme dans un enfant, 237
Excursion du Missionnaire, 245

Lettre du P. Dentrecolles au P. Orry, 253

Coustume observée à la Chine d'écrire les Annales de chaque Ville, & ce que contiennent ces Annales, 255
Ce que les Annales de *Feou leam* rapportent de l'origine de la porcelaine, 258
Difference de la porcelaine de *Kim te tchim*, & de celle qu'on fait dans d'autres Provinces, 260

Description de *Kim te tchim*, sa situation, la police qui s'y observe, &c. 261, *& suiv.*
Quelle est la matiere de la porcelaine, & la maniere dont elle se prépare, 272
Où se prend la matiere de la porcelaine, 277
Quelle est la composition du vernis qui se met sur la porcelaine, 279
Maniere dont se travaille la porcelaine, 385
De quelle terre se font les moules pour les differentes especes de porcelaine, 296
Couleurs differentes de la porcelaine, & comment elles y sont appliquées par les Peintres, 298
De quelle maniere ces couleurs se préparent, 302
Especes differentes de porcelaine, 308
Maniere dont on y applique l'or, 310
Comment se fabriquent les fourneaux propres à cuire la porcelaine, 311, *& suiv.*
Description de ces fourneaux, *ibid.*
Secret que les Chinois ont perdu d'une sorte de peinture magique, 315
Maniere dont le vernis s'applique sur la porcelaine, 316
Quaisses propres à renfermer la porcelaine quand on la met dans les fourneaux, 321
Comment elle se pose dans les quaisses, 324
Quelle terre est propre à la construction de ces quaisses, 327
Fourneaux, comment ils sont construits, 330
D'où vient la cherté de la porcelaine, 335
Modeles de porcelaine impratiquables, 338
Ouvrages de porcelaine commandez par le Prince heritier, avec quel succez ils ont esté executez, 339

Ouvrages difficiles, & où les Chinois réüſſiſſent, 341
Ouvrages ordonnez par les Empereurs, 343
Idole de la porcelaine, ſon origine, 346
En quoy l'ancienne porcelaine differe de la moderne, 348
Secret d'imiter l'ancienne porcelaine trouvé par un Mandarin, 352
Ce que penſent les Chinois des verres & des cryſtaux comparez à la porcelaine, 355
Quel uſage on fait des debris de la porcelaine & des fourneaux, 357
Lettre du P. Tachard au R. P. du Trevou, 366
Deſcription de deux Egliſes aux environs de S. Thomé, où l'on aſſure que l'Apôtre S. Thomas a demeuré, 373, *& ſuiv.*
Croix taillée dans le roc par S. Thomas, prodige qui s'y fait de temps en temps, 385, 386.
Devotion des peuples envers ces ſaints Lieux, *ibid.*
Tempeſte affreuſe eſſuyée depuis Madras juſqu'à Ganjam, 392, 393, *& ſuiv.*
Mort funeſte d'un Pilote Danois, 406
Deſcription de la ville de Ganjam, 409
Hiſtoire de l'Idole qu'on y revere, 413
Deſcr. de Barampour & de ſa forteresſe, 418
Ceremonie extravagante des Brames, 420
Converſion d'un Armenien ſchiſmatiq; 422
Temple & Pagodes de Jagrenat, 427
Hiſtoire de ſon origine, 429
Concours de Pelerins Idolâtres à Jagrenat, 433. Excez de leurs auſteritez, *ibid.*

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier ce *XII. Recueil de Lettres édifiantes & curieuses*, & je ne l'ay trouvé ni moins agréable ni moins utile que les Recueils qui l'ont précedé. Fait à Paris ce 28. Octobre 1716.

RAGUET.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ay reçû de nostre Reverend Pere General, permets au Pere J. B. DU HALDE de faire imprimer *la douziéme Recueil des Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de* JESUS, qui a esté lû & approuvé par trois Theologiens de nostre Compagnie. En foy de quoy j'ay signé la presente. Fait à Paris le 9. d'Octobre 1716.

ISAAC MARTINEAU.

PROTESTATION.

POur obéïr aux Decrets du Pape Urbain VIII. & des autres Souverains Pontifes, je proteste que je ne prétends point attribuer le titre de Saint, d'Apostre, ou de Martyr, aux hommes Apostoliques dont je parle dans ces Lettres, & que je ne demande de ceux qui les liront qu'une foy purement humaine.

PRI-

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre bien amé le Pere J. B. DU HALDE de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage intitulé : *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de* JESUS, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, & de le faire vendre & débiter par tout nostre Royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites presentes. Faisons défenses à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nostre obéïssance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il

en sera mis deux Exemplaires dans nostre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur Phelypeaux Comte de Fontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nodre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est nostre plaisir. Donné à Versailles le douziéme de Fevrier l'an de grace mil sept cens treize, & de nostre Regne le soixante-dixiéme. Par le Roy en son Conseil,

FOUQUET.

Registré sur le Registre N. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 599. N 671. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du 13. Aoust 1703. Fait à Paris le 16. Avril 1713.

Signé, L. JOSSE, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.

-32072-

EA703
J58l
v.12